

# EN VAL DE BIÈVRE

VAL-DE-MARNE



IMAGES  
DU PATRIMOINE



# EN VAL DE BIÈVRE

VAL-DE-MARNE

Textes

**Xavier de Massary**

avec la collaboration de

**Isabelle Duhau**

et la participation de

**Véronique Belle**

et

**Serge Pitiot**

Photographies

**Stéphane Asseline**

**Christian Décamps**



**Cet ouvrage a été réalisé par**

la direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France,  
Service régional de l'Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France  
sous la direction de  
Dominique Hervier, *conservateur général du Patrimoine, conservateur régional*

**Il est édité dans le cadre de la convention État – Conseil général du Val-de-Marne  
pour la valorisation de l'Inventaire général du département.**

Relecture

Bureau de la méthodologie, *Sous-direction des études, de la documentation et de l'Inventaire*  
Renaud Benoit-Cattin, Catherine Chaplain, Pierre Curie, Bernard Gauthiez, Aline Magnien,  
Bruno Malinverno, Bernard Toulhier et Monique Chatenet

Enquêtes d'inventaire topographique

Véronique Belle  
Xavier de Massary

Nous remercions particulièrement

Madame Bosman et l'ensemble du personnel des Archives départementales,  
Madame Bresc-Bautier, conservateur général, musée du Louvre,  
Madame Cardineaux, service des archives, mairie de Gentilly,  
Madame Chavenon-Aublanc, vice-présidente de la communauté d'agglomération du *Val de Bièvre*,  
Monsieur Delacour et l'association *Les amis du vieux L'Haÿ*,  
Monsieur Alexandre Delarge, conservateur de l'écomusée de Fresnes,  
Monsieur Carlos Escoda, Villejuif,  
Monsieur Jean Guillaume, professeur émérite - Paris IV,  
Madame Huchon, service de l'urbanisme, mairie de L'Haÿ-les-Roses,  
Monsieur Vergisson-Rozier, service du patrimoine, mairie d'Arcueil,  
Monsieur Jean-Pierre Willesme, conservateur au musée Carnavalet, Paris  
Madame Waroqueaux, service des archives, mairie de Cachan,  
les chargés de communication des hôpitaux,  
ainsi que les desservants des paroisses et tous les propriétaires  
qui nous ont accueillis et permis cette publication.

L'ensemble de la documentation établie est consultable à la :

Direction régionale des affaires culturelles  
Centre régional de documentation de l'architecture et du patrimoine  
Adresse postale : 98, rue de Charonne 75011 Paris  
Adresse visites et livraisons : 127, avenue Ledru-Rollin 75011 PARIS  
01 56 06 51 30

INVENTAIRE GENERAL  
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES  
DE LA FRANCE, Région Île-de-France.

En Val de Bièvre. Val-de-Marne.

Dir. Dominique Hervier ; Réd. Xavier de Massary ;  
Collab. Isabelle Duhau, Véronique Belle, Serge Pitiot ;  
Photogr. Stéphane Asseline, Christian Décamps.  
Paris : APPIF, 2002. 128 p. ; ill. en coul. ; 30 cm  
(Images du patrimoine ; ISSN n° 0299-1020 ; n° 212)

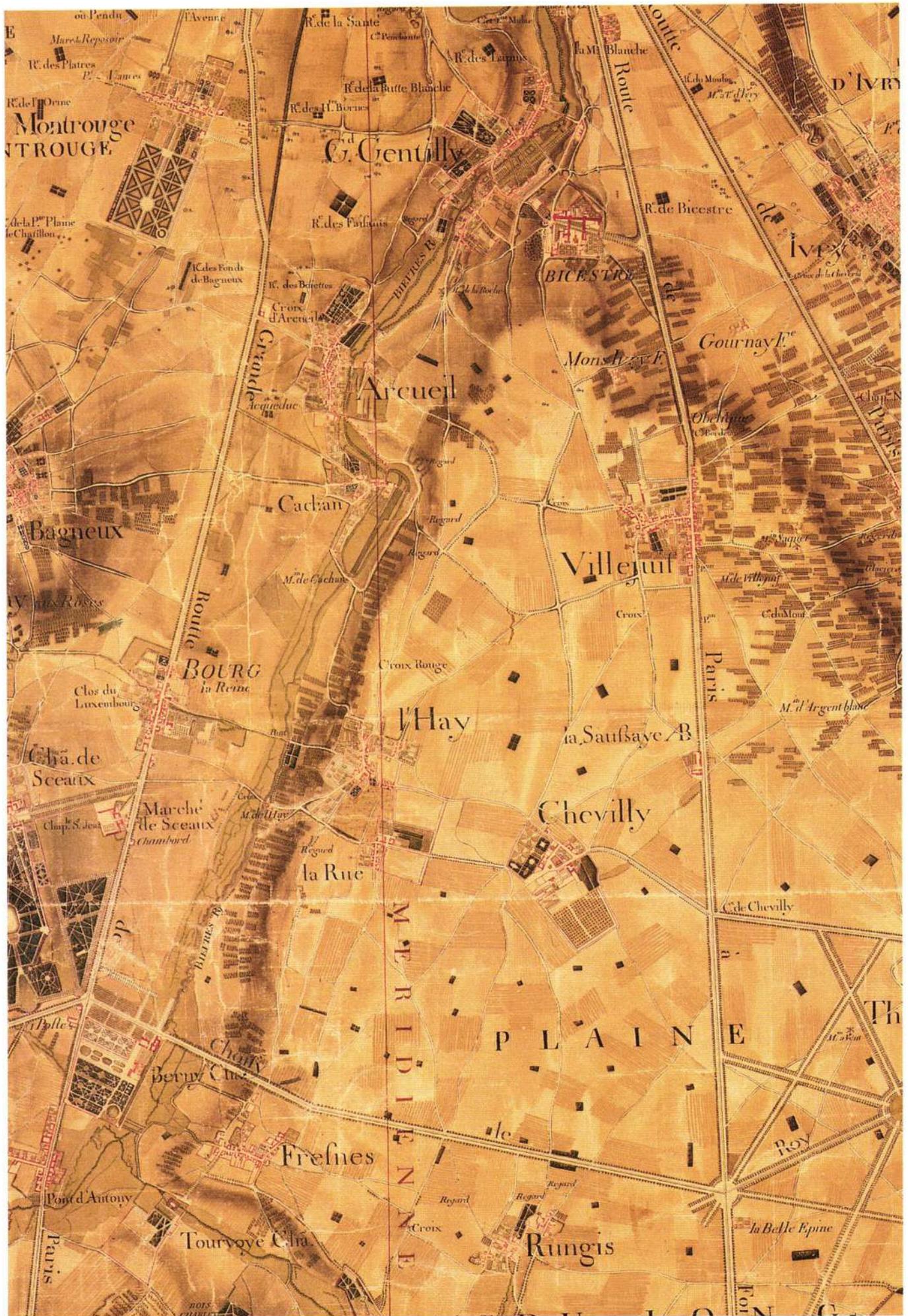
ISBN 2-905913-36-3

© Inventaire général, APPIF et ADAGP  
Édité par l'APPIF

Dépôt légal : décembre 2002

## Sommaire

Introduction	5
Les témoins du passé agricole	28
Les belles demeures dans leur parc	30
La fondation Raspail et ses collections	40
La diversité de l'habitat urbain	44
Les édifices de la vie sociale	62
Cimetières et monuments aux morts	92
Les monuments de la foi	96
Le génie civil	116
De l'artisanat à l'industrie	120
Bibliographie	126
Index	127



Extrait de l'exemplaire manuscrit de la Carte des Chasses, réalisée entre 1768 et 1774 pour Louis XV (SHAT).

Presque entièrement recouverte par l'urbanisation, la vallée de la Bièvre n'apparaît plus au début du XXI<sup>e</sup> siècle comme un élément structurant du paysage au sud de Paris. Cependant les particularités physiques qu'elle présente, par contraste avec les plateaux qui l'encadrent, expliquent des modes d'implantation humaine et des types d'activité qui ont noué une histoire commune entre les villages qui s'égrenaient le long de son cours. Ce passé partagé justifie que l'on ait regroupé dans cette publication les communes du Val-de-Marne arrosées par le cours de la Bièvre ; du nord au sud, Gentilly, Arcueil, Cachan, L'Haÿ-les-Roses et Fresnes. Bien que situées sur le plateau de Longboyau qui borde à l'est la vallée de la Bièvre, les villes de Villejuif et du Kremlin-Bicêtre sont également prises en compte, car depuis 1999 elles se sont unies aux précédentes au sein de la communauté d'agglomération du *Val de Bièvre*. Il faut toutefois noter que ce n'est qu'en 1896 que Le Kremlin-Bicêtre a obtenu son autonomie en se séparant de Gentilly et que Cachan ne se détacha d'Arcueil qu'en 1923. La vallée constitue bien l'axe central de cette nouvelle entité territoriale, bordée du nord vers le sud par deux des

grandes routes qui depuis le Moyen Âge rayonnent autour de Paris vers la province : à l'ouest la route de Fontainebleau puis de Lyon, à l'est celle d'Orléans.

## La formation de la vallée

La Bièvre prend sa source à l'étang de Saint-Quentin, au sud de Versailles. Son cours d'une quarantaine de kilomètres suit tout d'abord une orientation d'ouest en est, avant de s'infléchir en direction du nord, peu avant son entrée dans le département du Val-de-Marne. Après y avoir successivement traversé les territoires qui nous occupent, de Fresnes à Gentilly, elle pénètre dans Paris à la Poterne des Peupliers et se jette finalement dans la Seine à la hauteur du Jardin des Plantes.

Le creusement de la vallée s'est opérée au cours du quaternaire dans les terrains sédimentaires accumulés durant l'ère précédente. Comme pour tous les autres cours d'eau du Bassin parisien, les formes de la vallée ont été modelées par une érosion plus intense que dans les temps historiques, causée par un climat plus humide. C'est donc un cours d'eau plus puissant que la Bièvre actuelle qui a encaissé son lit d'une cinquantaine de mètres dans son cours moyen. Ce relatif encaissement est surtout sensible sur le versant droit de la vallée, plus pentu et dominé à 110 mètres par le plateau des Hautes-Bruyères, sur le territoire de Villejuif.

Enfin, depuis la fin du quaternaire, des alluvions sont venues remblayer de quelques mètres le fond de la vallée. La Bièvre ne possède en Val-de-Marne qu'un petit affluent, en limite des territoires de Fresnes et d'Antony, le ruisseau de Tourvoie.

## La rivière

L'énergie hydraulique de la rivière est domestiquée depuis le Moyen Âge. Six sites de moulins sont attestés à l'Époque Moderne sur le cours moyen de la Bièvre : ce sont d'amont en aval les moulins de Berny, de L'Haÿ, de Cachan à l'entrée de l'ancien parc du château, le moulin

d'Arcueil, celui de La Roche, enfin celui de Gentilly, qui était situé à proximité de l'église. La distance à respecter pour obtenir la hauteur de chute nécessaire à chaque roue explique sans doute que ces moulins ne soient pas plus nombreux. Ils cessent progressivement de moudre du grain pour être utilisés par les industries qui colonisent la vallée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Le moulin de La Roche était doublé, au sommet du versant droit de la vallée, par un moulin à vent encore visible au mi-



La vallée de la Bièvre depuis le parc de la propriété de M. Jules Gravereaux à L'Haÿ. Peinture à l'huile signée Albert Girard. Coll. Arcueil.

lieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Seul le bâtiment du moulin de L'Haÿ subsiste de nos jours, mais son mécanisme et ses aménagements hydrauliques ont disparu.

En dehors des biefs de moulins, des canaux, des îles et des bassins, bien repérables sur les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont été créés afin d'agrémenter les parcs traversés par le cours de la rivière. Cependant, ils sont progressivement remblayés au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en même temps que leur écrin de verdure disparaît dans des opérations de lotissements.

La Bièvre elle-même, à cause de l'industrialisation et du peuplement de ses rives, se transforme à la même époque en un égout à ciel ouvert, et il faut alors la canaliser puis la recouvrir pour limiter les nuisances que cela engendre pour le voisinage. Ce couvrement s'opère en plusieurs temps ; les premières sections sont réalisées dès 1900, mais ce n'est qu'en 1952 qu'est recouverte la section allant du moulin de L'Haÿ à la limite du département de la Seine. Enfin, pour éviter des débordements de la rivière, des collecteurs parallèles à son cours sont installés.

## Les matériaux du sous-sol

Les terrains sédimentaires encadrant la vallée de la Bièvre furent dans le passé propices à l'extraction de matériaux



La Bièvre recouverte de dalles de béton à la hauteur de l'avenue Louis-Georgeson à Cachan. En arrière-plan : anciens lavoirs.

de construction variés pour le marché parisien. Ces matériaux sont le calcaire, l'argile et le sable. En revanche le gypse et la meulière, à l'exploitation importante en d'autres secteurs de la couronne parisienne, sont ici absents du sous-sol si l'on excepte deux carrières de gypse en activité à Villejuif durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle.

Le banc de calcaire du lutétien, épais d'une vingtaine de mètres, affleure sur les versants de la vallée, où il a fait l'objet d'exploitations à ciel ouvert, tandis qu'au sommet du plateau, il n'était accessible qu'au moyen de puits. L'exploitation semble s'être limitée, au moins depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle – les informations manquent pour les siècles antérieurs – aux territoires de Gentilly, du

Kremlin-Bicêtre, d'Arcueil et de la moitié nord de celui de Cachan. La pierre dite d'Arcueil était réputée dès le Moyen Âge, et un marché de 1680 indique qu'elle servit à construire le château de Villejuif.

La Carte des Chasses, dressée vers 1770, indique la présence de nombreux puits de carrières aux abords de la route d'Orléans, et le plateau agricole, encore vide d'habitations avant 1850, n'est alors animé que par les immenses roues des treuils remontant les blocs de pierre à la surface. Après 1870, certaines carrières abandonnées sont transformées en champignonnières, culture qui cessera avant 1914, du fait de l'étroitesse des galeries.

Les exploitations à flanc de coteaux ne semblent, quant à elles, prendre de l'importance qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le montre l'atlas communal du département de la Seine dressé en 1856. À la fin du siècle, ces carrières se trouvent dans l'impossibilité de s'étendre, de plus en plus cernées par l'urbanisation. Elles se transforment alors en décharges, constituant des remblais instables qui poseront des problèmes de fondations lorsque l'on décidera de bâtir sur leur emplacement.

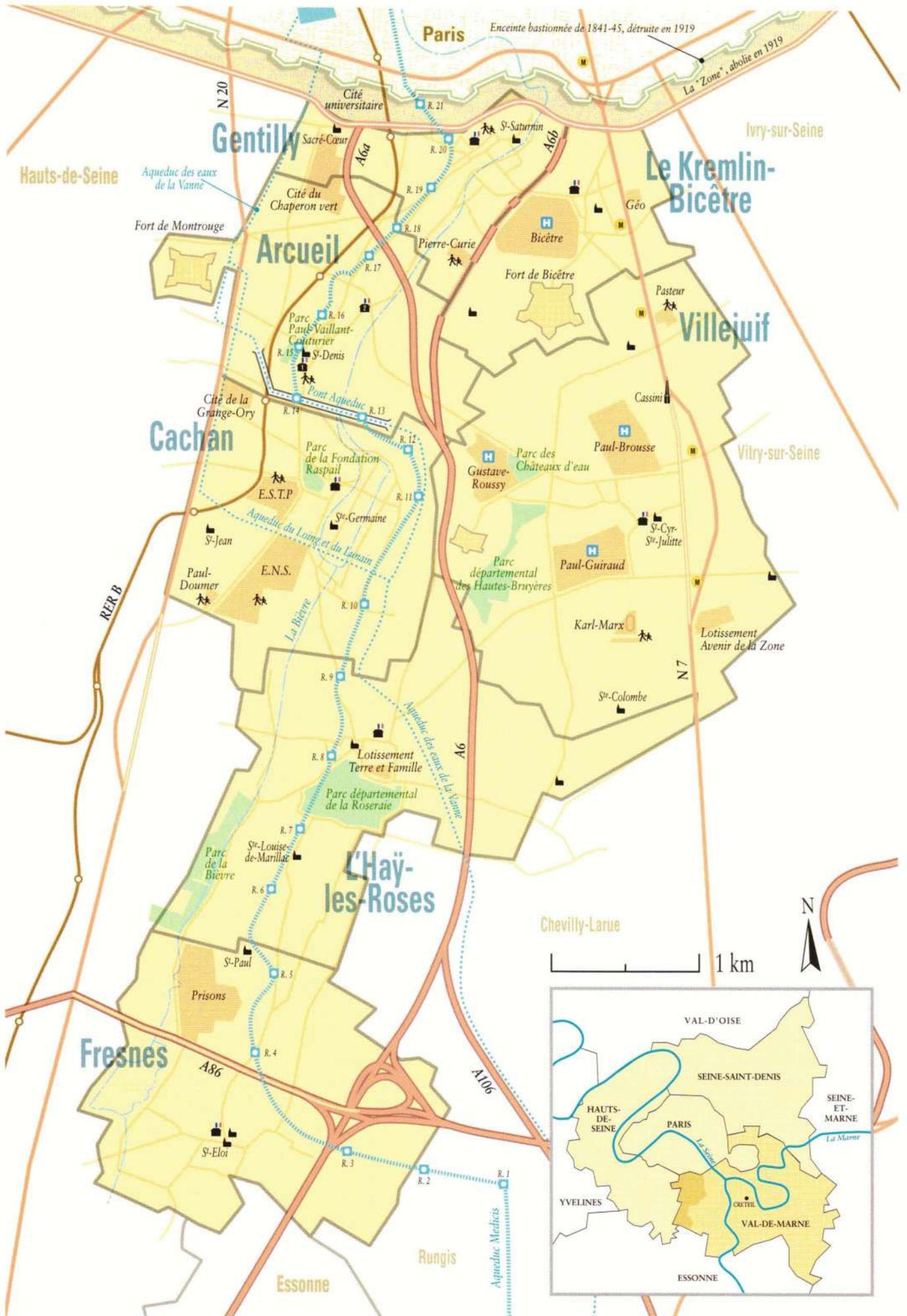
Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie extractive constitue l'activité la plus importante d'Arcueil, tandis qu'elle occupe la seconde place à Gentilly, derrière le travail du cuir. Mais cette activité semble avoir toujours gardé un caractère artisanal, les quelques dizaines d'entreprises existant n'employant pour la plupart que deux ou trois ouvriers.

Outre le calcaire, on extrait également le sable sur les points hauts du plateau (Les Hautes-Bruyères), la marne en sommet de versants, enfin l'argile sur les pentes reliant



Carrières de pierre à Gentilly. Peinture à l'huile signée Léon Mellé. Coll. Gentilly.

Les roues de treuil en bois de grand diamètre, actionnées par la force humaine, servaient à tirer la pierre hors des puits dans ces exploitations souterraines du plateau.



Carte des sept communes du Val de Bièvre. Les édifices localisés sont présentés dans l'ouvrage.

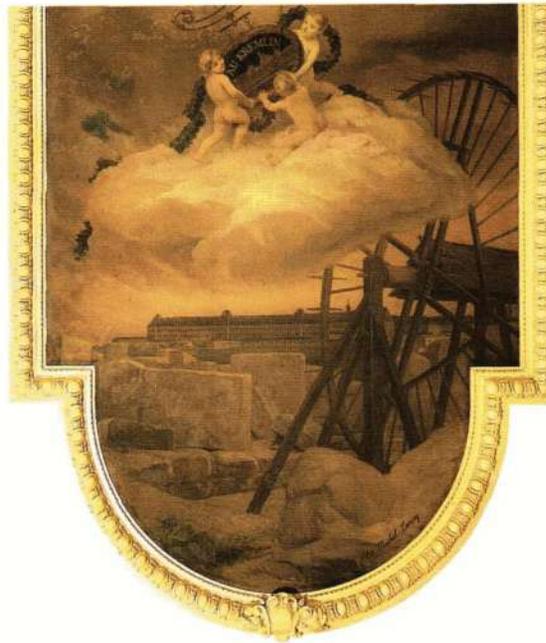
Fresnes à la vallée de la Bièvre ou sur celles au nord du territoire de Villejuif, reliant le plateau de Longboyau à une ancienne terrasse alluviale de la Seine : tuileries et briqueteries furent longtemps les seules industries de ces communes.

Toutes ces industries extractives périclitent après 1900, sous la pression urbaine. Les carrières d'Arcueil et de Gentilly cessent leur activité avant la Grande Guerre, tandis que l'activité des dernières briqueteries se prolonge jusque dans les années 1960.

## Parcours historique

### La préhistoire

Les plus anciens sites d'occupation humaine ne doivent pas être cherchés dans la vallée de la Bièvre, où les trouvailles de matériel paléolithique sont isolées de tout contexte. En revanche le site des Hautes-Bruyères, en limite des territoires de Villejuif et de Cachan, a une importance reconnue pour le paléolithique moyen (moins 100 000 ans) : dans les carrières de sable ouvertes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont été retrouvés de nombreux témoins minéraux de débitage de silex. Dans la vallée, les plus anciens sols occupés par l'homme sont datables de l'Âge du Fer.



*Allégorie de la ville peinte au plafond de la salle du conseil de la mairie du Kremlin-Bicêtre par Édouard Michel-Lanson, au début du XX<sup>e</sup> siècle.*

### L'époque gallo-romaine

Si l'on dispose de peu d'informations concernant les formes de l'habitat dans la vallée de la Bièvre et à ses abords à l'époque gallo-romaine, on est en revanche mieux renseigné sur les réseaux mis en place du fait de la proximité de Lutèce. La voie romaine reliant la cité des Parisii à Genabum (Orléans) est en effet conservée dans le tracé actuel de la Nationale 20. L'ancienneté de cet axe est confirmée par le fait qu'il sert de limite occidentale aux territoires d'Arcueil et Cachan.

Mais le témoin le plus important est assurément constitué par les vestiges de l'aqueduc, long de 16 kilomètres, construit sous le Haut-Empire pour alimenter les thermes

de Lutèce. Captant un ensemble de sources sur le territoire de Wissous en Essonne, l'aqueduc suivait à flanc de coteau la vallée de la Bièvre, qu'il franchissait à l'endroit le plus resserré, entre Arcueil et Cachan, comme le firent à l'époque moderne l'aqueduc de Marie de Médicis puis celui de l'ingénieur Belgrand. Trois des piles de l'aqueduc ont partiellement subsisté jusqu'à nos jours, englobées à la Renaissance dans les maçonneries du château des Arcs. D'après les dispositions de ces



*Restitution hypothétique du pont-aqueduc gallo-romain enjambant la vallée de la Bièvre. Publiée dans Fédor Hoffbauer : Paris à travers les âges. 1875.*

vestiges, l'ouvrage primitif devait être haut d'une quinzaine de mètres dans sa partie médiane et percé d'une trentaine d'arches. Le village d'Arcueil lui doit sans doute son nom.

Des tronçons du conduit faiblement enterré ont été mis à jour au plusieurs occasions au cours du dernier siècle, en particulier en contrebas de la roseraie de L'Haÿ.

## Le Moyen Âge

Le haut Moyen Âge n'a laissé aucun témoin architectural en vallée de Bièvre, ce qui n'a rien pour surprendre. En revanche l'archéologie ainsi que les sources écrites livrent quelques informations. Des fouilles effectuées au début des années 1960 ont mis à jour une nécropole mérovingienne sur le territoire de Fresnes, au sud du village qui s'est développée au Moyen Âge : un sarcophage en pierre, produit de ces fouilles, est aujourd'hui déposé dans la vieille église de Fresnes.

Gentilly est le village le plus anciennement connu par les textes : il pourrait tirer son nom de « gentiles », nom servant à désigner des populations germaniques intégrées au monde romain sous le Bas-Empire. Un atelier monétaire semble y avoir fonctionné à l'époque mérovingienne. Pépin le Bref y aurait eu une résidence, dans laquelle il passa l'hiver de 762. Le nom de Cachan apparaît quant à lui dans un diplôme de Charles le Chauve daté de 832 confirmant les possessions de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Le village de L'Haÿ apparaît également assez tôt dans les textes, puisqu'il est mentionné dans une charte de Charlemagne de 798. Le nom d'Arcueil n'émerge quant à lui qu'au XI<sup>e</sup> siècle, à l'occasion du don de parcelles plantées en vigne à l'abbaye Saint-Martin-des-Champs. Signe de son antériorité, le village de Gentilly était primitivement le siège de la paroisse englobant Arcueil et Cachan. Si le premier de ces deux villages s'émancipa sans doute dès le XII<sup>e</sup> siècle, le second dut attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour acquérir l'autonomie municipale et paroissiale.

La mention la plus ancienne du nom de Villejuif ne remonte qu'à 1119 : plutôt que l'implantation d'une communauté juive, dont aucun texte ne mentionne l'existence, il faut sans doute y voir l'altération de la désignation « villa Judei » (domaine de Jude). Fresnes enfin, en dépit de l'existence du cimetière mérovingien déjà indiqué, semble être de création assez tardive,

n'apparaissant dans les sources qu'en 1152. C'est du reste un toponyme médiéval.

Il est fort vraisemblable, mais impossible à établir en l'état actuel des connaissances, qu'un long processus a permis de passer de « villae » gallo-romaines ou franques aux six villages (cinq sièges de paroisse et un hameau) qui constituent dès le XIII<sup>e</sup> et jusqu'à leur recouvrement par la marée urbaine l'assise du peuplement en moyenne vallée de la Bièvre.

Il est en tout cas à peu près certain que le paysage rural de la vallée et de ses abords n'évolua que faiblement entre les XII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, si l'on met entre parenthèses les reculs des cultures consécutifs à la Grande Peste de 1348 et aux périodes troublées de la guerre de Cent Ans.

Ce paysage se caractérise par une mise en valeur agricole poussée : les étendues forestières qui ont peut-être existé durant le haut Moyen Âge ont entièrement disparu des plateaux encadrant la vallée : le Longboyau à l'est, la plaine de Montrouge à l'ouest, ainsi que de la vallée elle-même, qui ne semble plus abriter dès cette époque d'autres arbres que des arbres fruitiers. La tripartition agricole qui subsistera jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle se trouve déjà en place : le fond de la vallée, au cours de la rivière domestiqué,

est consacré aux prés ainsi, sans doute, qu'à quelques jardins dont le plus étendu est l'enclos de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Cachan. Le versant droit de la vallée, exposé à l'ouest, et le plus pentu, est couvert de vignes et d'arbres fruitiers, également présents sur les pentes au nord du terroir de Villejuif. Malgré les efforts déployés au Moyen Âge et encore au XVI<sup>e</sup> siècle par les religieux de Saint-Germain-des-Prés et les bourgeois de Paris propriétaires de vignes afin d'améliorer la qualité de leurs crus, le vin d'Arcueil n'eut jamais grande réputation. Tout le reste du territoire, soit plus des trois-quarts du sol, est consacré aux labours.

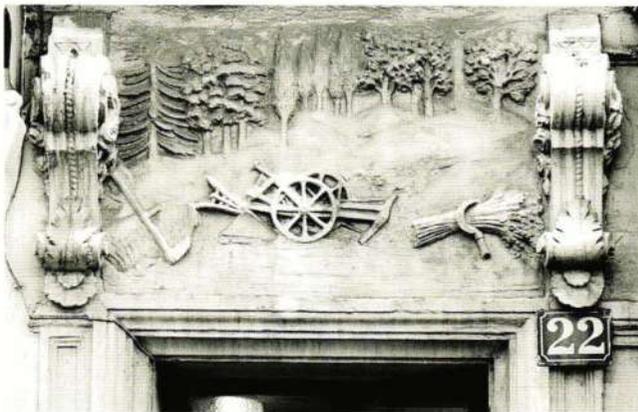
Comme dans le reste de l'Île-de-France, l'habitat est, dès le Moyen Âge, très majoritairement groupé, phénomène lié aux

contraintes collectives dans la mise en valeur du sol : assolement triennal, vaine pâture et droit de parcours pour le troupeau commun expliquent un paysage de champs ouverts et un regroupement des maisons en villages, les moulins étant à peu près les seules constructions isolées, les tours rondes des moulins à vent constituant les seuls repères visuels du plateau de Villejuif.

Les villages occupent deux sortes de sites : soit dans la



Chapiteau de l'église d'Arcueil : la grappe de Canaan (XVI<sup>e</sup> siècle). Cette grappe de raisin géante portée par deux personnages évoque tout à la fois un épisode de la Bible, l'arrivée des hébreux en Terre promise, et la culture de la vigne alors très répandue à Arcueil.



Symboles agraires en bas-relief surmontant la porte d'entrée du 22, rue Jean-Jaurès, Villejuif.

vallée elle-même, sur la première terrasse alluviale qui permet d'éviter les risques d'inondations – plusieurs témoignages anciens font état des caprices de la rivière – soit sur le rebord du plateau. Ce premier type de site correspond aux villages d'Arcueil, de Gentilly et au hameau de Cachan. Son intérêt est de bénéficier du voisinage de la Bièvre, que ce soit pour les besoins de l'artisanat ou pour la réalisation des jardins d'agrément. Le second type est illustré par les villages de L'Haÿ et de Fresnes. Il peut s'expliquer par une position médiane entre les cultures du plateau et les prés du fond de vallée, enfin par la proximité immédiate des vignes.

Le plan terrier de la seigneurie de L'Haÿ, bien que dressé en 1783, est la fidèle traduction d'une partition de l'espace vieille de plusieurs siècles : les prés bordant la Bièvre y sont figurés en vert, les emblavures du plateau en jaune pâle, tandis que les pièces de vignes et les vergers enchevêtrés qui encadrent le village sont ponctués de ceps de vigne et d'arbres fruitiers. Le site du village de Villejuif sur le plateau limoneux constitue une exception, mais c'est le passage de la route royale qui joue ici le rôle déterminant, la fonction d'étape expliquant la prospérité du bourg. Le plus ancien dénombrement de la population connu est celui du nombre de commu-

niant relevé dans les années 1460 à l'occasion de visites archidiaconales, destinées à inspecter les paroisses sur le double plan matériel et spirituel. Une génération après la fin de la guerre de Cent Ans, alors que la reprise démographique est déjà amorcée, les paroisses d'Arcueil-Cachan, de Gentilly et de Villejuif comptent chacune une soixantaine de communicants, soit à peu près trois cents habitants. En regard Fresnes ne compte qu'une douzaine de communicants – une soixantaine d'habitants – et L'Haÿ entre dix-huit et vingt – soit entre quatre-vingt dix et cent habitants. Cet écart s'explique sans doute par la présence, au moins dans les deux premiers villages, de nombreuses carrières – l'artisanat du cuir ne devait s'implanter qu'à l'Époque Moderne – et peut-être aussi par la plus grande proximité de Paris, dont quelques habitants privi-

légiés, clercs, riches marchands, serviteurs du roi peuvent avoir à Arcueil ou à Gentilly une « maison des champs » entraînant la présence de concierges et de jardiniers.

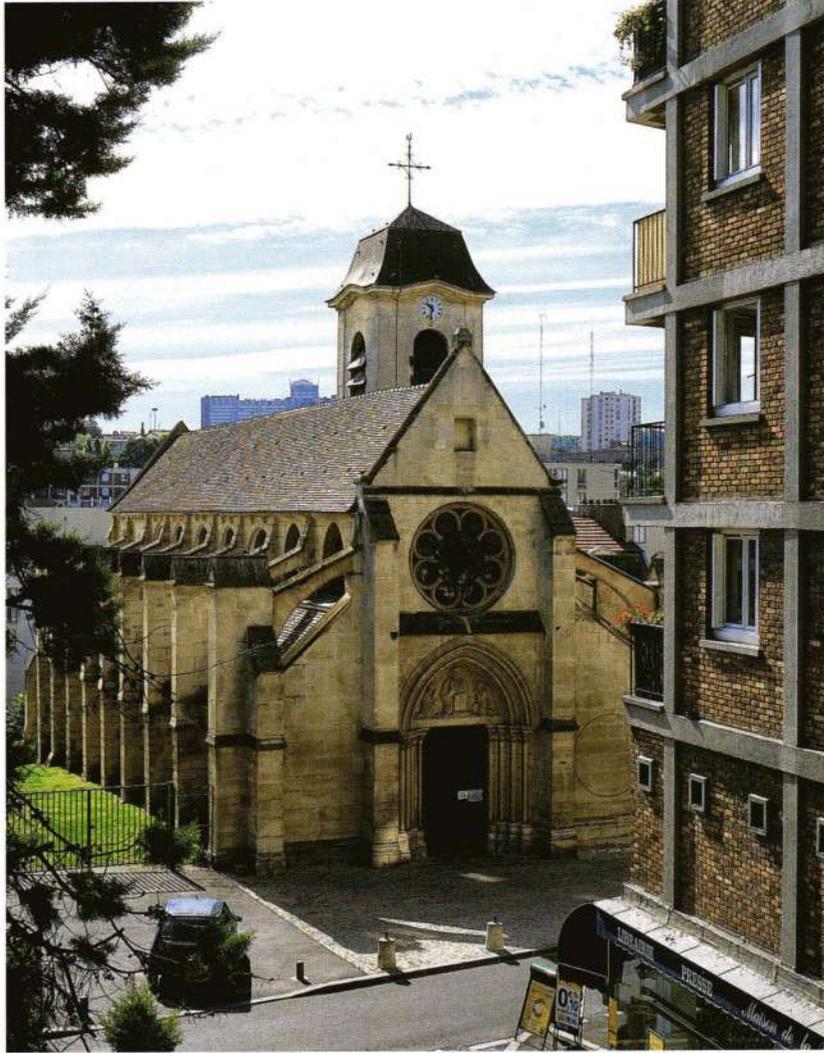
Dans l'encadrement féodal qui structure les rapports de la société rurale médiévale, la première place est ici tenue par l'Église. L'évêque de Paris est seigneur de Gentilly, tandis que le chapitre cathédral l'est de L'Haÿ, l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Cachan et le prieuré de Saint-Denis-de-l'Estrée de la principale seigneurie d'Arcueil. Seule la seigneurie de

Fresnes et un certain nombre de petits fiefs localisés à Arcueil demeurent des possessions laïques.

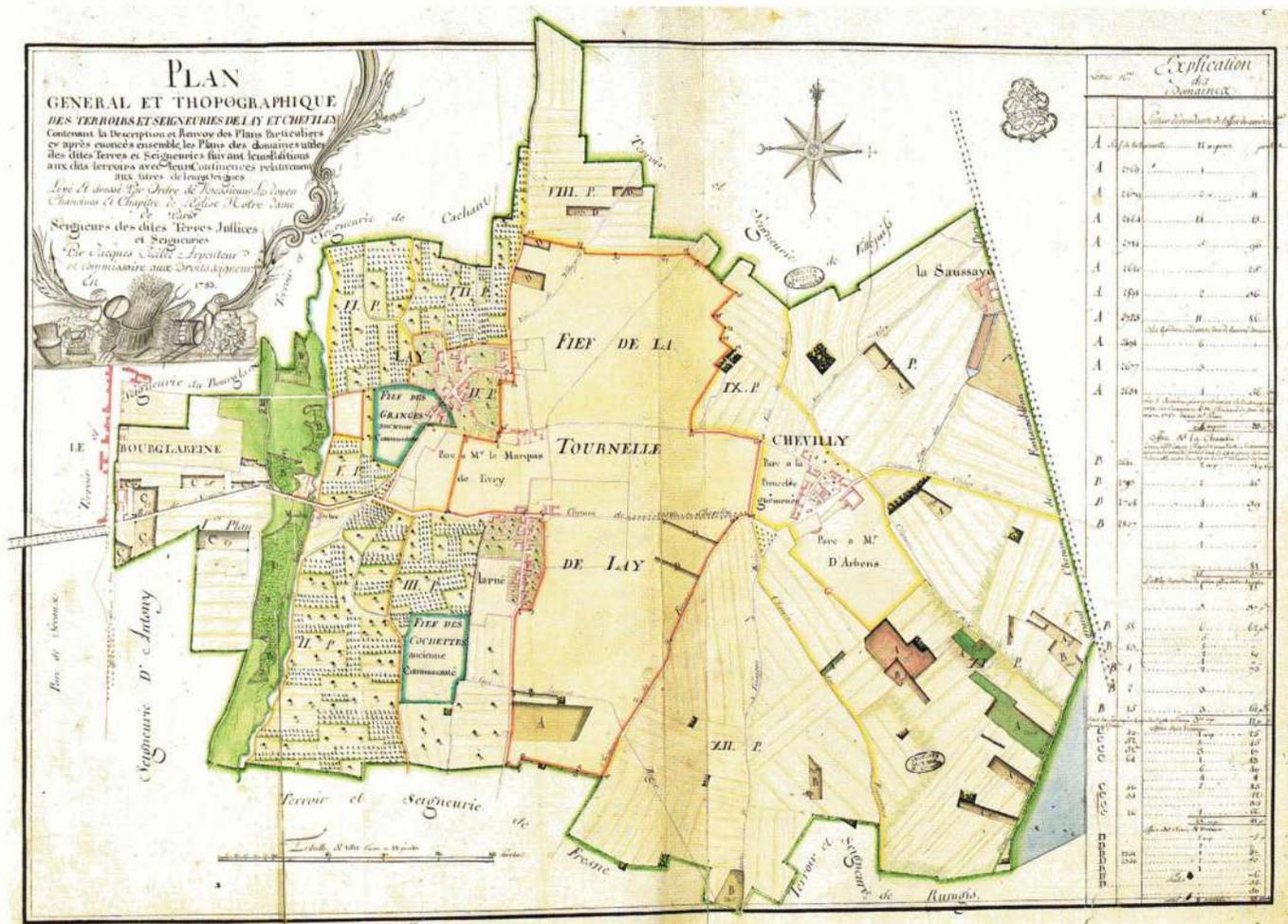
Il ne subsiste que fort peu de constructions de l'époque médiévale en moyenne vallée de la Bièvre. Seule une étude archéologique permettrait de mettre en évidence, parmi les rares constructions actuelles du centre des anciens villages figurant déjà sur le cadastre napoléonien, les éléments pouvant remonter, en plan plus sûrement qu'en élévation, au Moyen Âge. Le château construit dans les années 1400 pour le duc Jean de Berry à Bicêtre – corruption du nom de Jean de Pontoise, évêque de Winchester, qui posséda cette terre à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle – était l'édifice civil assurément le plus im-

portant de la contrée. Mais il fut incendié dès 1411, à l'occasion d'un des multiples épisodes de la guerre de Cent Ans, et seules ses imposantes ruines subsistèrent jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les églises paroissiales comportent toutes, à l'exception de Cachan qui, on l'a indiqué, resta dépourvu de paroisse propre avant le XX<sup>e</sup> siècle, des éléments plus ou moins importants antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle. À l'église Saint-Léonard de L'Haÿ, il s'agit du bas-côté nord de la nef, dont la sculpture des clefs de voûte et de l'encadrement de la porte latérale dénote une reconstruction postérieure à la guerre de Cent Ans. À Saint-Saturnin de Gentilly, bien que l'église ait été presque entièrement reconstruite à la Renaissance, les grandes arcades ouvrant sur le bas-côté sud portent l'empreinte du XIII<sup>e</sup> siècle, en particulier dans leurs chapiteaux



Église Saint-Denis d'Arcueil.



Plan des seigneuries de L'Hay et de Cheville, appartenant au chapitre de Notre-Dame de Paris, daté de 1783 (AN).

au décor végétal stylisé. L'église de Villejuif, elle aussi profondément reprise au XVI<sup>e</sup> siècle, conserve cependant une nef médiévale, où plusieurs campagnes de travaux entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle sont repérables au style des chapiteaux. Les piliers du chœur de l'église Saint-Eloi de Fresnes sont, quant à eux, encore plus précoces, et se rattachent au premier âge de l'art gothique, soit le milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Mais c'est assurément l'église Saint-Denis d'Arcueil qui constitue le témoignage le plus important de l'architecture gothique : avec ses trois vaisseaux voûtés et sa nef à trois ni-

veaux, elle illustre l'influence architecturale de la cathédrale de Paris sur les églises de son diocèse dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle.

### De la Renaissance à la Révolution

Si le paysage de la moyenne vallée de la Bièvre semble avoir peu changé dans ses grandes lignes au cours des trois siècles s'étendant du règne de François I<sup>er</sup> jusqu'à la Révolution, des évolutions importantes s'observent dans les formes de l'habitat.



*Du Hurepoix au Nord est, dans le gou. gral de l'fle de France*

Château de Bicêtre en ruine. Gravure de Claude Chastillon, vers 1600 (BnF).

Du dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du siècle suivant, la campagne environnant Paris traverse une longue période de crises due aux guerres de Religion puis à la Fronde. Durant ces troubles, les villages d'Arcueil et de Gentilly « se sont renfermés de murs et de portes [pour échapper] aux foules et oppressions de toutes sortes de gens d'armes », comme l'indique une plainte adressée en 1589 au Bureau de la Ville de Paris. Les opérations militaires et les sièges de Paris s'accompagnent d'un cortège d'incendies et de pillages.

Au lendemain de cette période d'instabilité, la région se trouve plus encore que par le passé dans la dépendance économique de la capitale toute proche, dont les couches sociales aisées accaparent la possession du sol. Le patrimoine ecclésiastique se trouve écorné – l'évêque de Paris, Henri de Gondy, vend en 1616 la seigneurie de Gentilly à un président du Parlement, Nicolas Chevalier, tandis que les religieux de Saint-Denis-de-l'Estrée se défont une génération plus tôt de leur seigneurie d'Arcueil – mais plus encore celui de la paysannerie, première victime du climat d'insécurité que connaissent les campagnes parisiennes pendant près d'un siècle. Seul le village de Villejuif semble avoir conservé dans les derniers siècles de l'Ancien Régime une aristocratie de laboureurs, associant d'ailleurs souvent au travail de la terre les activités d'aubergiste et de maître de poste, tel celui qui se fit enterrer dans la nef de l'église dans les années 1580. Ce sont eux qui louent les grands corps de ferme du centre du village.

Les nouveaux propriétaires du sol appartiennent à la bourgeoisie parisienne, en voie d'anoblissement rapide par achat de charges de justice ou de finance. Ces parvenus rachètent les seigneuries aux anciennes familles nobles ruinées par la guerre et se font construire un château de plaisance, ou, pour ceux qui ne peuvent acquérir de fief, une agréable « maison des champs ». Dans la première catégorie, certaines constructions conservent un caractère rural marqué, tel le fief des Tournelles à L'Haÿ, dont le logis, vraisemblablement rebâti au XVI<sup>e</sup> siècle à côté

d'une maîtresse tour médiévale, reste entouré de bâtiments agricoles, comme le montre une gravure de Claude Chastillon. À mi-chemin d'Arcueil et de Cachan le château du fief des Arcs, reconstruit vers 1550 pour Claude d'Aligre autour des vestiges du pont-aqueduc gallo-romain, déploie sur sa face d'entrée un riche décor, malheureusement masqué quelques décennies plus tard par

l'édification de l'aqueduc de Marie de Médicis. Dans son environnement immédiat, mais dominant la vallée, le château, édifié sans doute dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle pour Huveau de Maisse, à l'emplacement de la maison seigneuriale rachetée à Saint-Denis-de-l'Estrée est surtout remarquable par ses jardins en terrasse, qui allaient, hélas, disparaître peu d'années avant la Révolution.

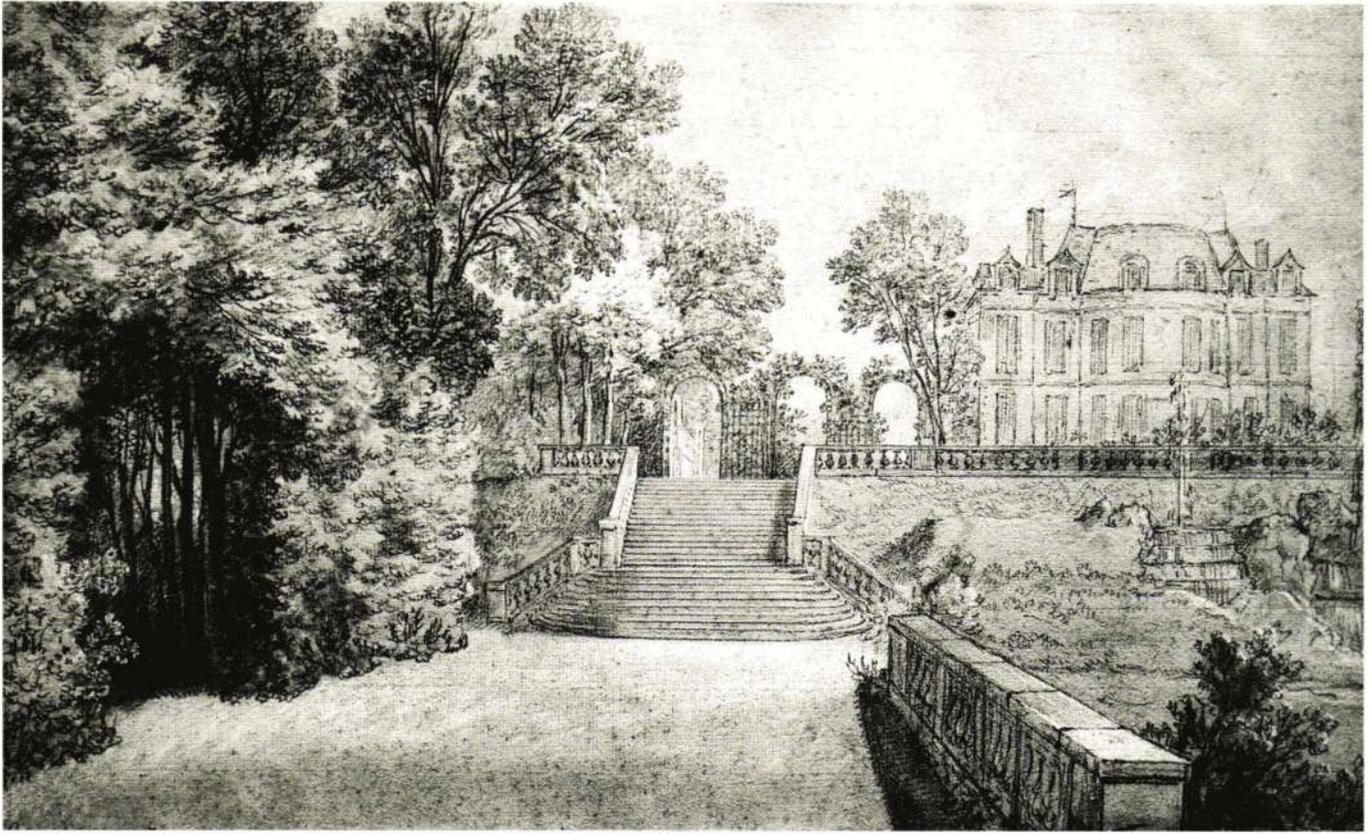
Mais la construction seigneuriale la plus remarquable de ce secteur de la vallée de la Bièvre au XVII<sup>e</sup> siècle est assurément le château de Berny, dont les frondaisons du parc constituent un élément marquant du paysage pour les voyageurs qui gagnent Paris par la route d'Orléans. Le château construit au

siècle précédent est profondément remanié après son acquisition par Nicolas Brûlart de Sillery. Celui-ci y fait intervenir dans les années 1620 deux grands architectes : Clément Métezeau, puis François Mansart, alors au seuil de sa carrière. Plus modeste mais de construction néanmoins soignée, s'apparentant davantage au type du manoir par la proximité des bâtiments agricoles, est l'édification, à la fin du siècle pour Jean Duret du nouveau château de Villejuif, sur un terrain nu en lisière nord du village.

Contemporaine de la reconstruction du château de Berny, est la réalisation, sous la régence de Marie de Médicis, qui y attache son nom, d'un aqueduc destiné à mener jusqu'aux jardins du Luxembourg les eaux captées sur le territoire de Rungis. Reprenant à peu de choses près le tracé de l'aqueduc gallo-romain, cet important ouvrage manifeste, en particulier par le pont-aqueduc de neuf arcades, la volonté de la monarchie de s'inscrire dans les traces des bâtisseurs romains que l'on admire alors tant.



*Le martyre de sainte Julitte. Tableau de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, conservé dans l'église de Villejuif.*



Vue du parc du château des Guise à Arcueil vers 1745 (aujourd'hui détruit). Reproduction d'un dessin de J.-B. Oudry (AD).

La voie principale pour sortir de Paris demeure l'antique route d'Orléans, mais celle-ci est progressivement améliorée pour faire face à l'accroissement de la circulation. Dès 1544, la chaussée est pavée en grès à la hauteur de Bourgl-la-Reine. Plusieurs embranchements permettent de rejoindre les villages de la vallée ou du coteau opposé, distants de la route royale de 300 toises (600 m) pour Arcueil à 800 toises (1 500 m) pour L'Haÿ. Par cet itinéraire, Arcueil n'est qu'à six kilomètres du centre de Paris, Cachan à moins de huit, et L'Haÿ à dix et demi. Pour atteindre ce dernier village, le trajet ne devait pas excéder de beaucoup une heure pour un cavalier et deux heures pour un simple piéton. L'autre grande voie traversant le territoire, et faisant pendant, à l'est, à la route d'Orléans, est la chaussée de Fontainebleau. Elle avait remplacé depuis le Moyen-Âge la voie antique Sens-Lutèce qui longeait la Seine. Villejuif, première agglomération traversée par cette voie depuis la sortie de Paris lui devait l'essentiel de son activité.

À Gentilly, la relative proximité du quartier de l'Université explique la présence de nombreuses dépendances de collèges ou de séminaires permettant aux maîtres et à leurs élèves de venir, nous apprend l'abbé Lebeuf, « se divertir en temps d'été » sur les bords de la Bièvre. Y possèdent ainsi une maison le collège de Sainte-Barbe, les jésuites du collège de Clermont, les séminaires du Saint-Esprit ou de Saint-Louis. Les prêtres de Saint-Nicolas du Chardonnet ont eux aussi une maison à Arcueil, mais ils s'installent surtout à Villejuif à partir de 1638, rachetant en 1674 l'ancienne maison seigneuriale qu'ils reconstruisent presque totalement pour en faire une maison de campagne. De même que les étudiants, la Bièvre attire sur ses bords au

XVI<sup>e</sup> siècle écrivains et poètes. Tandis que l'humaniste Jean Dorat célèbre en vers latins la fontaine d'Arcueil, Ronsard évoque la rivière traversant les vestiges de l'aqueduc romain :

*« Iô, je vois la vallée  
Avalée  
Entre deux tertres bossus,  
Et le double arc qui emmure  
Le murmure  
De deux ruyselets moussus. »*

Quant à Jean Passerat, il dresse de la vallée un tableau bucolique tout en faisant de la rivière la confidente de son chagrin :

*« Je ne voy rien icy que l'ombrage des saulx,  
Que vignes et noyers, que prés et que ruisseaux :  
A qui donc maintenant veut estre déchargée  
Mon amère tristesse et douleur enragée ?  
Nymphes de Gentilly, et vous nymphes d'Arcueil,  
Venez toutes ouyr la cause de mon dueil :  
Je me veux plaindre à vous, et avant que je meure  
Saller vos douces eaux des larmes que je pleure. »*

La proximité de la capitale est le facteur déterminant de la multiplication, au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des maisons de campagne édifiées par les riches marchands ou le monde des offices. Villejuif est le seul village à rester très largement à l'écart de ce phénomène, sans doute du fait de l'aspect moins bucolique de son site. Le plan-terrier de L'Haÿ livre les noms de certains de ces « résidants secondaires » : l'avocat Claude Amyot, l'architecte Jean-Pierre Brûlé, mais aussi de représentants de l'ancienne noblesse tels Guy de Durfort et le comte de Lanjuinais.

La construction de ces maisons de campagne va modifier sensiblement la physionomie des villages, alors que les châteaux précédemment évoqués furent pour la plupart édifiés à l'écart ou en lisière des agglomérations. Les quelques demeures parvenues jusqu'à nous ou dont on garde le souvenir grâce à des photographies anciennes montrent des façades sobres et sans décor. À Gentilly, l'élégant portail encadré de consoles et surmonté de pots à feu de la « faisanderie de Mr le marquis de Barville », comme le désigne en 1754 le plan-terrier du prieuré de Saint-Denis-de-la-Châtre, fait figure d'exception, la plupart des entrées de propriété étant plus discrètes. Le plan de la maison voisine, dite maison des Quatre Pavillons, à l'angle de la rue du Paroy et de la rue des Noyers, est également original : elle est à la même époque la propriété de M. Jombert, libraire rue Dauphine. La plupart de ces maisons de campagne se contentent d'un long corps de logis à un étage, donnant parfois directement sur la rue, ou séparé d'elle par une cour, comme celle subsistant de nos jours au numéro 9 de l'avenue Aristide-Briand à L'Haÿ, ou encore l'actuelle fondation Raspail à Cachan.

Si l'architecture de ces maisons des champs est habituellement discrète, leurs propriétaires apportent en revanche tous leurs soins aux jardins. La présence de la Bièvre, un relief marqué et de nombreuses sources permettent d'y multiplier les aménagements hydrauliques et les points de vue pittoresques. Les particuliers et les institutions religieuses les moins fortunées doivent se contenter de jardins d'un à deux arpents tout au plus, comme ceux situés à Gentilly entre la Grande rue d'Arcueil et la Bièvre. C'est peut-être là que, sous le règne du Roi-Soleil, le poète Benserade avait sa maison :

*« Possesseur d'un terrain de petite étendue  
Je partage un ruisseau qui laisse aller ma vue  
En des lieux où pour moi on a quelques égards ;  
Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards. »*

D'autres enclos peuvent couvrir plusieurs dizaines d'arpents. Si les gravures d'Aveline censées représenter la maison de M. Pintrel à Gentilly ou encore les « grottes d'Arcueil » semblent hautement fantaisistes dans leur représentation de terrasses, fontaines, bassins et buffets



Nymphée, rue Berthollet à Arcueil.  
Les murs de la grotte artificielle sont recouverts de rocailles de différentes couleurs, de coquillages et de coraux.

d'eau, et en tout cas non localisables, on dispose en revanche de témoignages plus fiables de l'importance de ces parcs et de ces jardins dans les plans-terriers et les cartes des environs de Paris réalisés au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et connues sous le nom de Carte des Chasses et de carte de l'abbé de La Grive.

À Gentilly, le domaine le plus important est le Clos des jésuites, vaste de 56 arpents, espace aujourd'hui traversé par les rues Raspail et Jean-Jaurès : dans le fond de la vallée, un long canal parallèle à la rivière se termine par un bassin, tandis que le coteau est aménagé en terrasses reliées par des volées d'escaliers. Un récit de voyage de 1639 le décrit comme :

*« Le séjour le plus agréable qui soit dans les environs de Paris, et qui contient en son pourpris les deux-tiers du village, enfermé dans un long tour de murailles garnies de plusieurs pavillons. Le jardin a de grandes allées couvertes, d'autres nues ; quantité de cabinets, fontaines, statues, carreaux, bordures, arbres fruitiers, glacières, canaux, couches de fleurs et un agréable bocage de haute-futaye. »*

Lui fait face, sur l'autre versant de la vallée, le parc du château de la famille de Beauvais, aux parterres de buis et aux allées dessinant des figures géométriques.

En remontant la vallée, et quittant Gentilly pour Arcueil, les parcs les plus étendus sont sur la rive droite celui du château du prince de Guise s'appuyant à l'aqueduc, et sur le coteau opposé celui du président de l'Isle. À Cachan, le plus grand domaine est sans conteste l'enclos de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, situé dans une boucle de la vallée, et traversé en son milieu par la rivière. Là aussi les bâtiments seigneuriaux semblent être relativement modestes, mais le jardin fruitier et les vignes sont depuis le Moyen Âge l'objet des soins jaloux des religieux. Délaissés comme lieu de villégiature depuis l'achat en 1682 du château de Berny, le château et son parc sont loués durant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils font l'objet en 1784 d'un projet de réaménagement pour le financier Dodun, comprenant la reconstruction partielle du logis, et l'édification de plusieurs fabriques de jardin, mais ce programme ne sera pas réalisé, vraisemblablement du fait des événements révolutionnaires.

Le calme que connaissent globalement les campagnes parisiennes, de la fin de la Fronde jusqu'au déclenchement de la Révolution, et qui se transforme à partir des années 1720 en une réelle prospérité, explique la croissance de la population, que font connaître des recensements progressivement plus fréquents et plus précis. Comme cela était déjà le cas au sortir de la guerre de Cent Ans, les villages de Gentilly et d'Arcueil-Cachan sont dans le « dénombrement du royaume » de 1720 nettement plus peuplés que leurs voisins du sud : L'Haÿ et Fresnes, avec respectivement 114 et 135 feux face à 63 et 60, tandis que Villejuif doit sans doute aux fonctions commerciales engendrées par la traversée de la route royale d'être l'agglomération la plus peuplée, avec 216 feux. L'écart au profit des villages les plus proches de Paris va se creuser durant le siècle, puisqu'en 1801, tandis que L'Haÿ avec 325 habitants, et Fresnes avec 311, restent de simples villages, Villejuif, avec un chiffre de 1100 âmes, se trouve rejoint par Arcueil, mais

dépassé par Gentilly, qui atteint les cinq mille habitants. En fait dans ce dernier cas, la plus grande part de la population est concentrée dans ce qui va former en 1860 une partie des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> arrondissements de Paris, aux abords de la porte d'Italie (actuelle place d'Italie) et de celle de la Glacière.

Mais la concentration humaine la plus importante n'est constituée, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par aucun de ces villages : c'est, avec une population fluctuant entre 3 000 et 4 000 habitants, l'hospice de Bicêtre, implanté sur le territoire de Gentilly, à proximité de la route de Fontainebleau à laquelle elle est reliée par une avenue.

L'histoire de cet édifice est la traduction des politiques hospitalière

et sociale de l'Ancien Régime. La construction est entamée en 1632 sur les ruines de l'ancien château du duc de Berry pour accueillir les soldats invalides, mais elle est arrêtée en 1643 par la mort de Louis XIII. Les bâtiments achevés abritent pendant quelques années l'œuvre des Enfants trouvés fondée par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac. À partir de 1656, ils deviennent un des huit établissements parisiens dépendant de l'Hôpital général, destinés au renfermement des pauvres et des vagabonds. Cette décision porte en germe tous les développements ultérieurs de l'établissement, qui recueille progressivement toutes les déshérités : mendiants, aliénés, mais aussi personnes atteintes de maladies vénériennes. En-dehors des longs corps de bâtiments édifiés pour abriter dortoirs et cellules, un certain nombre de constructions sont réalisées dans le cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles pour le service commun de l'établissement : porteries, vaste chapelle qui sera détruite en 1920. Mais la réalisation la plus spectaculaire est sans doute le « grand puits » et la citerne adjacente, dus dans les années 1730 à l'architecte Germain Boffrand.

## De la Révolution à la Grande Guerre

Le XIX<sup>e</sup> siècle voit la moyenne vallée de la Bièvre accueillir progressivement, bon gré, mal gré, comme la majeure partie des campagnes constituant la « banlieue » de Paris, un certain nombre d'activités et de services rejetés par la ca-



Le maire de l'Hay, Pierre Bronzac, devant le plan de la fontaine qu'il a offert à son village. Peinture à l'huile signée Jean-Éloi Chapsal, 1836. Coll. L'Hay-les-Roses.

pitale à cause de leurs nuisances ou de leur besoin d'espace.

Malgré la disparition du château et du parc de Berny consécutive aux ventes révolutionnaires, la vallée demeure dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle un lieu de villégiature apprécié. On peut s'étonner que les artistes, qui découvrent alors la peinture de plein air, côtoient sans s'y arrêter les bords pittoresques de la Bièvre, pour pousser jusqu'à la forêt de Fontainebleau et y constituer ce qu'on appellera plus tard l'École de Barbizon. Seules quelques lithographies, dont l'invention récente permet, mieux que le précédé ancien de la gravure sur cuivre, de conserver l'impression de spontanéité du croquis pris sur le vif, montrent de Gentilly tantôt un che-

min herbu longé par un haut mur et se terminant par le pavillon Henri IV de l'ancien enclos des jésuites, tantôt un lavoir au bord de la Bièvre, tandis que des lucarnes de la maison voisine sortent de longues perches : destinées à recevoir le linge pour le faire sécher, elles traduisent l'apparition des blanchisseries et du début d'industrialisation de ce secteur de la vallée.

Les poètes ne fréquentent plus guère les bords de la Bièvre, comme au beau temps où ils constituaient en quelque sorte le jardin de l'Université. Cependant le jeune Victor Hugo attache son souvenir à l'ancienne ferme-moulin de la maison des jésuites de Gentilly : les parents d'Adèle Foucher, son épouse, ont en effet loué cette demeure en 1822 pour y passer les beaux jours, et le poète s'est aménagé un cabinet de travail en haut de la tourelle d'escalier qui flanque le logis. Il a traduit ses impressions dans un des poèmes des Feuilles d'automne :

*« Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes.  
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes,  
Des prés où le faucheur brunit ses bras nerveux ;  
[ ... ]  
Des carrés de blé d'or, des étangs au flot clair,  
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie ;  
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie ;  
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air. »*



Entrée de l'ancienne ferme du Clos des jésuites, où Victor Hugo séjourna en 1822. Photographie publiée dans les Procès-verbaux de la Commission historique du Vieux Paris, année 1922.

Désertée par les artistes, la vallée semble alors devenir une colonie de savants. Le chimiste Claude-Louis Berthollet (1748-1822) et l'astronome Pierre-Simon de Laplace (1749-1827) fondent en 1807 la Société chimique d'Arcueil dont les publications ont un grand retentissement scientifique. Plus tard dans le siècle c'est un autre chimiste, Eugène Chevreul (1786-1889), qui achète la demeure de l'ancien fief des Tournelles à L'Haÿ, dont le bon air explique peut-être qu'il meurt centenaire en 1889. Enfin la famille Raspail s'installe à Arcueil puis à Cachan sous le Second Empire.

Mais le caractère résidentiel de la vallée est de plus en plus concurrencé par l'arrivée de l'industrie, limitée il est vrai aux communes les plus proches de Paris : Gentilly, Arcueil et Cachan, comme le montre la « Nomenclature des établissements dangereux et insalubres dans le département de la Seine » – on dirait aujourd'hui les industries polluantes – publiée en 1912. Alors que Gentilly compte à cette date 101 sites et Arcueil-Cachan 167, L'Haÿ n'en abrite que 6 et Fresnes 4.

À en croire le cahier de doléances de la paroisse de Gentilly, les blanchisseurs y sont déjà nombreux en 1789. Ils sont apparus à Arcueil au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, après qu'un édit royal leur eut interdit, en 1732, d'exercer leur activité plus en aval sur la rivière, à proximité de la manufacture des Gobelins. La vente et le morcellement, précipités par la Révolution, de plusieurs des grands domaines qui bordaient la Bièvre, facilite l'installation des blanchisseries, en particulier sur l'ancien domaine de l'abbaye Saint-Germain-des-

Prés à Cachan. Son parc est divisé au début des années 1830 en plus de 130 lots, et dès 1841 le plan cadastral y montre l'implantation d'une vingtaine de blanchisseries, chiffre qui ira en augmentant jusqu'à la fin du siècle : Cachan compte 120 blanchisseries artisanales en 1900, Gentilly 50 et Arcueil 30. Au séchage sur de longues perches dépassant des lucarnes succède la construction plus rationnelle d'un étage sous comble aux larges ouvertures permettant une ventilation convenable, tandis que les jardins situés à l'arrière sont envahis par beau temps de longues files d'étendoirs en rangs serrés. Anatole Berry, dans son évocation de *La Bièvre, autrefois, aujourd'hui*, publiée en 1911, rend bien l'atmosphère de Cachan à cette époque :

« On respire dans les rues l'odeur du fer chaud sur les tables des repasseuses. Toutes les maisons sont munies de greniers transformés en séchoirs. »

L'industrie du cuir, également expulsée du quartier des Gobelins au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, remonte elle aussi le cours de la Bièvre, dont l'eau est nécessaire au travail des peaux, et se concentre pour l'essentiel à Gentilly. Les tanneries y voisinent avec les mégisseries, les corroieries, les chamoiseries et les parchemineries, qui représentent les différentes transformations subies par les peaux que l'on fait sécher dans les hauts combles à claire-voie des usines. Les besoins de l'industrie du cuir, à moins que ce ne soit leur caractère polluant, expliquent l'installation concomitante de fabriques de produits chimiques ; les usines de produits alimentaires – vinagerie, biscuiterie – ne faisant quant à elles leur apparition qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, toujours à Gentilly.

Cette présence industrielle de plus en plus marquée se traduit tout naturellement par une forte croissance de la population. En 1801 Gentilly est, après Saint-Denis, la commune la plus peuplée du département de la Seine, mais on a



La Bièvre à Gentilly. Peinture à l'huile signée Gaston Bocquet, 1903. Coll. Gentilly.



Vue panoramique de Cachan vers 1905 (ENSTP). La tripartition de l'espace est très nette : au premier plan, les blanchisseries de la rue Camille-Desmoulins, dont les jardins situés de l'autre côté de la rue sont couverts d'étendoirs à linge. Au second plan, traversé par la Bièvre et transformé en pâture, l'ancien parc du château, dont subsiste le mur d'enceinte. À l'arrière-plan, les anciennes parcelles de vigne sont mitées par un habitat pavillonnaire.

vu que la plus grande part se trouve dans l'actuel XIII<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, au profit duquel la moitié nord du territoire communal est distraite en 1859, en reportant la limite de la capitale sur la ligne fortifiée établie par Thiers dans les années 1840. À Arcueil-Cachan, la population est presque multipliée par cinq entre 1801 et 1866, et double encore entre cette date et la veille de la Grande Guerre, pour atteindre 11 319 habitants. Plus éloignée de Paris et des bouleversements que cette proximité engendre, L'Haÿ montre en regard une croissance plus lente mais plus régulière, pour n'être encore, en 1911, qu'un gros village de 1 300 habitants. Une dernière catégorie est représentée par les agglomérations où ont été implantés, le plus souvent dans les années précédant la Grande Guerre, d'importants établissements hospitaliers ou carcéraux : Fresnes, Villejuif, le Kremlin-Bicêtre. À côté de la population flottante d'internés ou d'hospitalisés, les personnels et leurs familles y représentent une part importante, voire majoritaire, de la population communale. Le Kremlin-Bicêtre constitue même un cas limite, où c'est l'établissement fondé au XVII<sup>e</sup> siècle qui a vu progressivement des habitations s'édifier à son ombre, jusqu'à l'émancipation communale en 1896.

Pour loger cette population majoritairement ouvrière, de nouveaux quartiers sont créés, en commençant par démembrer les parcs des anciennes maisons de plaisance : à Gentilly, le quartier de la mairie est issu du lotissement de l'ancien parc du château dans les années 1830, tandis que la physionomie d'Arcueil n'a encore subi que peu de modifications à la fin du Second Empire.

La guerre de 1870 ne semble pas avoir affecté durablement la croissance industrielle de la vallée de la Bièvre. Celle-ci est néanmoins en première ligne lors du siège de Paris. La vallée est inondée pour gêner les mouvements de troupes ennemies. Le village de L'Haÿ est la cible d'une offensive française en octobre 1870, mais celle-ci vient échouer sur les premières maisons du village qui, comme sa voisine Cachan, a fort à souffrir des échanges de tirs. Sur le territoire de L'Haÿ, trois monuments commémorent les combats acharnés du siège de Paris.



Monument commémoratif, en forme de tombeau, du siège de Paris de 1870/71. Av. Aristide-Briand, L'Haÿ-les-Roses.



La roseraie de L'Haÿ.

Après le retour à la paix, le paysage du Val-de-Bievre poursuit sa mutation sous la pression engendrée par la proximité parisienne. Le vignoble, dont le déclin était déjà perceptible au début du siècle, disparaît définitivement des coteaux à la fin de celui-ci, pour des motifs du reste communs à l'ensemble du vignoble francilien. En regard, les cultures maraîchères ne semblent pas prendre ici le développement qu'elles connaissent dans d'autres secteurs de la banlieue.

Dans la continuité d'une pratique ayant conduit Paris depuis plusieurs siècles à rejeter hors de ses murs un certain nombre de services porteurs de nuisances ou friands d'espace, on assiste après la guerre de 1870 à l'implantation de pensionnats, d'orphelinats, d'hôpitaux, de maisons de retraite et de prisons, ces dernières jugées indésirables dans la capitale, les autres à la recherche de terrains bon marché. La plupart des établissements de santé ou d'enseignement ouverts durant les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle se fondent aisément dans le paysage, du fait de leur taille modeste, ou parce qu'ils réutilisent, au moins dans leurs débuts, des constructions antérieures. Seul important établissement d'enseignement confessionnel, l'école Albert-le-Grand, fondée à Arcueil au milieu du siècle par les dominicains, prépare aux « grandes écoles ». Les établissements de bienfaisance sont, quant à eux, fort nombreux. Les uns, nés de legs

au département de la Seine, ont le statut de fondations laïques : hospice installé à Cachan dans sa demeure par Benjamin Raspail, hospice voisin de la fondation Cousin de Méricourt, édifié en 1910 dans le parc de l'ancien château des Arcs. Enfin, à Gentilly, la fondation Vallée est destinée à accueillir les « enfants idiots ».

Toutefois l'assistance relevant encore au XIX<sup>e</sup> siècle des œuvres de charité, celle-ci incombe pour l'essentiel à l'Église catholique. L'ordre des Filles de la Charité (sœurs de Saint-Vincent-de-Paul) y réalise une implantation particulièrement dense, sans que l'on puisse dire s'il s'est agi d'un quadrillage systématique, ou simplement d'opportunités successives : à Fresnes, un pensionnat-orphelinat puis un sanatorium ; à L'Haÿ, un premier établissement, l'institution Sainte-Geneviève, à la fois asile (école maternelle) et maison de retraite, et un second dans l'ancien château des Tournelles, pour les sœurs âgées. À Cachan, la structure de l'établissement Saint-Joseph comprend également une école et un hospice en plus d'un dispensaire. Enfin, à Gentilly la maison du Sacré-Cœur est installée en 1878 dans l'ancienne maison des champs du collège Sainte-Barbe. La densité de ces implantations de l'ordre est d'autant plus impressionnante qu'elle est pour l'essentiel réalisée en une quinzaine d'années, entre 1865 et 1880. Mais les deux plus importants établissements hospitaliers sont ceux fondés à Villejuif par le dé-



Maison de ville, 22 bis rue Roger-Salengro, Le Kremlin-Bicêtre.



*La cour d'honneur de la maison de retraite des Filles de la Charité à L'Hay-les-Roses. La statue, vue ici de dos, de saint Vincent de Paul, fondateur de l'ordre, surmonte le portail d'entrée.*

partement de la Seine : tout d'abord en 1882 l'asile d'aliénés, puis trente ans plus tard l'hospice de vieillards Paul-Brousse. Mettant en pratique les conceptions fonctionnelles élaborées depuis le début du siècle, ils montrent un plan très rigoureux mais aéré nécessitant un vaste espace : 18 hectares dans le premier cas, une dizaine dans le second, mobilisant les seules grandes unités foncières restées libres, dépendant de l'ancienne ferme seigneuriale.

À la Belle Époque, alors que Gentilly et Arcueil montrent assurément un visage industriel, le village de L'Hay et tout un quartier de Cachan vivent pour leur part dans l'orbite des établissements de charité, tandis que les hôpitaux et hospices sont les plus gros employeurs du Kremlin-Bicêtre et Villejuif. Les eaux usées de ces établissements servent même à nourrir des élevages de porcs installés au nord du territoire de Villejuif, entraînant l'implantation de fabriques de graisse et de savons, et point de départ de l'industrie de salaisons locale. L'établissement de Bicêtre, où des agrandissements successifs ont lieu tout au long du siècle, constitue une sorte de ville dans la ville, en accaparant un cinquième du territoire communal. Quant au village de Fresnes, il connaît des relations conflictuelles avec la prison implantée sur son territoire en 1898, dont le voisinage est vécu comme un corps étranger.

Bien qu'elle soit inaugurée dès 1846, la ligne de chemin de fer de Paris (barrière d'Enfer) à Sceaux n'a durant les premières décennies de son existence qu'une influence limitée sur l'urbanisation de Gentilly et d'Arcueil, dont elle traverse le territoire. Une seule station existe alors, à proximité de l'aqueduc. Par la suite, et avant la fin du siècle, d'autres stations sont ouvertes : à Gentilly, à la hauteur du chemin de

Montrouge, au quartier Laplace à l'entrée d'Arcueil. Une urbanisation linéaire s'observe alors, dans les décennies précédant la Grande Guerre, le long des axes routiers qui relient les bourgs anciens à la route d'Orléans (rue de Montrouge à Gentilly, avenue Laplace à Arcueil, avenue Carnot à Cachan), ainsi que sur les voies reliant entre eux, dans la vallée, ces trois villages. En revanche, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le plateau reste relativement à l'écart des opérations de lotissement, dont la principale est à Villejuif le dépècement du parc du château par sa dernière propriétaire, la comtesse de Saint-Romans. Les constructions linéaires mais relativement désordonnées, le long des principaux axes, font se rejoindre Villejuif et le Kremlin-Bicêtre avant la Grande Guerre.

La mise en place sous la Monarchie de Juillet d'une ceinture fortifiée autour de Paris a également des conséquences sur l'expansion urbaine, en gelant d'importants périmètres aux abords des forts de Bicêtre et de Montrouge, ainsi que l'espace précédant les murs de Paris, familièrement appelé « la zone ». Coincée entre la porte d'Italie et le fort de Bicêtre, la ville du Kremlin n'a plus de territoire agricole au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans cet environnement de plus en plus annexé par les besoins de la capitale, la création à partir de 1892 par Jules Gravereaux, un des dirigeants du Bon Marché, de la roseraie de L'Hay, apparaît comme le dernier bouquet de la longue lignée de parcs et de jardins qui avaient fait durant plusieurs siècles le charme de cette portion de vallée.

Mais ce ne sont plus guère les poètes qu'inspirent les paysages de la Bièvre. Ils ont en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle cédé leur place aux écrivains naturalistes, qui trouvent là ma-



Immeuble à l'angle des rues Eugène-Varlin et Paul-Vaillant-Couturier à Villejuif. Construit au début du XX<sup>e</sup> siècle, ses façades s'ornent d'un décor influencé par l'art nouveau. Les céramiques au motif de perruches stylisées sont signées Bigot.

tière à décrire une réalité à la fois attirante et repoussante. C'est tout d'abord Zola qui en 1866 décrit la Bièvre comme un égoût à ciel ouvert :

*« Nous avons descendu un coteau. La Bièvre coulait au fond du vallon, bleuâtre et épaisse. Des arbres, de loin en loin, bordaient le ruisseau ; de grandes maisons, sombres, efflanquées, percées d'immenses fenêtres, se dressaient lugubrement. Le vallon est plus écœurant que la plaine ; il est humide, gras, puant. »*

Quelques années plus tard, Joris-Karl Huysmans est à son tour saisi par l'atmosphère étrange et misérable de cette vallée industrielle, comme par celle des proches « fortifs » et de leurs guinguettes, territoires marginaux et comme abandonnés de la civilisation.

### L'explosion urbaine de l'entre-deux-guerres

La période de l'entre-deux-guerres voit une modification profonde de l'aspect de la moyenne vallée de la Bièvre. Alors qu'a cessé l'activité des carrières de pierre et que les industries du cuir, de l'alimentation et de la blanchisserie amorcent un long déclin, l'habitat est en pleine expansion, pour loger une population travaillant désormais majoritairement dans la capitale. Cette explosion pose aux municipalités, trop

souvent désarmées sur le plan juridique et sur le plan financier, un redoutable défi : offrir des conditions de vie décentes à cette population de banlieusards, moyennant la création de rues et de trottoirs asphaltés, de réseaux d'adduction et d'évacuation des eaux, enfin la mise en place des services publics indispensables en matière d'hygiène et de scolarisation.

Comme par le passé, des différences notables continuent de s'observer, liées à la plus ou moins grande proximité de Paris : si Gentilly et le Kremlin-Bicêtre ne doublent pas leur population entre 1911 et 1936, c'est que les espaces libres y sont désormais rares, du fait de la présence, au nord, de la « zone » où, malgré le déclassement de l'enceinte fortifiée de Paris, seules les constructions provisoires sont tolérées. Aussi l'habitat doit-il se densifier sur place par la construction d'immeubles. D'importants programmes d'habitat collectif sont réalisés rue Aristide-Briand par une mutuelle d'anciens combattants, et, en limite sud de Gentilly, par le Foyer du Progrès et de l'Avenir.

Plus au sud, Arcueil-Cachan voit sa population tripler, et l'ancien hameau de Cachan accéder en 1923 au rang de commune. L'extension de l'habitat y prend des formes variées : sur les anciens coteaux viticoles, un mitage progressif et individuel des anciennes parcelles de vigne ; sur les an-

ciens labours, de part et d'autre de la vallée, de modestes lotissements s'articulant le plus souvent autour d'une unique rue se greffant sur la voirie communale. Parfois sous-équipés, certains de ces lotissements ont un caractère défectueux, tandis que d'autres, disposant, en particulier par rapport aux gares de la ligne de Sceaux, de meilleurs emplacements, visent une clientèle plus aisée et peuvent intégrer dans le prix de vente des terrains la réalisation de réseaux de desserte satisfaisants. Tel est le cas à Arcueil du lotissement du parc de l'ancien collègue Albert-le-Grand. À Cachan, l'ouverture en 1936 de la station de Pont-Royal, au croisement de la voie ferrée et de la route d'Orléans, permet la conception d'un ambitieux programme associant un promoteur, monsieur Berry, au propriétaire du terrain, la comtesse de Chateaubriand. Mais l'initiative publique n'est pas absente du paysage de la construction pavillonnaire, puisque l'office HBM de la Seine, animé par le socialiste Henri Sellier, réalise au début des années 1920 deux cités-jardins, la première à Arcueil, la seconde à Cachan, qui permettent de loger plus de cinq cents familles ouvrières.

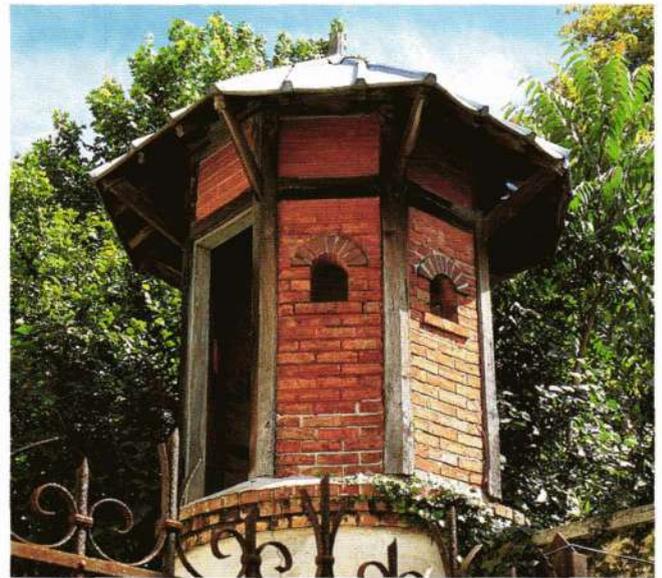
L'Haÿ, dénommée L'Haÿ-les-Roses depuis 1914 en raison de la célébrité de sa roseraie, connaît la croissance la plus forte de tout ce secteur de la vallée, avec un chiffre de population multiplié par six entre 1911 et 1936, alors qu'elle avait conservé jusque là un caractère fortement rural. Parallèlement à une colonisation diffuse des coteaux selon un processus déjà signalé à Cachan, deux types de lotissement voient le jour, qui ont en commun d'être pavillonnaires et d'initiative privée. En périphérie immédiate du village sont créés de petits lotissements correctement viabilisés pour une clientèle bourgeoise, tandis que plus à l'écart, au milieu du plateau de Longboyau, en direction de la route de Fontainebleau et du village de Villejuif sont tracés dès la veille de la Grande Guerre les linéaments du lotissement du Jardin parisien. Celui-ci se développe considérablement au cours des années 1920 par agrégations successives de lotissements secondaires, nés des opportunités foncières. Dépourvus de tout équipement collectif (chemins sans empiérement ni trottoirs, absence d'alimentation et d'évacuation des eaux), ces « colonies de bicoques », comme on les désigne bientôt, témoignent d'un phénomène d'auto-construction très particulier : d'abord souvent simples cabanes de jardin en matériaux légers destinées à abriter les villégiatures dominicales, elles se transforment très vite en habitations permanentes pour une population ouvrière attirée par des promoteurs peu scrupuleux leur vantant le charme de la vie au grand air. Tandis que, progressivement, les murs en briques creuses ou en parpaing remplacent les cloisons en bois, on y juxtapose ou superpose de nouvelles pièces en fonction de l'évolution de chaque famille, et avec les moyens du bord, en un contraste saisissant avec les pavillons d'architectes des lotissements plus cossus, où la fonctionnalité cherche toujours à s'allier à l'esthétique.

Ce n'est qu'après le vote en 1928 de la loi Sarraut que les associations syndicales de co-propriétaires de lotissements peuvent, aidées de subventions de l'État, réaliser progressivement une voirie satisfaisante et apporter une solution au problème des lotissements dits « défectueux ».

Le territoire de Fresnes, du fait de son plus grand éloignement de Paris, est le seul à conserver à la veille de la Seconde



a



b



c

Vestiges d'aménagements de parcs qui ponctuaient autrefois le territoire. (a) Caisse des dépôts et consignations, Arcueil. (b) Rue Maurice-Ténine, Fresnes. (c) Parc départemental de L'Haÿ-les-Roses.



L'avenue des Dahlias, lotissement du Jardin parisien, L'Hay-les-Roses. Carte postale, vers 1925. La vue de la rue boueuse et sans trottoirs illustre la carence d'équipements dont souffrent alors les « colonies de bicoques ».

Guerre mondiale un visage essentiellement rural, de petits lotissements, implantés entre le village et la prison, annonçant cependant les bouleversements de l'après-guerre.

Mais c'est Villejuif qui connaît les problèmes les plus aigus, liés à un triplement de sa population entre 1911 et 1936. Tout comme à Cachan et à L'Hay-les-Roses, mais avec une autre ampleur tant du fait de l'étendue de son ancien territoire agricole que des faibles prix dus à l'éloignement des réseaux de desserte, le plateau se trouve au cours des années 1920 couvert de lotissements d'emprise modeste mais générant une voirie anarchique et de criants besoins d'équipements. La seule opération immobilière de qualité est l'ensemble HBM édifié en 1936 à la sortie sud de la ville pour reloger les habitants délogés de la « zone ».

Pour tenter de relever le défi de l'urbanisation anarchique, les municipalités communistes et socialistes déploient un effort sans précédent de construction d'équipements publics, en particulier d'écoles. Alors qu'avant 1914, chaque commune ne compte qu'un seul groupe scolaire central, progressivement agrandi de classes supplémentaires en fonction des besoins, ce sont désormais des établissements entièrement nouveaux, au plan et à la distribution rationnels, qui sont construits en périphérie, pour desservir lotissements et ensembles de HBM : groupes scolaires Lamartine et Victor-Hugo (aujourd'hui Pierre-Curie) à Gentilly, groupe scolaire Laplace et école de la cité-jardin à Arcueil, enfin groupes scolaires Paul-Doumer et du Coteau à Cachan. Dans cette dernière ville, le maire Léon Eyrolles met en œuvre une véritable politique architecturale et urbanistique, d'une part en faisant dresser un plan



Vue d'une rue de la cité-jardin de Cachan, publiée par Saint-Sauveur. Petites habitations économiques et ouvrières. Paris [vers 1920]. Le contraste parle de lui-même avec l'image montrée en vis-à-vis, et illustre l'effort entrepris par l'office HBM du département de la Seine pour réaliser un habitat populaire de qualité.

d'aménagement de la commune, d'autre part en faisant appel à une seule et même équipe d'architectes, qui donnent, influencée par les constructions du Hollandais Dudok, une incontestable unité stylistique, à l'ensemble des bâtiments publics (les deux groupes scolaires déjà cités, une maternelle, mais surtout l'hôtel de ville) édifiés en moins d'une dizaine d'années. À Villejuif la municipalité dirigée par Paul Vaillant-Couturier élabore un programme encore plus ambitieux, comportant outre des équipements scolaires et médicaux, un ensemble de tours d'habitation. Si ce dernier projet ne vit pas le jour, en revanche le groupe scolaire Karl-Marx et le stade qui lui est associé, édifiés en 1932 par l'architecte André Lurçat, demeurent une des plus pures manifestations de la foi dans le progrès par l'éducation et la santé.

L'Église catholique n'est pas en reste, montrant un réel souci d'équipement spirituel de la banlieue. La loi de séparation de l'Église et de l'État, votée en 1905, lui donne la liberté de manœuvre qui lui a jusque-là manqué pour établir de

nouveaux lieux de culte. Mais l'impulsion décisive résulte de l'action convergente de deux hommes d'Église : le père Lhande, jésuite qui publie en 1927 *Le Christ dans la banlieue*, ouvrage qui connaît un grand retentissement, et le cardinal Verdier, sacré archevêque de Paris en 1930 et qui lance aussitôt, en faisant appel à la générosité des fidèles, le programme de construction d'églises bientôt popularisé sous le nom de « chantiers du Cardinal ». Deux églises appartenant à cette campagne sont édifiées à Cachan : Sainte-Germaine dans le quartier sud de l'ancien parc du château de Cachan, et Saint-Jean l'Évangéliste au centre du lotissement Berry, tandis qu'une autre l'est à L'Hay-les-Roses, au sud de



Cachan, 24 rue du Docteur-Hénouille. Détail du décor de mosaïque à fond d'or de l'immeuble édifié vers 1930 par l'architecte Edmond Petit, très actif dans les environs.



Bains-douches et lavoir municipaux, rue Victor-Marquigny, Gentilly. Réalisation de l'architecte Louis Lablaude en 1922 qui devrait être démolie cette année et laisser place au futur immeuble d'Henri Gaudin pour l'IPSO.

l'ancien village : Sainte-Louise-de-Marillac. À Villejuif, dans le même temps sont bâties les chapelles Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et Notre-Dame-des-Apôtres, tandis que celle de Sainte-Colombe n'est qu'une modeste construction en bois, récupérée de l'Exposition coloniale de 1931. Réalisation contemporaine la plus ambitieuse, l'église du Sacré-Cœur établie sur le territoire de Gentilly n'est pas destinée à être une église paroissiale, mais à desservir la Cité universitaire voisine. À l'opposé par la modestie de son programme, la chapelle du couvent des franciscaines d'Arcueil est en revanche l'œuvre d'architectes célèbres, les frères Perret.

Du visage qu'offre ce secteur de la proche banlieue dans les années de l'immédiat avant-guerre comme de l'immédiat après-guerre, la meilleure évocation n'est plus à chercher chez les peintres ou chez les écrivains, mais chez un enfant de Gentilly, le photographe Robert Doisneau. Un recueil de ses photographies accompagné d'un texte de Blaise Cendrars fut publié en 1949 sous le titre *La banlieue de Paris*. De son objectif infallible, il a su saisir un paysage en gestation et le désordre de ses constructions, cadre de la vie de labeur et de joie d'une population d'ouvriers et de petits employés.

### Depuis 1945 : à la recherche d'un développement maîtrisé

L'histoire récente de la moyenne vallée de la Bièvre n'est pas moins fertile que les époques précédentes en évolu-

tions majeures : disparition définitive des activités agricoles, recul industriel au profit d'activités tertiaires, importants programmes de logements collectifs, développement des grands axes de communication.

Les territoires de Cachan, de L'Haÿ-les-Roses, de Villejuif et de Fresnes comptaient encore quelques dizaines d'hectares de terres agricoles au début des années 1950 : pépinières, forceries de lilas, cultures maraîchères. La pression immobilière des Trente Glorieuses les fait disparaître les unes après les autres. Les industries anciennement implantées – tanneries, blanchisseries, agro-alimentaire – disparaissent elles aussi presque complètement, telle l'usine de salaison GEO, installée au Kremlin-Bicêtre en 1913, et qui était dans les années 1960 le plus gros employeur industriel de ce secteur de la banlieue, contrainte par la suite de se délocaliser par manque de place. Ces usines sont remplacées par des imprimeries, des ateliers de menuiserie ou de serrurerie, ainsi que, de plus en plus, par des immeubles de bureaux. Gentilly perd ainsi 40% de ses emplois industriels entre 1962 et 1976, ce qui a de profondes répercussions sur le paysage urbain. À Cachan, l'installation en 1956 de l'école normale supérieure d'enseignement technique (ENSET) vient renforcer un pôle d'enseignement supérieur amorcé au début du siècle avec la création de l'école spéciale des travaux publics (ESTP).

La principale caractéristique de ces décennies d'après-guerre en matière d'évolution du cadre de vie tient sans doute



Verrière de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville de Cachan. Œuvre réalisée en 1935 par Louis Barillet, Théodore Hanssen et Jacques Le Chevallier représentant l'école, le travail intellectuel et le travail manuel.

au pouvoir d'intervention accru de l'État dans le domaine de l'urbanisme, rendu possible par la loi du 15 juin 1943. Il permet la mise en œuvre d'une véritable politique d'aménagement de l'espace, contrastant avec la relative impuissance publique de la première moitié du siècle dont les « colonies de bicoques » avaient été l'illustration emblématique. Cette politique d'aménagement embrasse toute l'Île-de-France et vise à rééquilibrer au niveau régional activités et habitat. Elle se traduit localement dans plusieurs directions. Tout d'abord, en matière de transports, dans la mise en place d'axes de circulation automobile à grand débit : le boulevard périphérique, ouvert dans sa section longeant Gentilly en 1960, auquel vient se raccorder la même année l'autoroute du Sud. Constituant de véritables

barrières sonores et visuelles et sources de pollution, ces grands axes ont un effet traumatisant pour les riverains. La saturation des espaces constructibles explique que les programmes d'habitat collectif l'emportent désormais sur les lotissements pavillonnaires. Symbolique est à cet égard la destruction en 1963 par l'office HLM de la Seine des maisons individuelles de la cité-jardin de Cachan pour les remplacer par des immeubles. Ces programmes d'habitat collectif sont, pour certains, imprégnés de la réflexion sur la vie en communauté dont les « cités radieuses » de Le Corbusier sont la traduction la plus ambitieuse. Les longues barres de l'ensemble de neuf cents logements de La Peupleraie à Fresnes, édifiées de 1958 à 1960, en sont la meilleure illustration locale, tandis que l'ensemble du Chaperon vert, à cheval sur



*Cette vue de la vallée de la Bièvre à la hauteur d'Arcueil, en 1978, résume les vagues d'urbanisation qui se sont succédées. Le clocher de l'église d'Arcueil (extrême gauche) montre l'emplacement du noyau villageois ; deux cheminées (aujourd'hui détruites) et quelques hauts hangars sont les vestiges du passé industriel. Au premier plan, les pavillons de la cité-jardin témoignent de l'idéal de l'entre-deux-guerres pour un habitat ouvrier individuel, tandis que les immeubles situés en contrebas montrent le triomphe de l'habitat collectif après 1945. Le grand immeuble de verre et de béton de la Caisse des dépôts symbolise l'arrivée des activités de services et des bureaux (DREIF).*

Arcueil et Gentilly, programme le plus important avec ses 1600 logements, reste d'une conception plus traditionnelle dans ses rapports espaces privés / espaces publics.

Ces grands chantiers engagés dans les années 1950 sont pour la plupart implantés en terrain vierge ou très faiblement bâti, mais les villes de Gentilly, et, dans une moindre mesure, d'Arcueil, n'hésitent pas à se lancer dans des programmes de rénovation de l'habitat ancien du centre-ville, au confort et à l'hygiène rudimentaires. Au nom de la lutte contre l'insalubrité disparaissent alors un grand nombre de maisons vieilles de plus de deux siècles, dont certaines pleines de charme, telle la demeure dite « des Quatre Pavillons », à l'angle des rues du Président-Allende et de la Division du Général-Leclerc. Une rénovation urbaine de même ampleur, sur des plans établis par l'architecte-urbaniste Louis Arretche, est entreprise dans les années 1980 à Cachan dans le quartier des anciennes blanchisseries et des immeubles ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle se poursuit à l'aube du troisième millénaire.

À L'Haÿ-les-Roses, l'explosion des lotissements dans les années 1920 s'était opérée pour l'essentiel au détriment de l'espace agricole, préservant le caractère villageois et les grands jardins du centre-bourg. L'après-guerre voit, hélas, le dépeçage partiel de cette ceinture verte au profit d'opérations immobilières, parfois, il est vrai, assez réussies, telle celle de la résidence pavillonnaire Terre et Famille. Le centre de Villejuif, qui avait conservé jusqu'au lendemain de la guerre son aspect de bourg rural, est lui aussi l'objet

de campagnes de rénovation : un premier îlot est rasé dans les années 1960 au profit de logements HLM et d'une salle de spectacle, le théâtre Romain-Rolland. L'ancien château du XVII<sup>e</sup> siècle situé à proximité avait vu disparaître dans les années 1940 l'essentiel de son décor, malgré son ins-



*Intérieur de la fonderie d'art Susse qui s'installa à Arcueil, 5-7 av. Jeanne-d'Arc, en 1924.*



*Parc des châteaux d'eau à Villejuif. Les neuf réservoirs, construits au début des années 90 par la Compagnie générale des eaux (M. Charon architecte) sont rattachés, trois par trois, par une galerie de liaison à 20 mètres du sol. D'une capacité de 9000 litres chacun, ils se présentent comme des cônes inclinés de 36 mètres de hauteur dont une génératrice est verticale. La délicate réalisation des voiles extérieurs a contraint l'entreprise à utiliser un procédé de coffrage innovant ne nécessitant aucune tige traversante.*

cription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Le gros-œuvre ne fut cependant détruit qu'en 1987 pour réaliser un parking. Les opérations d'urbanisme entreprises depuis sont toutefois plus respectueuses de l'habitat ancien, désormais en voie de réhabilitation et d'intégration à un environnement d'immeubles contemporains. Cette importante construction de logements se traduit par une forte croissance démographique des communes les plus éloignées de Paris : entre 1946 et 1975, la population de L'Haÿ-les-Roses est multipliée par quatre, celle de Fresnes par trois et celle de Villejuif et de Cachan par deux, tandis qu'Arcueil et Gentilly, déjà densément peuplés, n'enregistrent pas d'évolution notable.

Au terme de trois décennies de construction à marches forcées d'équipements routiers et de logements, il devenait indispensable, pour la qualité de la vie, de préserver les rares espaces verts subsistant dans la vallée en les aménageant en parcs départementaux : parc de la Roseraie à L'Haÿ-les-Roses, parc de la fondation Raspail à Cachan, et si possible d'en créer de nouveaux, tel le jardin panoramique départemental à Cachan ou le parc des Hautes-Bruyères à Villejuif, sur l'emplacement des carrières de sable et du glacis de la redoute construite lors de la guerre de 1870.

Toutefois, les collectivités locales ne délaissent pas pour autant l'architecture. La politique volontariste de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle exprimée par le choix d'archi-

tectes résolument modernes, s'est poursuivie durant la seconde moitié du siècle et prévaut encore souvent aujourd'hui. Elle est relayée par de grandes entreprises qui font appel soit à des agences reconnues soit à de jeunes équipes talentueuses. Paul Chemetov réalise en 1969 un stade nautique et en 1982 un groupe scolaire à Villejuif. Ces dix dernières années, son fils, l'architecte-paysagiste Alexandre Chemetoff, intervient pour des réaménagements urbains à Arcueil, à Gentilly et à Villejuif. Rue Édouard-Vaillant toujours à Villejuif, Jean-François Schmit réalise un bâtiment pour France-Télécom en 1995, complété en 2001 par l'étonnant immeuble de bureau d'Orange, œuvre de deux jeunes architectes, Laurence Allégret et Valérie Vaudou. Les toutes nouvelles bibliothèque de Fresnes de Marie-Hélène Badia et Didier Berger, ou école maternelle Robert Desnos du Kremlin-Bicêtre, de l'agence Richard-Schoeller, attestent tout autant de cette volonté de lier la modernité, la qualité et la fonctionnalité. Le réaménagement de la porte de Gentilly est en cours et c'est Henri Gaudin, architecte français d'envergure internationale, qui a été choisi pour construire le principal immeuble de bureaux qui accueillera la société IPSOS.

Un autre projet qui tient à cœur à l'ensemble des communes traversées par la Bièvre est de ressusciter la rivière recouverte depuis plus de cinquante ans par une chape de béton et d'en réaménager les abords souvent devenus friches depuis le déclin des anciennes industries de la val-



Villejuif, angle du chemin Militaire et de la rue Édouard-Vaillant. Immeuble de bureaux pour Orange, achevé en 2001, par Valérie Vaudou et Laurence Allégret. L'ensemble se compose de deux constructions dont l'une, aux formes courbes, accueille des bureaux paysagés. Ses façades translucides en Réglit (profils en verre thermoformé) contrastent avec le second bâtiment, destiné à des bureaux individuels, et dont les élévations rectilignes sont plus opaques.

lée. En plusieurs lieux, cette action est déjà bien engagée. À Gentilly, l'ancien quartier des tanneries a été récemment converti en ensembles résidentiels au milieu desquels le cours de la rivière a été matérialisé par un fossé au fond dallé et gravillonné sous lequel continue de couler la Bièvre. La vallée des Renards, à L'Haÿ-les-Roses, propose un espace de promenade sur la couverture de la rivière. La Bièvre à l'air libre est désormais l'ultime projet des partenaires locaux qui souhaitent la découvrir sur certains tronçons où l'urbanisme le permet. Sa remise à jour achèverait de réhabiliter un cours d'eau trop longtemps synonyme de saleté et de pauvreté. À Fresnes, le dossier est bien avancé. Gentilly envisage de revoir les aménagements du centre ville. La communauté du *Val de Bièvre* est bien entendu partie prenante à ces projets d'aménagement.

En effet, la communauté d'agglomération, créée le 31 décembre 1999, s'est notamment dotée de compétences en matière d'« aménagement de l'espace », de « création ou aménagement et entretien de voirie », d'« assainissement, de protection et aménagement de l'environnement et du cadre de vie » et enfin de « construction, aménagement, entretien ou gestion d'équipements culturels et sportifs ». Autant de domaines qui lui permettront dans les années à venir de participer non seulement à la valorisation de la Bièvre, mais aussi à celle du patrimoine qu'il s'agisse des vestiges des anciens villages ou des richesses et des créations du XX<sup>e</sup> siècle qui ont marqué ces sept communes.



Le cours de la Bièvre recouverte inscrit dans l'aménagement paysager, aux abords de l'église de Gentilly.

# Les témoins du passé agricole

## Grange (c) 41, rue Jean-Jaurès Villejuif

L'ensemble de cette ferme, aujourd'hui très remaniée, figure déjà sur le cadastre de 1812. Sa distribution est conditionnée par l'implantation au cœur du village sur une parcelle toute en longueur. Lorsqu'on franchit le logis, aligné sur la rue, on accède à une première cour et à la grange. Un second passage, qui a conservé ses chasse-roues, conduit à une seconde cour, bordée d'autres remises. I.D.

## Ferme de Cottinville, écomusée (e et f) 41, rue Maurice-Ténine Fresnes ISMH

Située à l'extrémité nord de l'ancien village, cette ferme était le siège de la seigneurie de Fresnes, rachetée en 1682 par l'abbaye Saint-Germain-des-Près. Sa vaste cour rectangulaire entourée de bâtiments sur les quatre côtés est caractéristique des grandes exploitations agricoles de plateaux limoneux au sud de la capitale. Centre d'une exploitation de 67 hectares au début du XX<sup>e</sup> siècle, son activité cessa dans les années 1960, ses terres absorbées par la croissance urbaine. Acquisée par la municipalité, un écomusée y est installé depuis 1979.

Selon un plan fréquent en Île-de-France et qui n'a été ici que très peu modifié depuis la Révolution, le passage de l'entrée principale sur la rue est contigu au logis (f), tandis que la grange occupe le centre du côté opposé de la cour (e). Soigneusement bâtie et renforcée de harpes en pierre de taille à l'aplomb des fermes de la charpente, cette grange possède un porche hors-œuvre pour l'accès des voitures chargées de gerbes, tandis que le portail voisin permettait d'accéder directement aux champs.

## Ferme (d) 12, rue Albert-Roper Fresnes

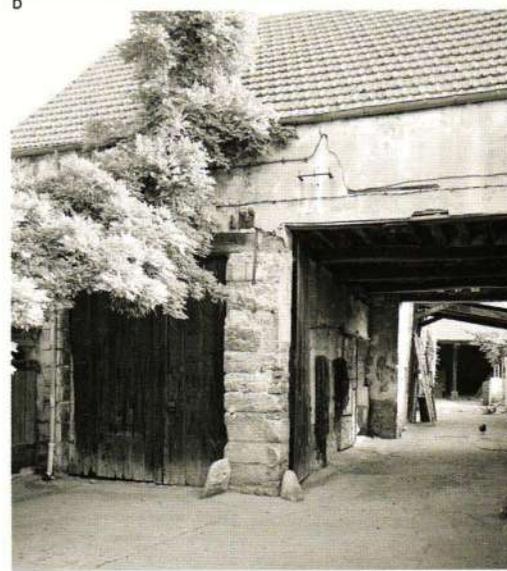
Plus modeste que la précédente, cette ferme est également plus récente, la plupart de ses bâtiments ayant été édifiés au XIX<sup>e</sup> siècle. Différente est également la position de la grange, qui donne ici directement sur la rue, le logis étant situé en retour d'équerre sur la cour.



a



b



c



d



e



f



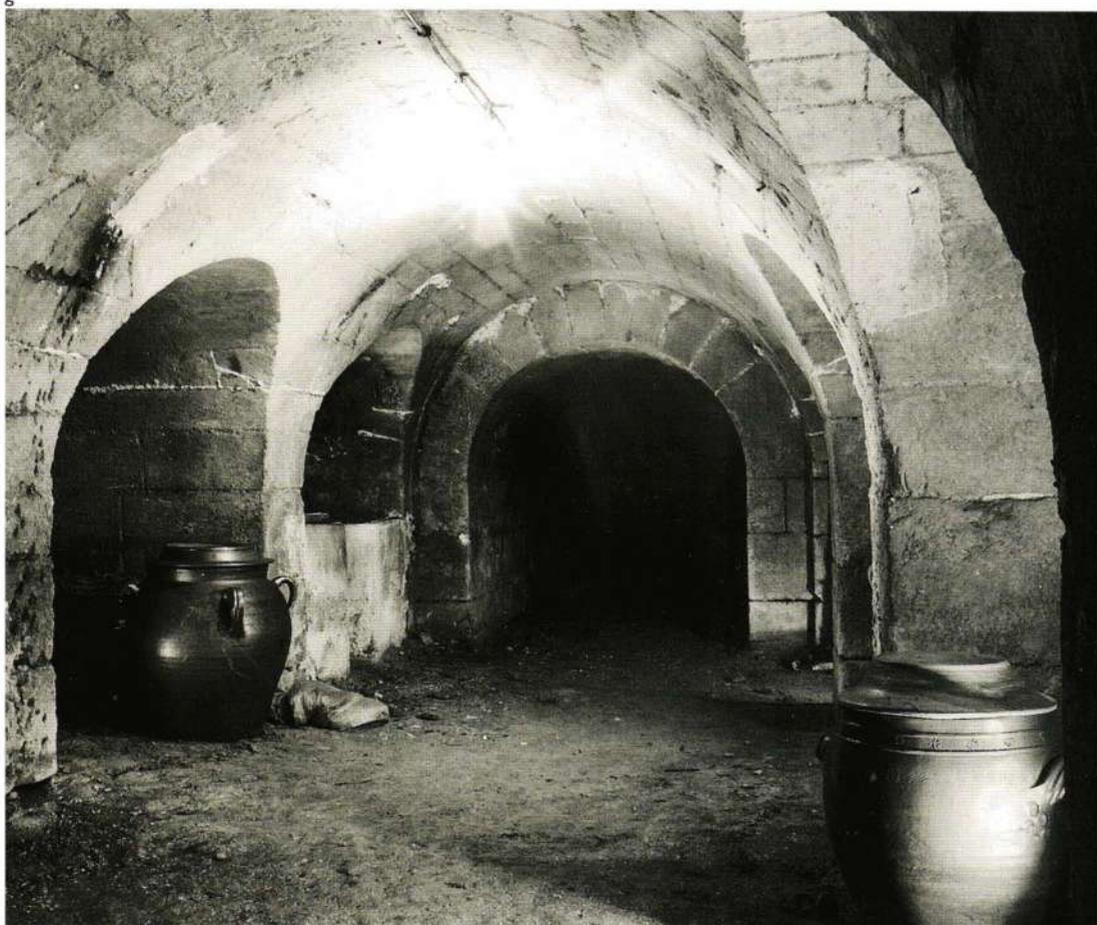
**Ferme du château des Tournelles (a, b, g, h)  
34, rue des Tournelles  
L'Haÿ-les-Roses**

Le tiers oriental du village de L'Haÿ dépendait avant la Révolution du fief des Tournelles. Le château et ses dépendances passèrent au XIX<sup>e</sup> siècle entre les mains du chimiste Eugène Chevreul, puis de l'ordre des filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, qui maintinrent jusqu'en 1970 une petite exploitation agricole sur les terres du parc, qui s'étendait alors sur une quinzaine d'hectares.

Le colombier (a) construit au XVIII<sup>e</sup> siècle était à l'origine encadré par des bâtiments de la ferme. Appareillé en moellon avec des chaînes en pierre de taille, il a conservé son poteau central et ses trous de boulins, mais une citerne a été aménagée au XX<sup>e</sup> siècle dans la partie inférieure, sans doute pour alimenter le potager en eau.

La grange (b et g) bordant la rue des Tournelles est déjà présente sur une gravure de Claude Chastillon datant des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle et intitulée La maison plate de L'Haÿ. Le pignon oriental de la grange (non visible sur la photo) semble être le vestige d'une construction médiévale à laquelle la grange était primitivement adossée. Le volume originel est aujourd'hui divisé par des cloisons et un plancher à mi-hauteur.

La cave qui s'étend sous le logis (h) est tout entière appareillée en pierre de taille et voûtée en plein cintre. Elle appartient à un type soigné que l'on retrouve notamment à Étampes en Essonne et en Seine-et-Marne. Sur le vaisseau principal se greffent des alvéoles qui ont dû autrefois accueillir des barriques de vin. Malgré de nombreux remaniements postérieurs (voir p. 81), ce logis pourrait dater de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (analyse dendrochronologique de l'escalier).



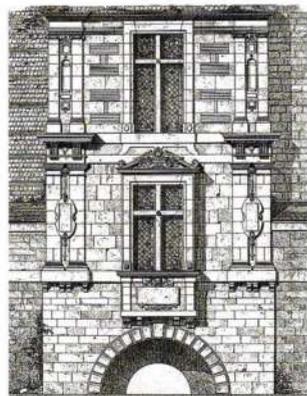
# Les belles demeures dans leur parc

**Château des Arcs**  
**2, rue Besson**  
**Cachan**  
Cl. M.H.

Cette demeure tire son nom des arcades du pont-aqueduc gallo-romain dont trois piles ont été englobées dans les maçonneries du château. Il est difficile d'identifier les éventuels éléments du logis antérieurs aux importants travaux effectués durant le troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle par la famille d'Aligre, qui donna au siècle suivant deux chanceliers de France. Les d'Aligre accordèrent tous leurs soins à la façade nord, qui donnait sur le chemin venant de Paris. Le traitement décoratif de la travée occupée par la porte d'entrée (a) est particulièrement raffiné : les piédroits à bossages alternés sont surmontés de sculptures en forme d'atlantes représentant Jupiter et un Janus bifront (à deux visages), manifestation du goût de la Renaissance pour la mythologie romaine. L'aspect étrange et pittoresque que présente aujourd'hui cette façade tient à l'implantation, à quelques mètres à peine, de l'aqueduc construit sous la régence de Catherine de Médicis. La travée voisine (b) est entièrement cachée par une des piles de l'aqueduc et seul le relevé de l'architecte Sauvageot, réalisé vers 1860, permet d'en restituer une vue d'ensemble.

Sur la façade postérieure (c), une tourelle d'escalier marque l'articulation avec une aile en retour, dont la porte d'entrée a été dotée d'un portique surmonté d'un balcon au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

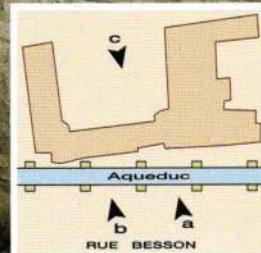
Le parc traversé par le cours de la Bièvre a disparu au début du XX<sup>e</sup> siècle, après que madame de Provigny ait légué la propriété au département de la Seine (voir p. 80). Le château, racheté à la fin des années 1980 par la ville, abrite aujourd'hui une école de musique.

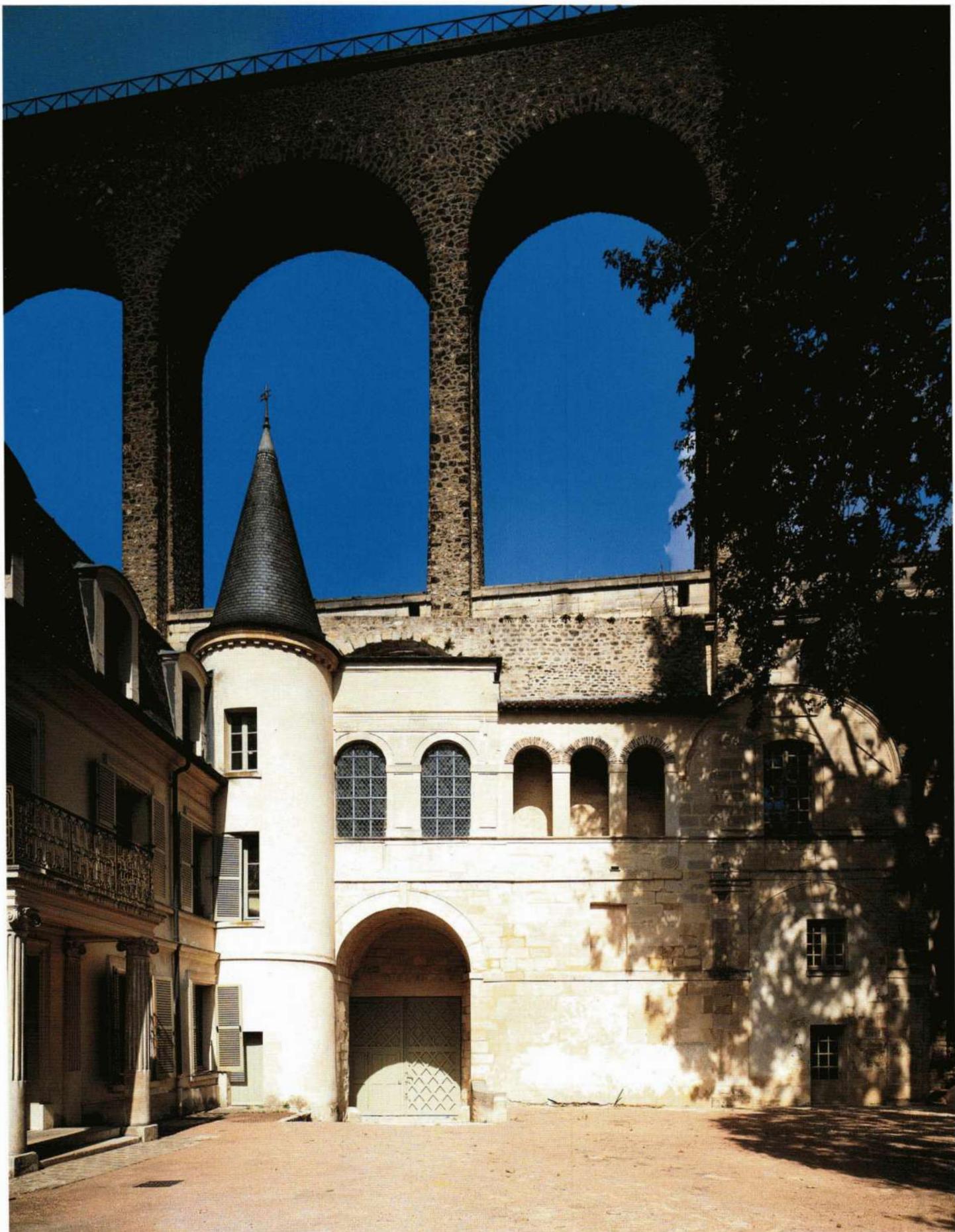


b



a



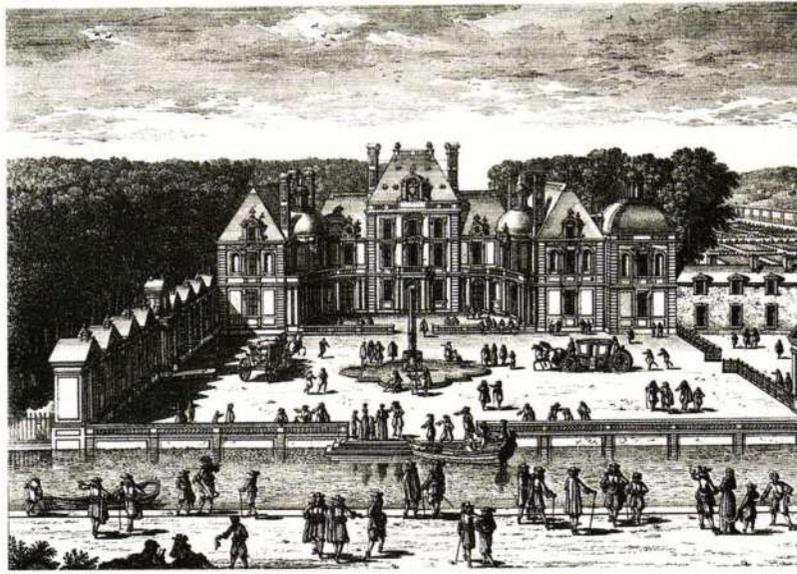


# Les belles demeures dans leur parc

## Château de Berny Promenade du barrage Fresnes ISMH (vestiges)

On a bien de la peine à imaginer aujourd'hui la splendeur passée du domaine de Berny, dont le parc, à cheval sur les territoires de Fresnes et d'Antony, s'étendait jusqu'à la route d'Orléans et faisait face au parc de Sceaux. On doit à une famille de grands officiers de la Couronne, les Brûlart de Sillery, de l'avoir fait rebâtir au début du XVII<sup>e</sup> siècle puis embellir sous Louis XIII. La gravure de Gabriel Péréelle de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (a) montre la façade antérieure du château, orientée à l'est, après l'intervention de François Mansart, qui reconstruit presque entièrement le logis dans les années 1620. L'originalité du jeune architecte s'y déploie pleinement, en particulier dans la manière dont il assure la liaison entre le corps central et les ailes en retour ; il reprendra plus tard au château de Blois, dans l'aile d'Orléans, ce procédé d'adoucissement des angles. La Bièvre canalisée arrête la cour au premier plan.

Le domaine, racheté en 1682 par l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, sert alors de villégiature à ses abbés. Il est vendu et dilapidé sous la Révolution, mais l'aile nord (c) subsiste, intégrée à une fabrique de meubles, jusque dans les années 1920, époque à laquelle P. Jarry la reproduit dans son ouvrage *La guirlande de Paris*. Le parc est transformé en champ de courses au XIX<sup>e</sup> siècle, avant d'être loti en 1910. Le mur pignon de l'aile nord (b) constitue le dernier vestige de l'œuvre de Mansart, mais suffit à témoigner de la science des volumes et de l'économie du décor qui devaient faire sa réputation.



a



b



c



**Maison des Gardes**  
**Rue Émile-Raspail**  
**Arcueil**  
 ISMH

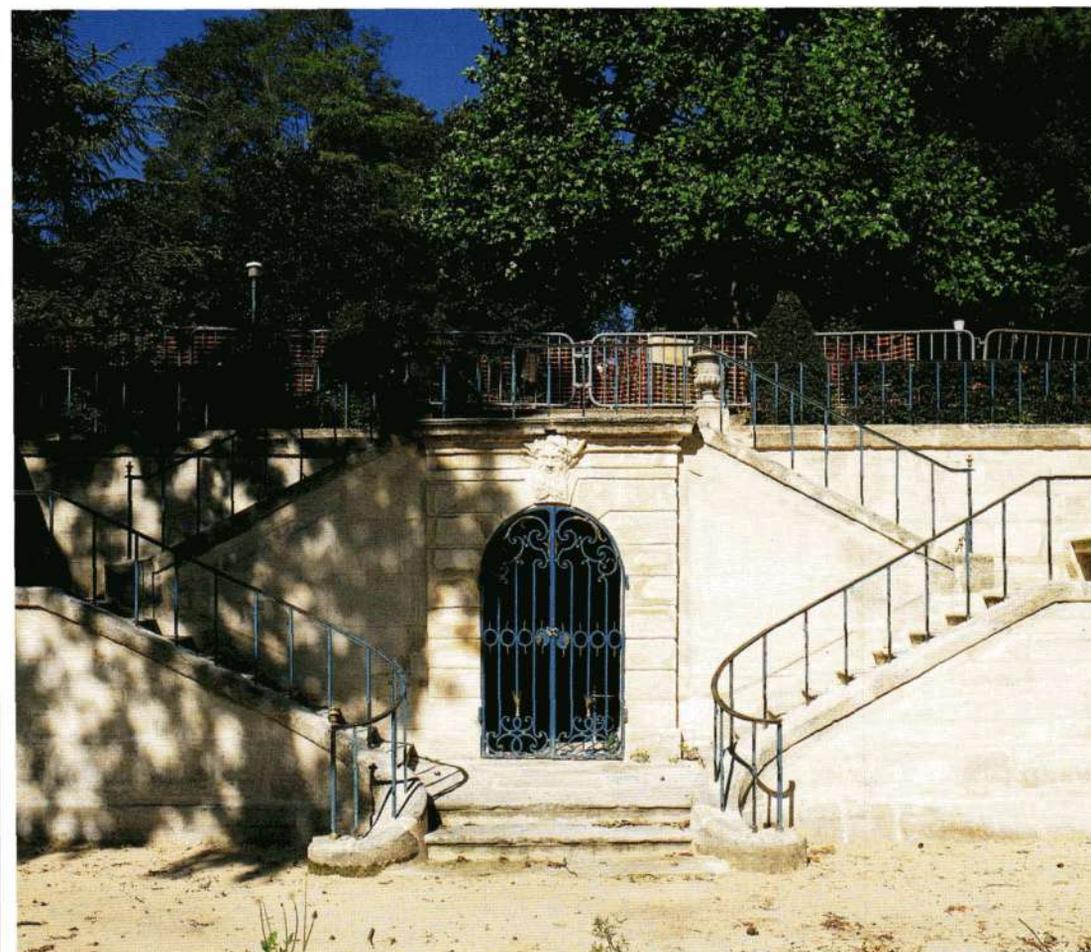
On dispose de très peu d'informations sur cette demeure, assurément la plus ancienne d'Arcueil. L'absence de plan parcellaire antérieur au cadastre napoléonien rend difficile la restitution de son environnement, et seule une tradition locale en fait une dépendance du château reconstruit au début du XVII<sup>e</sup> siècle pour Huveau de Maisse puis possédé au siècle suivant par la famille de Guise. Il s'agit plus vraisemblablement du siège d'un des anciens fiefs qui se partageaient le territoire d'Arcueil au Moyen Âge.

Ce long corps de logis en retrait de la rue, dont il était autrefois séparé par une cour encadrée de bâtiments, porte les traits d'une construction du XV<sup>e</sup> siècle. L'élément le plus caractéristique en sont les deux tourelles en encorbellement, aujourd'hui amputées de leur niveau supérieur ; elles encadrent la porte d'entrée, avec une fonction sans doute plus décorative que défensive. Les corbeaux surmontant la baie centrale de l'étage sont peut-être les vestiges d'une ancienne bretèche. Une restauration récente a permis de restituer l'ébrasement des percements anciens.

**Terrasse et nymphée**  
**Parc Paul-Vaillant-Couturier**  
**Arcueil**  
 ISMH

Alors que le parc dans lequel est aujourd'hui inséré ce nymphée n'a pas été constitué avant le Second Empire, on ne sait rien des circonstances de la création de cette fabrique de jardin, que le style de sa ferronnerie et de la tête de Neptune sculptée en agrafe permettent de dater du XVIII<sup>e</sup> siècle. La liaison entre les deux niveaux est assurée par un escalier aux volées divergentes puis convergentes, procédé courant à cette époque.

C'est en tout cas un rare témoin de la manière dont étaient aménagés les jardins des maisons de plaisance qui peuplaient avant la Révolution les villages d'Arcueil et de Gentilly : le versant de la vallée était aménagé en terrasses, tandis que les sources qui jaillissent à flanc de coteau étaient mises à profit pour créer nymphées et bassins.



## Les belles demeures dans leur parc

### **Parc départemental de la roseraie Rue Albert-Watel L'Hay-les-Roses**

Le parc départemental, qui s'étend sur 16 hectares, constitue le plus grand espace vert public de l'ouest du Val-de-Marne.

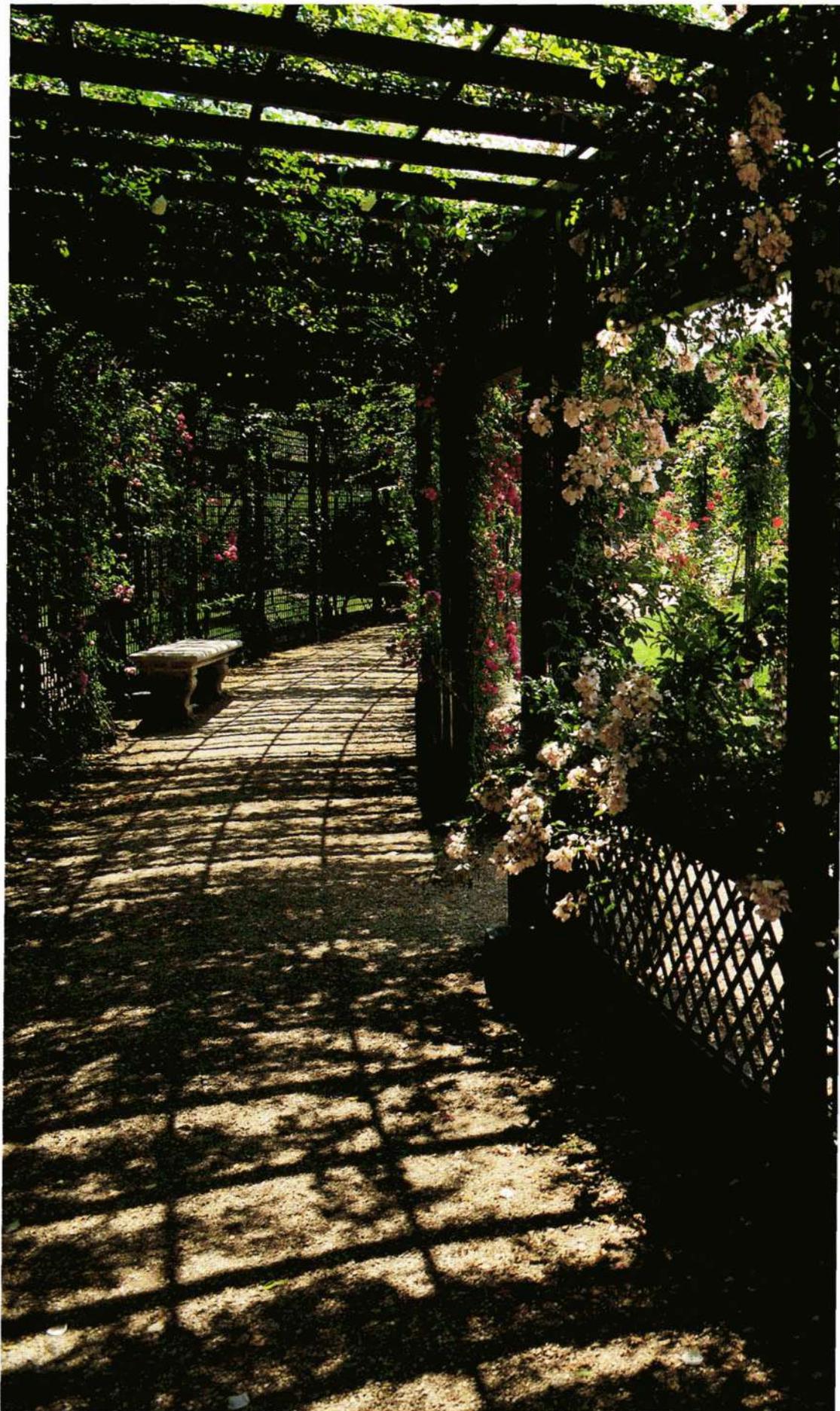
Le plan de l'atlas départemental de la Seine, dressé en 1896, montre que le village de L'Hay était alors entouré de parcs aménagés à l'anglaise. Les deux plus importants en occupent la lisière sud : ce sont le parc de l'ancien château des Tournelles et celui de la propriété de Jules Gravereaux, implanté dans un site dominant la vallée de la Bièvre.

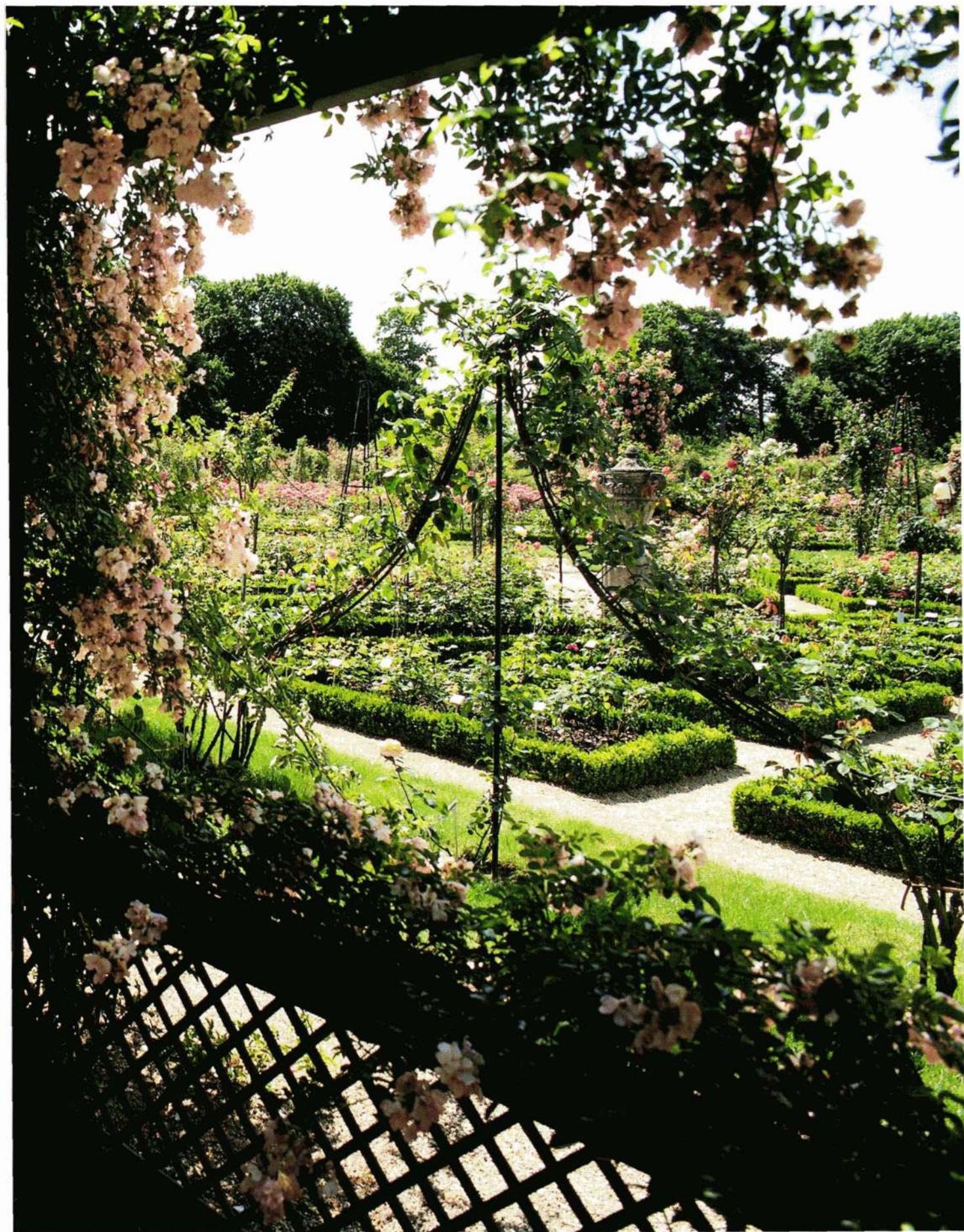
Gravereaux, qui avait fait fortune comme collaborateur d'Aristide Boucicaut, le fondateur du grand magasin parisien Le Bon Marché, acquit la propriété en 1892.

Passionné par l'étude et la création de nouvelles variétés de roses, il y consacra l'angle nord-est de son domaine, commandant en 1899 le dessin des parterres et des fabriques de treillage à l'architecte-paysagiste Édouard André. Un musée de la rose et une bibliothèque sur le même thème complétaient l'ensemble pour donner une vision encyclopédique de cette fleur dans la nature et dans l'art. La renommée acquise par la roseraie décida en 1914 la municipalité de L'Hay à accoler le nom de cette fleur à celui du village.

Après la mort de Jules Gravereaux en 1916, le parc connut une période de relatif abandon, auquel la vente du domaine en 1937 au département de la Seine ne mit pas immédiatement fin. C'est alors que disparurent la plupart des fabriques du parc, en particulier le théâtre de verdure, où des conférences et des spectacles de danse avaient attiré l'élite intellectuelle et mondaine de la Belle Époque.

Le service départemental des Parcs s'emploie de nos jours à maintenir l'esprit encyclopédique qui avait présidé à la constitution de la roseraie, en continuant d'enrichir ses collections qui comptent près de trois mille variétés différentes.





## Les belles demeures dans leur parc

**Demeure de notable  
Fondation Raspail  
13, rue Galliéni, Cachan  
ISMH partiel**

On ignore pour qui fut construite, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette maison des champs, dont la façade allongée est simplement rythmée par des pilastres à bossage simulant des avant-corps. Elle appartient sous le Premier Empire au financier Artaud, qui fit prolonger au sud le corps de logis par une salle de danse (seule partie inscrite MH). En 1863, de retour de l'exil où il avait suivi son père, l'aîné des fils Raspail, Benjamin, acheta la propriété, qu'il légua en 1899 au département de la Seine pour y établir un hospice, ce qui la sauva d'une disparition quasi certaine. Depuis la fermeture de l'hospice à la fin des années 1970, le parc a été ouvert au public, tandis que le logis semble attendre la création d'un lieu de mémoire consacré à Raspail, que mobilier et collections conservés permettraient de constituer.

**Hôtel de la Capitainerie des  
Chasses  
87-91, rue Jean-Jaurès  
Villejuif  
ISMH**

Il a été construit peu après 1762 pour Jacques Alexandre Gauthier de Vinfrays, lieutenant commandant la brigade de la compagnie postée à Villejuif et inspecteur des Chasses de la Varenne du Louvre. L'hôtel se compose d'un vaste bâtiment rectangulaire aligné sur la rue où un passage cocher, dans l'axe, conduit à la cour. En 1834, l'ensemble a été scindé en trois parcelles, reprenant la division de l'élévation ordonnancée – un corps central de cinq travées avec fronton surmontant la travée axiale encadré de deux pavillons. La relative dissymétrie de ces pavillons s'explique sans doute par le emploi du gros œuvre de maisons préexistantes. Le rez-de-chaussée en pierre de taille est surmonté de deux étages en moellons sous d'enduit et d'un comble, rythmé de lucarnes. La sobriété et la stricte symétrie du décor – corniche ornée d'un simple rang de denticules, oculus au centre du fronton triangulaire surmontant l'avant-corps, pilastres nus dans les angles – confère à cette élévation son caractère classique. I.D.





**Demeure de notable,  
Résidence du sous-préfet  
2, rue Jean-Jaurès  
L'Haÿ-les-Roses**

Située en bordure de l'ancien village de L'Haÿ et enchâssée dans le parc départemental qui en dépendait autrefois, cette demeure présente une architecture caractéristique des maisons de plaisance édifiées aux alentours de la capitale dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une sobre ordonnance, elle évoque un certain italianisme par sa toiture à quatre pans de faible pente où le comble est tout de même aménagé, ouvert sur le panorama de la vallée et du parc ; sur trois des quatre façades, les baies en plein cintre, précédées de balcons, sont réunies sous une couverture unique formant fronton. Même si le gros-œuvre ou du moins les fondations de cette demeure sont antérieurs à la Révolution, c'est

vraisemblablement à l'orfèvre parisien Henri Auguste, qui la posséda sous le Premier Empire, que l'on doit l'aspect actuel des élévations extérieures, de la cage d'escalier à vide central ovale et des décors des pièces de réception : cheminées, menuiseries, plâtres moulés. Après avoir été laissé à l'abandon et vandalisé après la Seconde Guerre mondiale, le logis fut soigneusement restauré et remeublé au début des années 1970 pour devenir la résidence du sous-préfet de L'Haÿ-les-Roses, dont l'arrondissement venait d'être créé.



## Les belles demeures dans leur parc

### **Maison de notable** 116, rue Jean-Jaurès Villejuif

La propriété figure déjà sur le cadastre de 1838 mais la bâtisse actuelle a été reconstruite dans les années 1890 pour le marchand de vins Léon Joninon. L'édifice, photographié ici en 1996, est aujourd'hui laissé à l'abandon par ses propriétaires. L'élévation sur la rue, plus riche que celle sur le jardin, évoque le XVIII<sup>e</sup> siècle français, référence courante sous le Second Empire mais plus étonnante en 1890, époque où triomphent les styles néo-régionalistes et éclectiques. I.D.

### **Maison de notable** 163, av. de Paris, Villejuif

Cette autre propriété est antérieure à 1868 pour le corps central, les deux ailes ayant été ajoutées avant 1900 pour abriter écuries et logement de gardiens. La grande sobriété de l'ensemble évoque davantage la maison de campagne que la résidence du commerçant prospère. I.D.

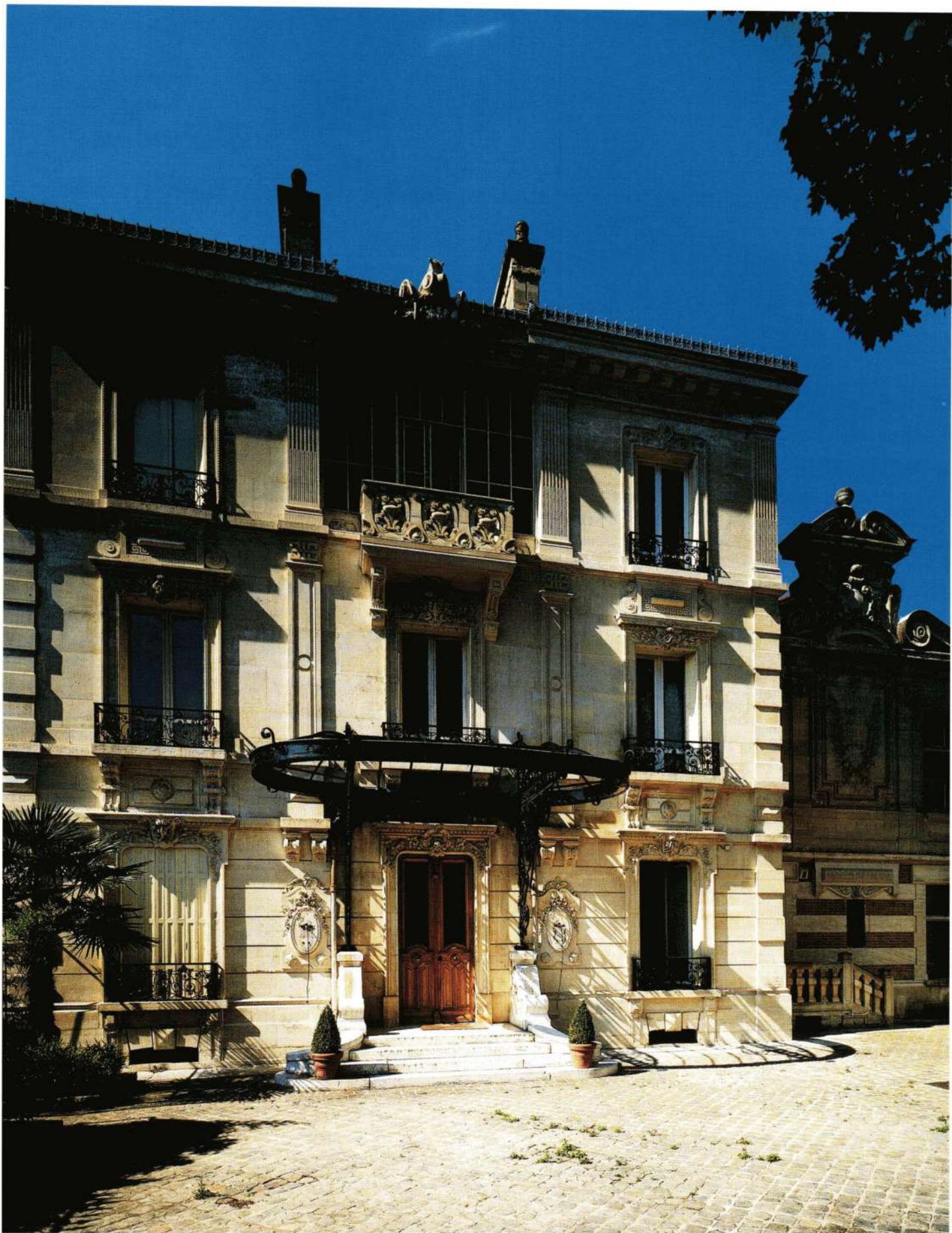
### **Maison Raspail** 51, av. Laplace, Arcueil ISMH

Cette demeure fut bâtie dans les années 1860 pour Émile, troisième fils Raspail, qui venait d'installer à proximité une fabrique de liqueurs médicinales (voir p. 123), produit des recherches de son père, le savant et homme politique François-Vincent Raspail qui passa ici les dernières années de sa vie.

Cet édifice cubique présente un aspect italianisant dû à son toit en faible pente. Il est construit en pierre de taille de grand appareil, dont la fourniture dut être facilitée par les carrières toutes proches. Le ciseau du sculpteur a orné les agrafes surmontant les fenêtres de motifs (cornues de laboratoire) rappelant les centres d'intérêt de François-Vincent Raspail.

L'aile abritant la bibliothèque évoque une façade d'église baroque. Le centre de son élévation porte l'inscription latine « *In patria carcer, laurus in exilio* ». Elle rappelle que Raspail fut incarcéré après le coup d'État du 2 décembre 1851, et contraint ensuite à l'exil à Uccle en Belgique, comme l'indique une autre inscription sur la face postérieure.





# La fondation Raspail et ses collections

## Benjamin Raspail, tableau (a).

Signé Victor Delacroix, 1863.  
Hauteur : 132 cm.

Benjamin Raspail pratiquait la peinture en amateur. Il est représenté ici, vêtu d'une blouse et la palette de couleurs à la main, devant un motif de nature morte. La composition dans un encadrement de baie, inspirée des peintres hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle (Gérard Dou, Gabriel Metsu), constitue une allusion à ses goûts de collectionneur.

Benjamin Raspail (1823-1899) est une de ces figures d'héritier, vivant dans l'ombre de leur glorieux père, et dont toute l'énergie semble tendue vers le prolongement de son action et la perpétuation de sa mémoire. Ce furent là, assurément, les motivations qui le poussèrent à rassembler pieusement dans sa maison de Cachan tous les témoignages de la vie publique de François-Vincent Raspail (1794-1878), destinés à constituer un musée annexé à l'hospice.

Plusieurs dizaines de pièces, aujourd'hui conservées pour la plupart aux Archives départementales, illustrent de façon saisissante le culte du grand homme, tel qu'il pouvait se manifester au XIX<sup>e</sup> siècle, à travers la peinture, la sculpture et les arts décoratifs.

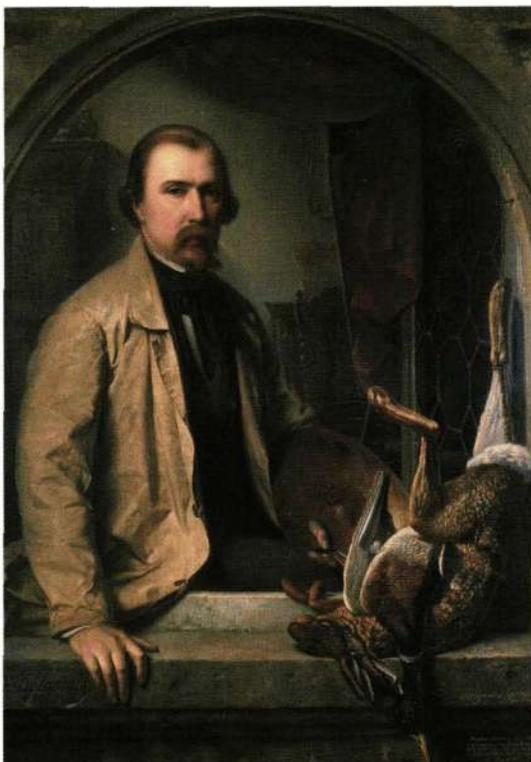


e

## François-Vincent Raspail, tableau (b)

Signé Latil, 1835.  
Hauteur : 116 cm.

Le modèle, alors âgé de 41 ans, est représenté dans une pose conventionnelle, à sa table de travail, en train de rédiger un article pour le journal Le Réformateur qu'il avait fondé l'année précédente.



a



b

## Haut-relief (c)

Signé H. Beaumont, 1874.  
Hauteur : 43 cm.

Cette sculpture sur noyer est une œuvre militante, illustrant les rapports très polémiques entre les républicains francs-maçons et l'Église. En 1873, Raspail fut poursuivi devant les tribunaux pour avoir attaqué les jésuites dans l'Almanach qu'il publiait. Il est figuré ici dans une nuée, encadré par une couronne de chêne à laquelle s'agrippent des diabolins aux oreilles d'âne, à la queue de lézard et coiffés d'un bonnet de jésuite. L'un d'eux porte une affiche sur laquelle est inscrit « *Damnatus ad bestias* », signifiant que Raspail devait être livré aux bêtes féroces (à l'image des chrétiens condamnés à mort dans l'Empire romain).

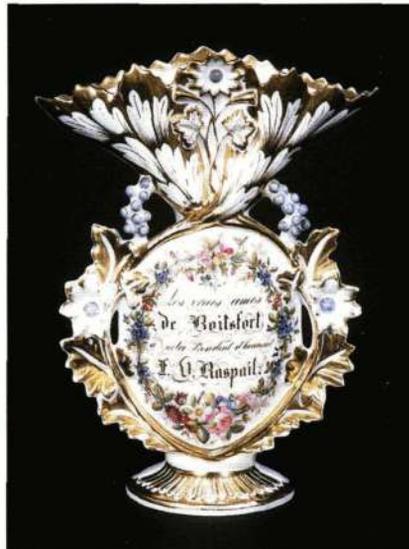


c

## Vase commémoratif (d)

Hauteur : 35 cm.

Ce vase en porcelaine peint et doré fait référence à la propriété de Boitsfort, près de Bruxelles, où la famille Raspail passa plusieurs années d'exil, à l'époque de l'Empire autoritaire.



d



**Théodolite (e)**

Milieu XIX<sup>e</sup> siècle.  
Diamètre du socle : 27 cm.

Signé J. Auvray, fabricant d'instruments pour les sciences.

Cet instrument de mesure des angles en acier poli et doré, au socle de bois portant un décor en marqueterie, témoigne de l'esprit encyclopédique de Raspail.

**Insurgé de la révolution de 1848 (f)**

Hauteur : 45 cm.

Cette œuvre anonyme en fonte de fer représente un homme qui, pointant du doigt un objet jeté au sol (sans doute une couronne), s'écrie : « Qui osera la relever ? ». Par son mouvement, elle s'inscrit dans la tradition romantique de Rude en sculpture ou d'Eugène Delacroix en peinture.

**Raspail en orateur (g)**

Signée G. Fort.

Hauteur : 36 cm.

Réalisée en bronze à patine noire, cette sculpture montre Raspail ceint de son écharpe de député ; une inscription sur le socle précise : « représentant du peuple à la Constitution de 1848 ». Il s'agit vraisemblablement d'un projet pour un monument commémoratif, réalisé après la mort de l'homme public. Cela expliquerait sa barbe fournie, portée durant ses dernières années et non pas à la fin des années 1840, où les portraits le montrent imberbe.

**Buste de Raspail (h)**

Hauteur : 69 cm.

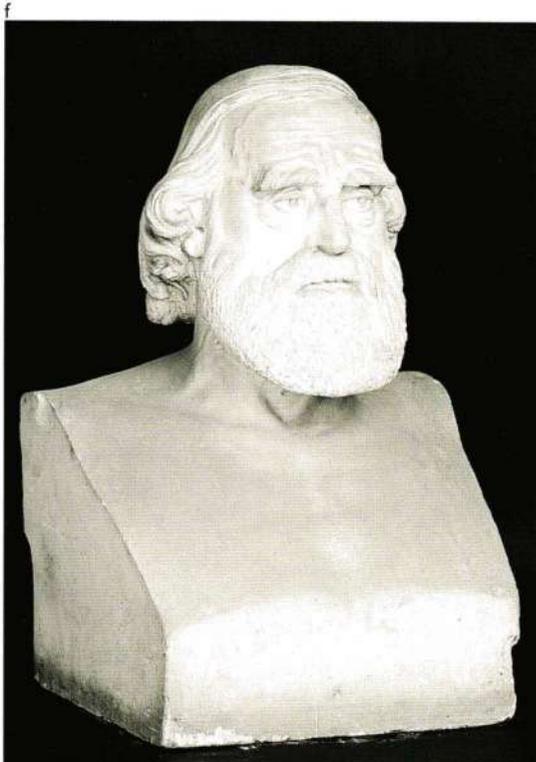
Œuvre du même sculpteur, ce buste en plâtre montre Raspail à la fin de sa vie sous les traits d'un patriarche de la République.

**Buste de Raspail (i)**

Signé Armand Guillemin.

Hauteur : 35 cm.

En plâtre patiné couleur bronze et de facture néo-classique, il a dû être exécuté au début des années 1830, alors que Raspail était un jeune député d'une trentaine d'années. Ce mode de figuration où le modèle est représenté sans épaules est appelé « buste en hermès ».



# La fondation Raspail et ses collections

## **Le temps coupant les ailes de l'Amour (a)**

H. 12 cm, l. 95 cm

*L'allégorie pouvait avoir diverses fonctions. Dans les décors palatiaux, elle permettait d'édifier le visiteur sur les qualités de son hôte. Dans un tableau à destination privée, comme c'est le cas dans ce panneau où l'on voit Le Temps coupant les ailes de l'Amour, elle avait plutôt pour but de rappeler son propriétaire aux lois inexorables du temps. Ici, ce vieillard ailé, accompagné de son sablier, est secondé par la déesse Athéna afin de réduire à de plus raisonnables proportions les excès provoqués par l'état amoureux.*

S.P.

## **Portrait de demoiselle en Diane chasseresse (b)**

H. 102 cm, l. 82 cm

*Le portrait mythologique est mis à la mode simultanément à la cour du jeune Louis XIV et à celle de Guillaume d'Orange. Cette dame de cour en Diane chasseresse, en tenue et coiffure contemporaines d'un très grand raffinement, sur fond de scène cynégétique, est dans l'esprit d'œuvres de portraitistes comme les *Beaubrun* ou *Juste d'Egmont*.*

S.P.

Dans son legs au département de la Seine, Benjamin Raspail avait tenu à ce que sa collection de tableaux, rassemblée dans l'ancienne orangerie, fût ouverte au public. Ne faisant l'objet d'aucun effort de présentation, le musée fut fermé en 1940, et jamais réouvert par la suite, raison pour laquelle la donation fut attaquée par les descendants de Raspail. En 1967, ils obtinrent la vente aux enchères de la collection, vente à laquelle n'échappèrent que quelques tableaux, sans doute parce qu'ils étaient alors conservés à l'hospice et non dans l'orangerie-musée. Récemment protégés au titre des Monuments historiques (ISMH) et en attente de restauration, ces rescapés ne sont toujours pas visibles du public.

Une étude détaillée du catalogue de la vente de 1967, s'élevant à la somme alors considérable de 500 000 F, montre que la grande majorité des œuvres appartenait aux écoles du Nord, et plus précisément des Flandres et des Pays-Bas. Il est vrai que le long exil en Belgique de la famille Raspail avait permis à Benjamin, peintre et collectionneur, d'acquérir avec assez de facilité des œuvres anciennes encore accessibles, ou des tableaux plus récents dans le goût nordique, alors même que celui-ci voyait sa réhabilitation en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les tableaux subsistants donnent un reflet assez fidèle de la collection originelle. À l'exception des natures mortes, l'ensemble des genres traditionnels de la peinture nordique y est représenté, avec une nette prédilection pour les portraits. On y dénombre également des exemples significatifs de paysages ainsi que quelques scènes mythologiques ou allégoriques. Enfin, la peinture religieuse selon les canons de Rubens et de ses suiveurs occupe une place de choix. Les œuvres présentées ici permettent de juger tout à la fois de leur qualité et de leur précarité.



b

a



**Village au bord de l'eau (détail) (c)**

H. 48 cm, l. 67 cm

Cette vue, panneau peint sur chêne, est un exemple caractéristique de la fortune d'un thème magnifié par les Ruysdael et Van Goyen, repris par de nombreux suivants. Le puissant clocher de l'église forme le seul élément vertical structurant l'espace, l'écoulement paisible du fleuve sur une ligne d'horizon assez basse permettant de développer tous les jeux de perspective atmosphérique.

S.P.



**L'écriture des Évangiles (détail) (d)**

H. 92 cm, l. 129 cm

Une huile sur trois panneaux de chêne sommairement assemblés nous amène au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Les Quatre évangélistes y sont effectivement rassemblés pour rédiger chacun sa version du même drame. Dans leur attitude studieuse et presque maladroitement à force de labeur, on sent une veine savoureuse et archaïque qui est renforcée par la présence de leurs symboles respectifs (ange, lion, aigle et taureau).

S.P.

**Saint François d'Assise en adoration devant la Sainte Famille (détail) (e)**

H. 70 cm, l. 107 cm

En revanche, cette représentation plus tardive d'un franciscain agenouillé devant la Sainte Famille est conforme aux codes iconographiques de la Contre-Réforme telle qu'elle a pu être popularisée par l'école de Rubens dans les Flandres catholiques. La ligne y est souple et sinieuse. L'éclairage est porté sur les carnations de la Vierge ainsi que sur celles de l'Enfant et du Précurseur dont les modèles ont la même délicatesse que celle des putti italiens. Une échappée sur le paysage, à l'arrière-plan de la figure du franciscain, atteste également de l'esprit nordique de ce tableau.

S.P.



# La diversité de l'habitat urbain

## Rue Georges-Le-Bigot Villejuif

Le vieux village cohabite avec la modernité selon les années 60, raccourci saisissant de l'évolution de cette banlieue, si proche de Paris. L'ancienne rue conduisant à l'église est devenue piétonne, tandis que les maisons d'un étage ont été conservées et peu à peu restaurées. À gauche, bordant la nouvelle rue, un vaste ensemble HLM la domine, tandis que la construction d'un autre ensemble de logements (non visible à l'extrême droite) a fait disparaître les arrière-cours des maisons villageoises.  
I.D.



## Ensemble d'habitations 22, rue Maurice-Thénine Fresnes

Ces maisons, datant pour partie du XIX<sup>e</sup> siècle, présentent une élévation irrégulière, fruit de campagnes de travaux successives. Elles constituent une évocation des centres de villages disparus. Leur charme découle de cette absence de composition, de la conservation des baies originelles très verticales garnies de persiennes en bois, des appuis de fenêtre ouvragés, de la devanture ancienne de la boutique. La mise en œuvre de l'enduit recouvrant les maçonneries – aspect granuleux pour les aplats rouges et lisse pour les bandes blanches encadrant certains éléments – est caractéristique de l'architecture villageoise d'Ile-de-France. Seule les tuiles plates des toitures ont été remplacées par des tuiles mécaniques.  
I.D.





**Immeubles de blanchisseurs,  
22-24, rue Cauchy  
Arcueil**

La rue Cauchy fut ouverte vers 1840 pour doubler, du côté de la rivière, l'ancienne route d'Arcueil à Paris. Cela permit, sur le côté est de la rue, qui regardait la Bièvre, d'établir une succession de blanchisseries artisanales. Alors que le bâtiment sur la rue était habituellement à usage d'habitation, les ateliers et les lavoirs étaient installés au fond de la cour, en bordure de la rivière. À Cachan, les rues Cousté et Camille-Desmoulins présentent un visage identique, où la pauvreté décorative des élévations n'exclut pas l'usage de la pierre de taille au moins en rez-de-chaussée.

Les recensements quinquennaux renseignent sur la composition de la population à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, montrant une très grande diversité de métiers ouvriers et artisanaux dans la rue Cauchy, tandis que dans la rue Cousté 90% des actifs travaillaient dans la blanchisserie.



**Cour commune  
9, rue du Docteur-Ténine  
Gentilly**

La rue du Docteur-Ténine est née, comme tout le quartier de l'hôtel de ville, du lotissement vers 1830 du parc du château de Gentilly. À proximité de la limite non aedificandi des fortifications de Paris les terrains se sont couverts, à partir du Second Empire, d'ateliers, de remises, et de modestes logements, souvent distribués autour d'une cour commune semblable à celle-ci.

# La diversité de l'habitat urbain



a'

## **Maison de maître (a)** **66, avenue Raspail** **Gentilly**

Édifiée dans les années 1870, cette maison était peut-être l'habitation d'un des propriétaires des usines toutes proches liées au travail du cuir. Elle se distingue par sa situation isolée, la présence d'un jardin d'agrément, la richesse du décor : frise en céramique, marquise de la porte donnant sur le jardin (a'), piliers et ferronnerie du portail.

## **Maison et atelier (b)** **20, rue Lafouge** **Gentilly**

Le secteur de plateau situé entre l'ancien village de Gentilly et la station de la ligne de Sceaux s'est urbanisé dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement d'anciennes carrières de pierre, mêlant ateliers et habitat généralement assez modeste. Cette maison bâtie en retrait de la rue fait exception. Précédée d'un atelier, elle est de style italianisant par la forme de ses toitures à faible pente et largement débordantes, d'où émerge le second étage du pavillon central.

## **Maison (c)** **17, rue d'Estienne-d'Orves** **Arcueil**

Le caractère néo-normand de cette maison s'affirme dans la polychromie et la mise en œuvre des différents matériaux utilisés – brique, meulière, enduit, tuiles plates, faux pan-de-bois et bois pour les balustrades, les jardinières en encorbellement, ou bien encore les aisseliers simulant le support des surplombs. Seules les faibles pentes des combles, non aménagés, s'éloignent des caractéristiques de ce style très en vogue au début du XX<sup>e</sup> siècle. I.D.



a



c



# La diversité de l'habitat urbain

## **Hôtel meublé (a)** **119, avenue Flouquet** **L'Hay-les-Roses**

Construit en 1930, ce bâtiment constituait une annexe du café La Vallée aux Renards établi en bordure de rue. D'un confort sommaire, il s'adressait prioritairement à une clientèle d'ouvriers du bâtiment, dont un grand nombre étaient des immigrants italiens. Les six chambres de l'étage sont distribuées par une galerie ouverte, tandis que les toilettes sont situées sur le palier à mi-étage.

## **Immeuble à logements (b)** **117, rue Etienne-Dolet** **Cachan**

Ce modeste immeuble situé sur l'ancien coteau viticole occupe le fond de sa parcelle et ne prend le jour que sur sa face ouest. Ce n'était sans doute, lors de sa construction dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle qu'une simple maison sur deux niveaux, ce qui se remarque à l'aspect moins sommaire du décor, ainsi qu'à de légères différences dans le dessin des garde-corps et des menuiseries de fenêtres. Les deux niveaux supérieurs ont vraisemblablement été ajoutés durant l'entre-deux-guerres. Comme pour l'immeuble précédent, le toit en appentis est un facteur d'économie, rendu techniquement possible par la faible profondeur du bâtiment.

## **Maison (c)** **73, rue des Vignes** **Cachan**

Comme son nom l'indique, cette rue traverse l'ancien vignoble de Cachan. Bien que celui-ci ait complètement disparu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il a déterminé la forme du parcellaire qui subsiste de nos jours. Les terrains étroits et allongés ont permis d'implanter les maisons largement en retrait de la rue, mais ont contraint les constructeurs à laisser aveugles les façades latérales. Édifiée peu avant 1914, cette maison en meulière se dresse sur trois niveaux afin de profiter au mieux d'une vue plongeante sur la vallée. Le rythme des ouvertures accentue la composition axiale élancée.



a



b



c



**Maisons en série**  
18-24, rue Raspail  
Cachan

Le lotissement de la rue Raspail fut ouvert en 1886 sur l'emplacement du parc d'une propriété qui aurait appartenu au maréchal Victor. La série de quatre maisons qui y a été édifiée dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle est due à l'architecte P. Chaudesaygues. Bien que comportant exactement le même nombre de pièces et la même distribution, l'effet de diversité a été créé par des variations sur la forme des lucarnes et par la mise en œuvre des matériaux. Les trois façades en meulière ont chacune des joints d'un type différent. Ce modeste programme architectural fut publié en 1908 par Marius Tranchant dans son ouvrage L'habitation du parisien en banlieue. Après le travail à Paris, le repos à la campagne.

**Maisons en série**  
10-18 et 17-23, rue Delescluze  
Le Kremlin-Bicêtre

Ce modeste lotissement date également du début du XX<sup>e</sup> siècle. Les maisons sont dessinées à partir d'un rythme binaire, deux ensembles symétriques se redécomposant selon des axes secondaires formant en tout quatre logements. À première vue toutes identiques, elles sont aussi toutes différentes car les deux matériaux utilisés – la brique et la meulière – présentent pour chacune des habitations des variantes dans leur mise en œuvre. Ces quatre maisons constituent un intéressant échantillonnage de la manière de jointoyer les moellons de meulière : joints creux simples (a), joints redessinés à la pointe évoquant un appareil simple (b) ou un appareil polygonal (c), ou bien encore joints rocaillés (d). I.D.



# La diversité de l'habitat urbain

L'enquête menée par l'Inventaire général sur l'habitat ancien a privilégié les rues et les îlots dont les constructions ont conservé leurs formes architecturales originelles, révélatrices des besoins et des goûts qui les ont fait naître. La compréhension de ces phénomènes est facilitée dans le cas des lotissements, qui génèrent habituellement une assez grande homogénéité architecturale, renforcée par des dispositions réglementaires sur l'implantation et le gabarit des constructions.

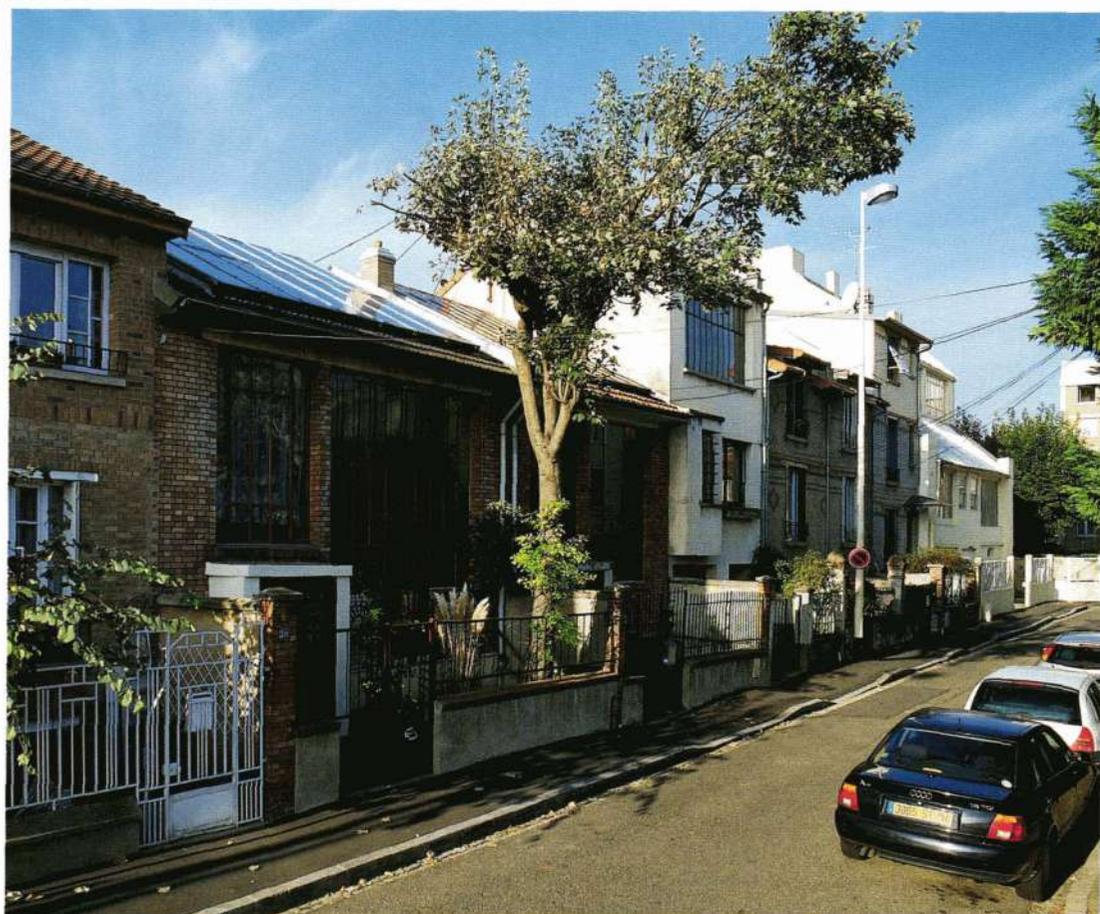
## **Enfilade de maisons Avenue Massenet Arcueil**

Ouverte en 1926, la rue Massenet fait partie du lotissement réalisé sur l'emprise du domaine de la maison Raspail (voir p. 39). Les parcs démembrés de grandes demeures sont généralement bien situés (on est ici à proximité de la station Laplace de la ligne de chemin de fer de Sceaux), et les terrains lotis valent cher, ce qui en écarte la population laborieuse. Les constructions sont en retrait de la rue, disposition sans doute imposée par le cahier des charges du lotissement permettant quelques plantations. L'ensemble doit sa qualité au soin apporté au revêtement diversifié des façades.

## **Maisons jumelles 29-31, avenue Richaud Arcueil**

L'avenue Richaud a été ouverte en 1928. Elle constitue l'artère principale du lotissement de la propriété Raspail et obéit aux mêmes règles d'alignement.

La particularité des maisons jumelles au centre de la photo ainsi que de celle qui leur fait suite est de comporter un atelier d'artiste : l'exposition de la façade au nord évite qu'il ne reçoive le soleil directement. Le recensement de la population dressé en 1936 révèle que parmi les habitants du lotissement figurent un sculpteur, deux peintres et un peintre-graveur, ce qui corrobore la présence de ces ateliers généralement éclairés.





**Lotissement L'Haj-ville**  
**Rue des Toudouze**  
**L'Haj-les-Roses**

Le lotissement de L'Haj-ville a été implanté dans les années 1920 en limite orientale du village, sur des terrains agricoles du plateau de Longboyau.

Comme dans le lotissement contemporain d'Arcueil, les maisons sont alignées en retrait de la rue, dont elles sont séparées par un jardin et un mur-bahut surmonté d'une grille. Mais, les parcelles étant ici plus larges, un passage latéral a été fréquemment maintenu, sur l'un au moins des côtés. La diversité des formes de toitures et des couleurs de revêtements crée une perspective animée. Les premiers propriétaires du lotissement qui firent édifier ces maisons étaient employés, gardiens de la paix, représentants de commerce ou machinistes du métropolitain.

**Maison**  
**28, rue des Toudouze**  
**L'Haj-les-Roses**

Cette maison porte sur la façade la plaque en émail de son auteur, l'architecte Georges Joly, d'Ivry-sur-Seine. Sa signature figure également sur une autre maison de la même rue. Les architectes dont on peut relever les noms sur ce type de lotissement sont presque toujours établis dans la localité ou dans une commune voisine, les architectes parisiens recherchant habituellement des commandes plus prestigieuses.

La façade de cette maison a fait l'objet d'un décor plus soigné que celle de ses voisines : petite meulière de couleur ocre pour souligner l'avant-corps, bas-relief stylisé surmontant le pignon. La travée de gauche est vraisemblablement un ajout, car sa toiture se greffe maladroitement sur celle du pavillon central.

Après la Seconde Guerre mondiale, la généralisation de l'automobile entraîna l'aménagement de garages soit en sous-sol (c'est le cas ici), soit sur un des côtés de la maison lorsque la place était suffisante (maison au premier plan sur la photo du haut).



# La diversité de l'habitat urbain

L'habitat des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle propose une gamme très variée de productions en fonction des ressources des occupants.

## 29, rue des Pascal (a) Cachan

Cette construction à l'allure des plus modestes constitue un précieux témoin des baraques en bois qui furent souvent les premières habitations élevées sur les lotissements de banlieue. Elle est maintenue en parfait état par son propriétaire actuel, alors que la plupart de celles qui subsistent sont reléguées aux fonctions d'atelier ou de cabane de jardin.



a

## 4-4bis, rue du Souvenir (b) Gentilly

Ces maisons jumelles en rez-de-chaussée surélevé reprennent le module élémentaire de la maison rurale et peuvent tout aussi bien avoir été édifiées à la veille qu'au lendemain de la Grande Guerre. Malgré leur modestie, la mise en œuvre de la brique blanche vernissée et la bichromie des linteaux révèlent un souci décoratif.



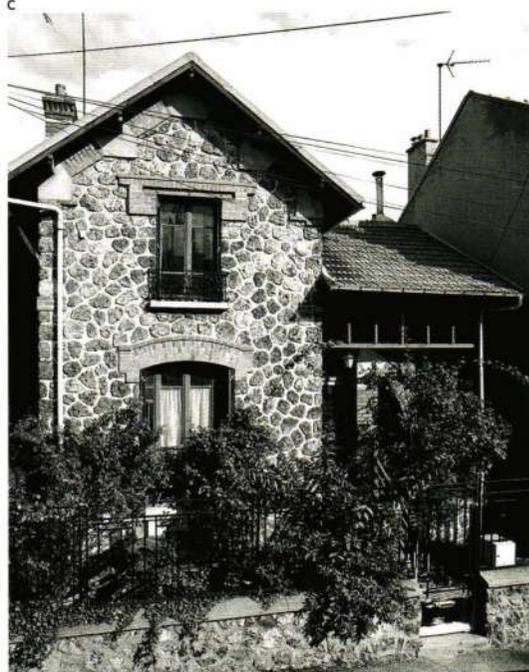
c

## 28 bis, rue Jean-Jaurès Villejuif (c)

Cette maison porte la date 1902 et la signature de l'architecte J. Simon. Construite au cœur du village, sa richesse décorative atteste de la prospérité démonstrative de son propriétaire. I.D.

## 14, rue Pasteur Le Kremlin-Bicêtre (d)

Cette autre maison construite en meulière présente un intéressant travail des joints soulignés de tessons de céramiques blanches. Le galbe de l'encadrement des baies en pierre de taille rappelle le style Art nouveau, en vogue au début du XX<sup>e</sup> siècle. I.D.



e

## 5, rue Joachim-du-Bellay Arcueil (e)

En retrait du toit formant auvent, l'arcade dans laquelle s'inscrit la porte d'entrée fait l'originalité de cette maison signée de l'architecte Edmond Petit, de Bourg-la-Reine, dont on trouve également d'autres constructions dans les communes voisines.

## 34, rue des Pâquerettes L'Hay-les-Roses (f)

Située dans le lotissement du Jardin parisien, cette maison est sans doute, avec son faux pan-de-bois en ciment, une des plus coquettes.

f



b



d



f



**Villa l'Espoir (a)**  
14, rue René-Hamon  
Villejuif

La maison est construite dans les années 30, pour un collaborateur de Lurçat, alors occupé au complexe Karl-Marx, selon la tradition locale. Tirant partie d'une parcelle extrêmement étroite, l'architecte superpose les niveaux et vitre largement les deux façades non mitoyennes. Volume cubique, toit terrasse, sculpture dans le jardin, profil de l'ouvrier couvert d'une casquette dans le motif en béton de la claire-voie, autant d'éléments, aujourd'hui encore, d'une grande modernité pour un modeste « pavillon de banlieue ».

I.D.

**85, bd. Jean-Jaurès (b)**  
Fresnes

Cette maison, commencée avant-guerre et terminée dans les années 50, a été construite par le propriétaire actuel, alors apprenti, et son père. Ce dernier, émigré aux USA, revient en France en 1917. Il est ébéniste-sculpteur et travaille à la restauration de monuments historiques. Tout le temps libre est consacré à la nouvelle construction, tandis que la famille vit dans la petite maison au fond du jardin, qui existe toujours transformée en réserve. Deux permis de construire sont d'abord refusés, dont celui d'un modèle emprunté à la Louisiane. Finalement, le résultat est un exceptionnel exemple d'auto-construction ; le père et le fils ont taillé toutes les meulères (provenant d'une carrière de Saint-Rémy-les-Chevreuse), fabriqué les coffrages et moulé les piliers et balustres en béton, usiné les portes et fenêtres. Les toits en terrasses étagées et les fenêtres à guillotine constituent les principales références au séjour américain de l'auteur.

I.D.

**15, rue Roger-Morinet (c)**  
Villejuif

Cette maison d'allure plus classique présente une façade sur la rue inhabituelle, occupée en majeure partie par un escalier. Puisqu'elle est orientée plein nord, les pièces principales sont judicieusement reportées sur les deux autres façades libres. L'enduit, ocre et granuleux ou blanc et lisse pour souligner les éléments de la composition, manifeste un réel souci esthétique.

I.D.



b

c

# La diversité de l'habitat urbain

## 11, avenue des Aqueducs (a) Arcueil

Cette pagode chinoise est construite en 1927 pour le peintre Damaye (?). Installé dans son atelier rue Campagne-Première à Paris, il demande à l'architecte Cheblet (?), de lui réaliser cette étonnante retraite. À l'exception de quelques détails (l'extension des années 50 lorsque la maison devient résidence principale, les volets à l'étage, le mur de l'escalier à droite, à l'origine recouvert de deux dragons peints en jaune et noir), l'ensemble est intact. Les propriétaires ont notamment pris soin de conserver les couleurs des peintures d'origine lors des travaux d'entretien de la maison. I.D.

## 13, avenue des Aqueducs (b) Arcueil

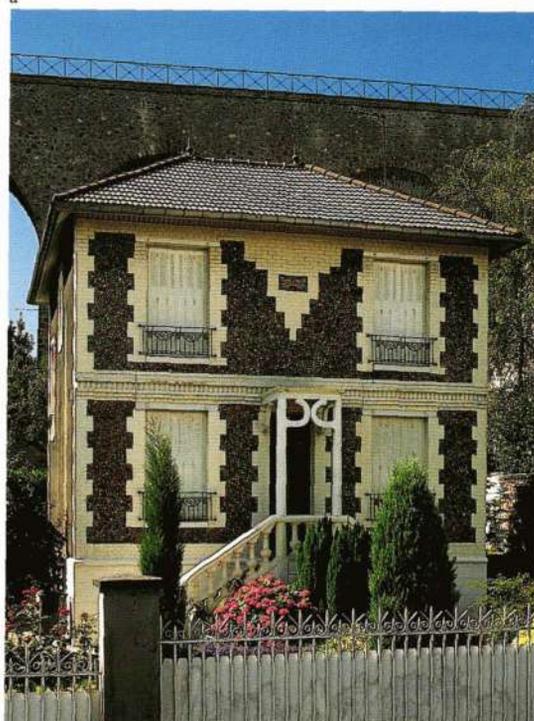
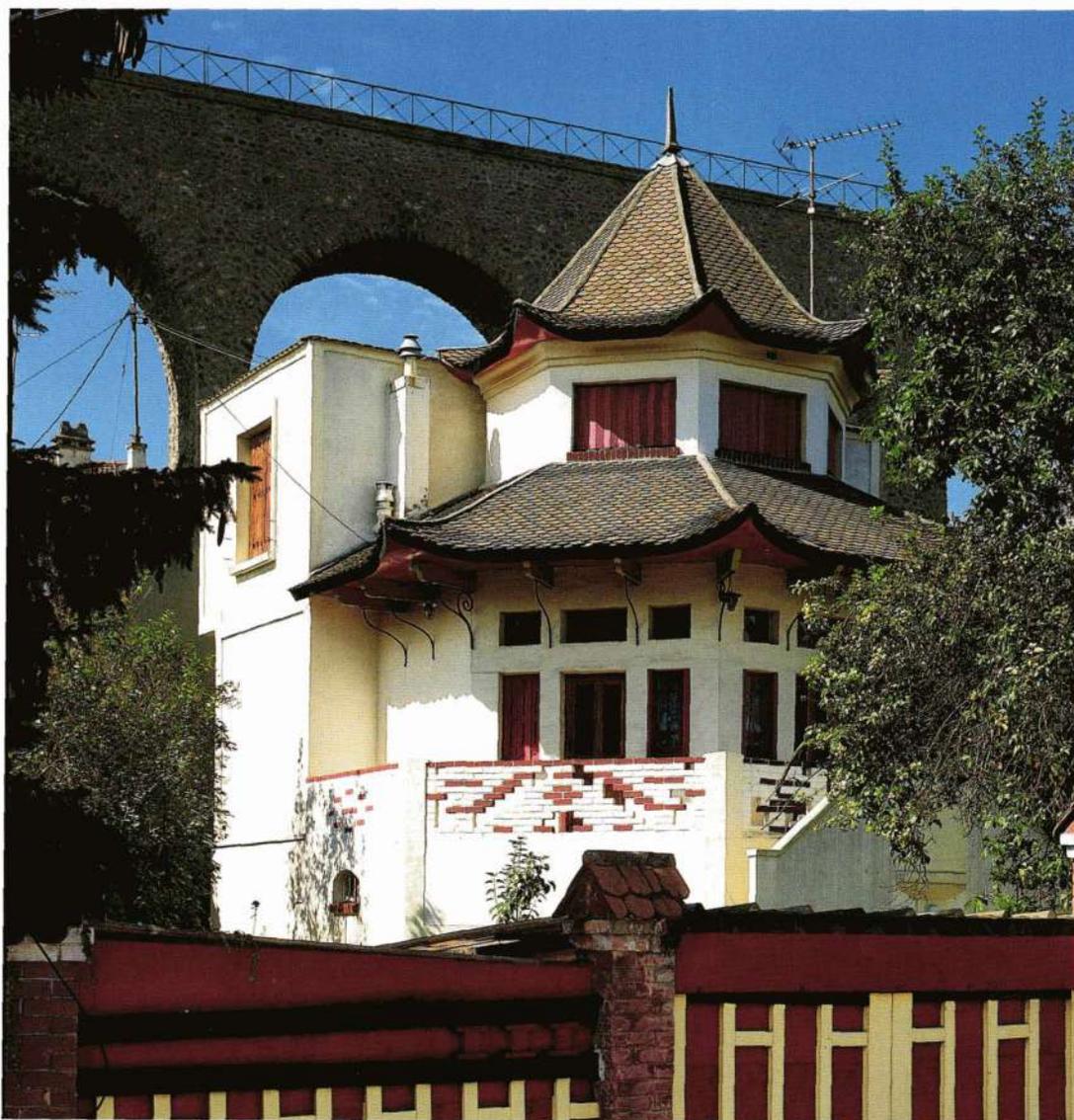
La maison sur la parcelle contiguë a été construite la même année, en 1927. Son propriétaire, conducteur de travaux, n'a pas fait appel à un architecte, concevant lui-même son projet. I.D.

## 39, rue Jean-Jaurès (c) Villejuif

Commencée avant, mais achevée après la Seconde Guerre mondiale, cette maison se singularise principalement par son couvrement : un toit terrasse et un amusant belvédère. La pièce qu'il abrite, à l'origine logement de la domestique, est éclairée par des rangs de pavés de verre. I.D.

## 52, rue du Président-Wilson (d) Cachan

Ouvert en 1927, le lotissement Chateaubriand comprenait plus de cinq cents lots et ne fut que partiellement occupé avant la Seconde Guerre mondiale. Cette villa est une création de l'architecte Gérard Tissoire, qui allie à des emprunts régionalistes très divers un grand souci des aménagements intérieurs. Distribuée sur quatre niveaux au moyen d'un escalier en vis implanté dans un angle de la face postérieure, l'élévation simule une ossature en pan-de-bois dissimulant le béton. Son originalité tient au rythme des ouvertures, étroites et rapprochées, ainsi qu'au décor losangé des volets et à la loggia surmontant l'avant-corps central.





## La diversité de l'habitat urbain

### Immeuble (a, b)

#### 22, av. du Président-Wilson Gentilly

Pierre Prunet, architecte gentilléen, avait son agence rue de la Glacière (actuelle rue Albert-Gilquin). Il édifia à Gentilly durant l'entre-deux-guerres plusieurs maisons et immeubles. Son nom a également été relevé sur des édifices à Antony et à Sceaux. Pour cet immeuble construit en 1930, il a su habilement tirer parti des contraintes de la parcelle, située dans une courbe imposée à la rue par le relief. L'impression de verticalité est accentuée par sa position dominante au-dessus de la vallée de la Bièvre, ainsi que par les colonnes des loggias du sixième étage. Chaque niveau comprend quatre appartements. La présence d'un ascenseur, de chambres de bonne sous les combles, ou encore d'un salon distinct de la salle à manger dans les appartements sur rue témoigne d'une destination bourgeoise. Le décor soigné de la porte d'entrée et du vestibule, d'esprit Art déco, conforte cette impression. Les appartements ne comportent qu'une chambre, ce qui indique que l'immeuble ne s'adressait pas à une clientèle familiale.

### Immeuble (c)

#### 51, av. de Fontainebleau Le Kremlin-Bicêtre

En 1913, l'architecte ivryen Louis Chevallier construit cet immeuble d'angle de cinq étages. Le bâtiment condense dans son parti décoratif des éléments déjà présents dans deux autres de ses réalisations toutes proches : en 1911 l'immeuble des 8-10, rue Raspail et en 1912, celui du 15, rue Saint-Just sur la commune d'Ivry-sur-Seine. I.D.



a

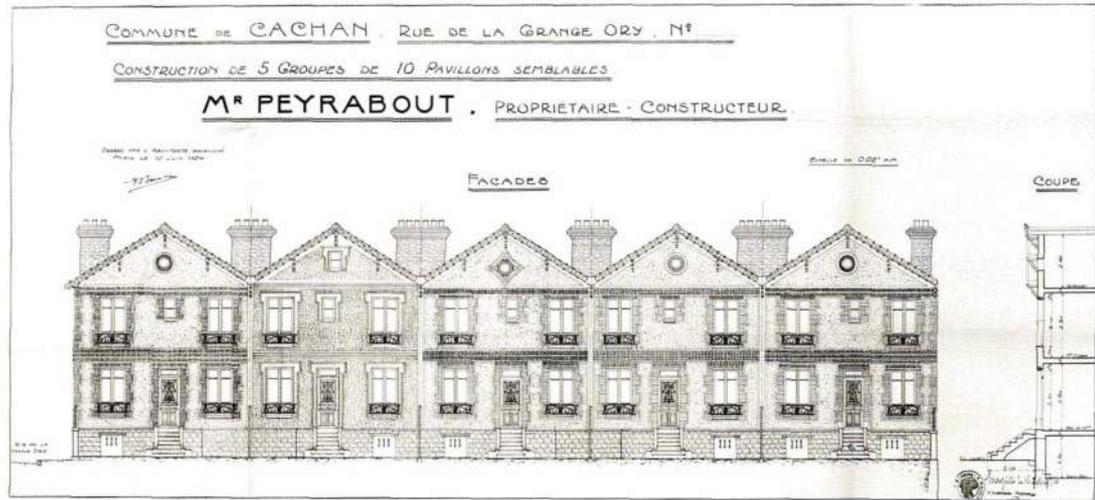


b



C

# La diversité de l'habitat urbain



L'Inventaire général appelle « lotissement concerté » un découpage parcellaire régulier opéré en vue de la construction d'édifices d'habitation, soumis à des contraintes architecturales communes. Le maître d'ouvrage peut être soit un propriétaire privé (a), soit une entreprise destinant les logements à son personnel (b), soit encore la puissance publique réalisant ainsi du logement social (c).

**Cité de la Grange-Ory (a)**  
Voies privées entre les rues de la Gare et de la Grange-Ory Cachan

Sans doute à la tête d'une grosse entreprise de maçonnerie, M. Peyrabout, dont le nom est livré par le plan du permis de construire, incarne le type du propriétaire constructeur soucieux d'exploiter lui-même le potentiel immobilier des terrains qu'il possède. C'est sur un terrain particulièrement bien situé entre la route d'Orléans (avenue Aristide-Briand) et la gare d'Arcueil-Cachan qu'il fit édifier une cité de 92 maisons entre 1924 et 1926. Regroupées par quatre ou cinq en deux rangées précédées d'un jardin, elles se font face de part et d'autre de voies de desserte privées donnant sur la rue de la Gare ou sur celle de la Grange-Ory.

Le risque de monotonie a été évité par la diversité des jeux de briques et de subtiles variations dans la forme des ouvertures du pignon. Chaque maison comprenait à l'origine cuisine et salle à manger en rez-de-chaussée, deux chambres et toilettes à l'étage. L'étroit jardin a dans de nombreux cas été envahi par des constructions adventices, telles que des garages.



a



b

**Cité-jardin Géo (b)**  
26, rue Henri-Barbusse  
Villejuif

Elle a été réalisée par l'usine de salaisons Géo, installée au Kremlin-Bicêtre (voir p. 124-125). Le lotissement de cinq pavillons dont trois ensembles de maisons jumelles date des années 1920. Chaque logement est relativement spacieux – deux niveaux sur cave, surmontés de combles en partie aménagés – car il s'agissait de loger les cadres de l'entreprise. À Villejuif, Géo a également réalisé un lotissement de logements plus modestes, destinés cette fois à ses employés. Quatre pavillons de maisons jumelles existent toujours 46, rue Édouard-Vaillant (b').  
I.D.

b



b'

**Lotissement  
l'Avenir de la Zone (c)**  
Avenue de Stalingrad, avenue de la  
Division-Leclerc, rue Carlier, rue Faburet  
Villejuif

Cet ensemble d'Habitations à Bon Marché (HBM) de 256 logements date de 1936. Il se compose d'un vaste immeuble de cinq étages (sur l'avenue de Stalingrad), de cinq bâtiments plus petits de trois à quatre niveaux et enfin de vingt-quatre pavillons abritant deux ou quatre logements. Construit pour le compte du Conseil général de la Seine, il permit de reloger des familles issues de « la zone » (zone militaire non constructible – non aedificandi –, s'étendant au delà de l'ancienne enceinte bastionnée parisienne sur 250 mètres de large, bien souvent occupée par des baraques misérables). Toutes les constructions de cette cité sont en brique rouge, caractéristique du logement social d'avant-guerre. Tandis que les immeubles sont d'une grande banalité, l'attention a été portée sur les pavillons – plans différents, étagement des toitures, détail des cheminées.  
I.D.



c

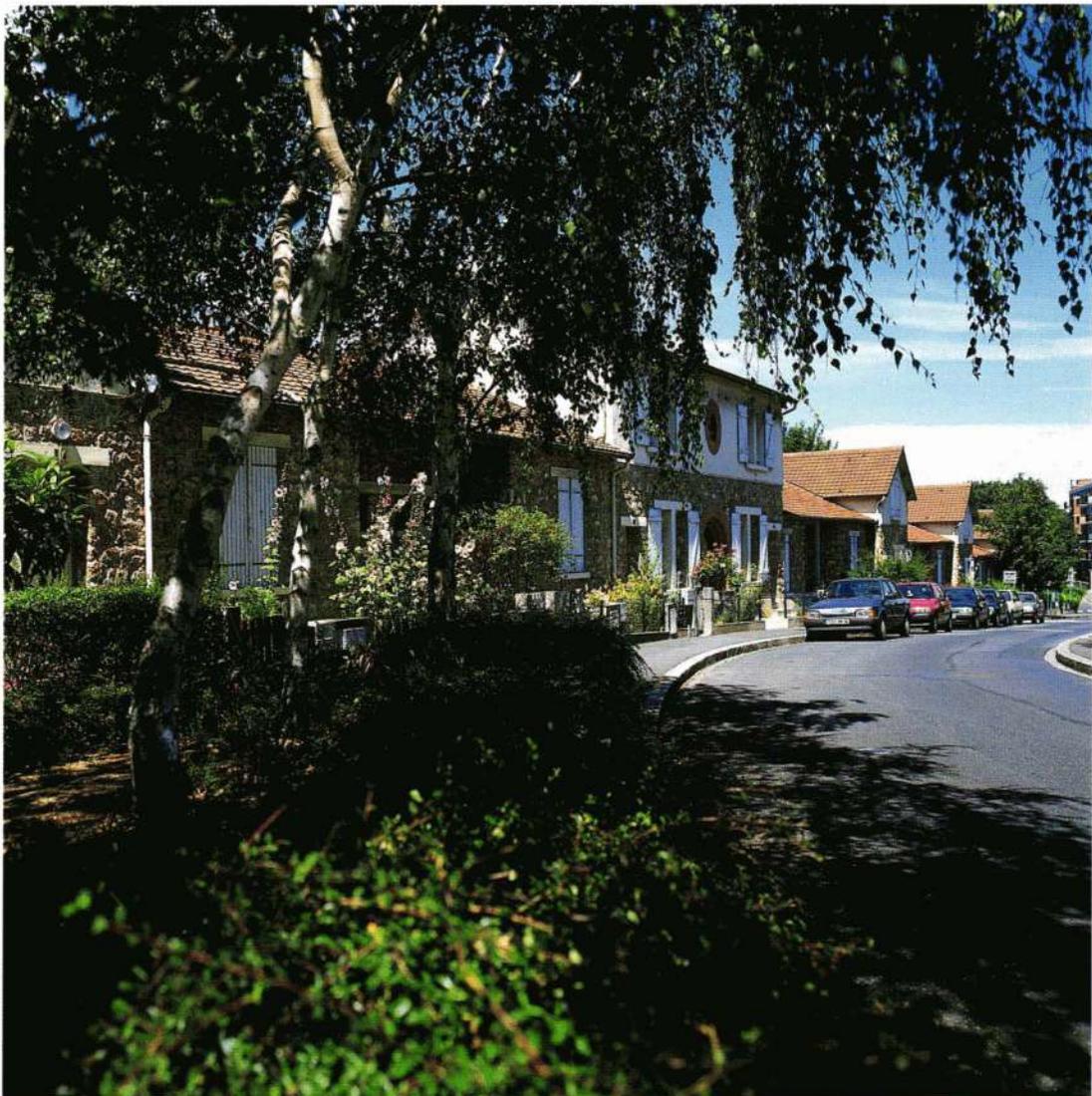
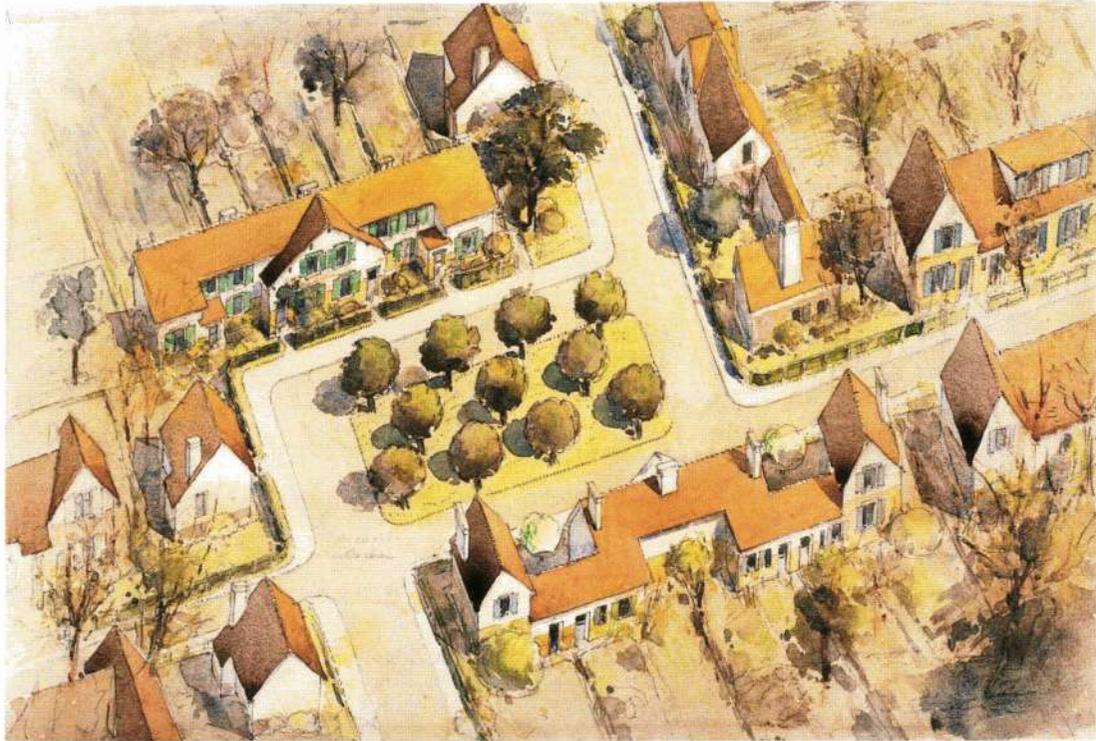


# La diversité de l'habitat urbain

## Cité-jardin de l'Aqueduc

Rues Clément-Ader, Maxime-Bacquet, du Colonel-Fabien, de la Citadelle, Arcueil

Contemporaine de celle de Cachan détruite, cette cité-jardin est construite entre 1921 et 1923 par l'architecte Maurice Payret-Dortail (auteur d'établissements scolaires et de cités dans les Hauts-de-Seine) pour l'Office public des HBM du département de la Seine. Edifiée sur un terrain très accidenté divisé en deux parties, la cité-jardin est organisée autour de voies qui se croisent à angles droits dans la partie haute (vue aérienne BHVP) et autour de rues au tracé curviligne dans la partie basse, à l'instar de la cité du Moulin Vert à Vitry-sur-Seine dont la construction débute en 1929. Le réseau viaire se décline en trois niveaux : la rue principale sur laquelle viennent se brancher des impasses, les voies secondaires, et les ruelles piétonnes qui desservent les jardins privés. Utilisant des matériaux traditionnels en parement (moellon, brique, enduit), le programme comprenait 231 logements individuels dans des groupes de deux à six maisons réunies par un traitement homogène de façade visant à donner l'image d'une seule grande maison. Les logements comportaient tous un hangar ouvert sur l'extérieur, une salle de séjour, une cuisine, un nombre variable de chambres commandées par le séjour, des toilettes mais pas de salle de bain. Le programme comprenait aussi des équipements collectifs utilisés comme éléments marquants de la composition : un groupe scolaire (de part et d'autre de la place Jean-Macé), un stade aménagé à l'emplacement d'anciennes carrières et une coopérative d'alimentation, l'Union des Coopérateurs où l'on devine encore quelques pampres qui s'enroulent sur la partie haute de la façade principale (non visible sur les photos). Aujourd'hui fermée, elle fait ainsi partie des quelques édifices voués à l'usage commun d'une cité-jardin (crèche, bibliothèque...). À Arcueil, le projet comprenait d'ailleurs des commerces, un restaurant, un dispensaire, une salle de concert et des bains-douches, finalement non réalisés. En Val-de-Marne, la maison sociale de la cité du Moulin-Vert à Vitry, ou le dispensaire et la crèche à Cachan existent toujours. V. B.





a

**Grand ensemble (a)**  
126, rue Gabriel-Péri  
Gentilly

Cet ensemble d'habitat à bon marché fut réalisé en 1932 par le Foyer du Progrès et de l'Avenir sur d'anciennes carrières, un des rares sites encore libres de constructions. D'une ampleur peu commune pour l'époque, il préfigure les grands ensembles de l'après-guerre, mais l'indigence de son plan – trois rangs de quatre barres très resserrées et laissant pénétrer peu de lumière – contraste avec les réalisations contemporaines de l'office HBM de la Seine. L'autoroute A 6 passe aujourd'hui, semi-recouverte, aux pieds des huit barres subsistantes.



b

**Grand ensemble du Chaperon vert (b)**  
1<sup>ère</sup> à 5<sup>ème</sup> avenue  
Arcueil et Gentilly

Le cabinet d'architectes Malaurent, Poirier et Métrich réalisa la plupart des ensembles H.L.M. sur les communes d'Arcueil et de Gentilly au cours des années 1950-1960. Leur facture est reconnaissable en façade au quadrillage formé par l'ossature de béton armé, contrastant avec le remplissage de brique rouge. Situé à cheval sur les deux communes, ce programme est la plus importante réalisation H.L.M. de ce secteur de la banlieue sud, s'étendant sur 13 hectares et comprenant 1 600 logements ainsi qu'un groupe scolaire et un centre commercial. À l'arrière-plan se distingue le clocher de la chapelle de la Cité universitaire.



c

**Lotissement Terre et Famille (c)**  
Rues Chevreul, de la Reine-Blanche, de la Villa-Romaine  
L'Haj-les-Roses

Malgré le déclin dont l'habitat individuel pâtit après 1945 auprès des aménageurs et des architectes, l'esprit des cités-jardins subsiste dans quelques réalisations des années 1950, dont celle du lotissement Terre et Famille, dû aux architectes Billard, Mahé et Lesage est une des plus heureuses. Situé en bordure immédiate du centre ancien de L'Haj-les-Roses, et bénéficiant de la proximité du parc départemental, il associe à de petits immeubles une cinquantaine de maisons individuelles disposant chacune d'un jardin séparé par une simple haie de l'espace vert public.

# Les édifices de la vie sociale

## Hôtel de ville Gentilly (a)

Plus ancienne construction du Val-de-Marne consacrée depuis l'origine à cette fonction, elle le doit certainement au fait que Gentilly était sous la Monarchie de Juillet la deuxième commune la plus peuplée de la banlieue. Cet hôtel de ville fut édifié en 1845 par Claude Naissant, architecte du département de la Seine, sur l'emplacement du château dont il a peut-être réemployé une partie du gros-œuvre. Un appareil en bossages habille la façade sur toute sa hauteur, constituant un décor inspiré par les palais de la Renaissance toscane. À l'arrière-plan, des bâtiments symétriques ont été ajoutés dans le même esprit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour loger en particulier une salle des fêtes. Ils sont reliés par une passerelle à la construction primitive.

## Hôtel de ville Le Kremlin-Bicêtre (b)

Devenue autonome depuis 1896, la commune a besoin d'un véritable hôtel de ville. Le bâtiment, construit par l'architecte municipal Henri Rebersat est livré en 1903. Caractéristique des réalisations contemporaines, sa façade principale est ainsi la réplique quasiment identique de celle de la mairie de Levallois-Perret, construite entre 1895 et 1898 par Léon Jamin. I.D.

## Centre Marius-Sidobre (c) Place de la République Arcueil

Cet ancien hôtel de ville fut commandé en 1883 par le maire Émile Raspail à Ulysse Gravigny, architecte de la ville de Paris. Sur une parcelle triangulaire de forme très contraignante et sur un terrain en forte déclivité, Gravigny réalisa un édifice néo-Louis XIII accumulant tous les poncifs de ce genre de programme : façade ordonnée, frontons superposés, horloge et beffroi. Ce dernier a malheureusement été « modernisé » et dépare l'édifice. La principale originalité du plan réside dans la place d'honneur réservée à la bibliothèque, à l'étage de l'avant-corps central, reflétant sans doute les convictions d'Émile Raspail en matière d'instruction civique par la lecture. Depuis 1969, Arcueil dispose d'une nouvelle mairie et l'ancienne est devenue le siège d'associations locales.

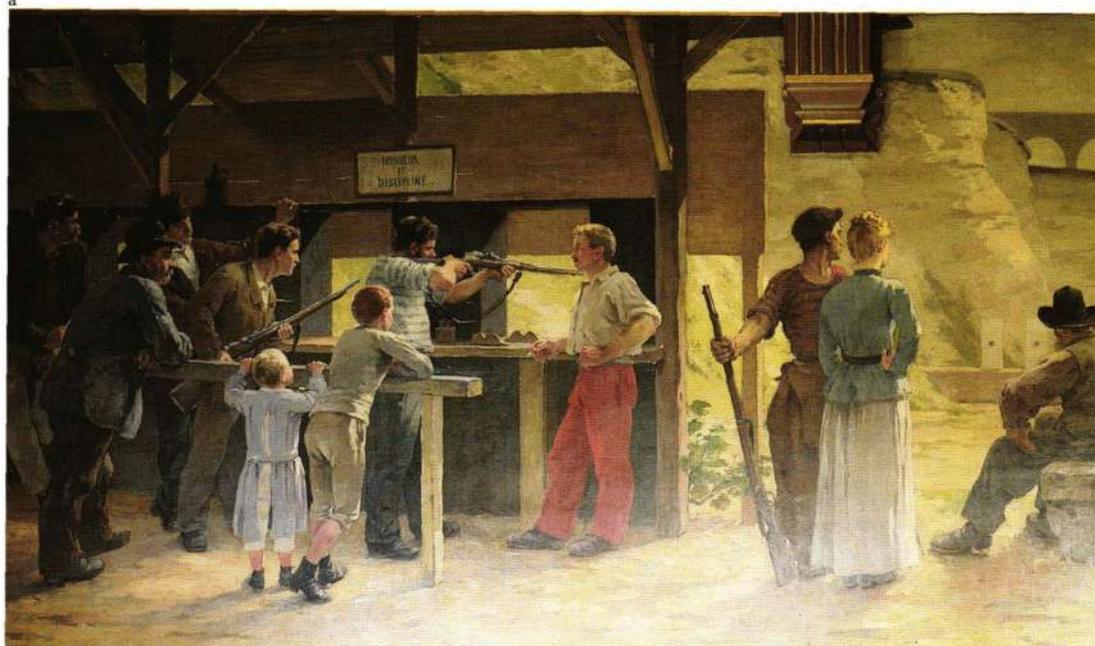




## Les édifices de la vie sociale

**Peintures monumentales  
de la salle des mariages  
Les blanchisseuses (a)  
Le stand de tir (b)  
Hôtel de ville  
Arcueil**

Dès l'achèvement de la construction de l'hôtel de ville, un concours fut lancé par le Conseil général de la Seine pour orner les murs de la salle des mariages, qui occupe le centre du premier étage, selon une disposition classique dans ce genre de programme. Le lauréat, Paul Baudouin, élève de Puvis de Chavannes, fut un des artistes les plus sollicités sous la IIIe République pour réaliser de grands décors d'édifices publics. Les trois panneaux de toile marouflée qu'il composa pour la mairie d'Arcueil traitent – dans un style réaliste et coloré qui lui valut une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889 – des valeurs éminemment républicaines de l'époque, à travers les travaux et les jours des Arcueillais. À la vie de famille figurée par Les fiançailles (non représenté ici), répondent le labeur, incarné par Les blanchisseuses, principale activité locale à cette époque, ainsi que les loisirs, illustrés par Le stand de tir, qui est aussi une allusion à la défense de la patrie à laquelle préparent sociétés de tir et de gymnastique. Les visages des différents personnages sont bien individualisés, et si ceux des blanchisseuses sont sans doute des modèles d'atelier, ceux du stand de tir représentent, selon la tradition, des personnalités locales de l'époque. Une dernière touche de réalisme est constituée par le paysage formant l'arrière-plan : prairie et peupliers des bords de Bièvre, carrière de pierres du stand de tir, et, sur les deux toiles, l'aqueduc fermant l'horizon.





**Peintures monumentales  
de la salle des mariages**

**La fenaison (c)**

**Une rue du village (d)**

**La moisson (e)**

**Hôtel de ville**

**L'Hay-les-Roses**

Peu après son installation en 1906 dans la maison achetée pour en faire la mairie, le conseil municipal de L'Hay commanda pour sa salle des mariages un décor à Henri Delacroix (1845-1930). Cet artiste peu connu, qui ne semble avoir aucun lien de parenté avec Eugène Delacroix ni avec Victor Delacroix (p. 40), composa six panneaux représentant des paysages du terroir de L'Hay, aux bordures imitant une tenture murale en tapisserie. Deux grandes compositions, La fenaison et La moisson traitent, à la manière de Léon Lhermitte, les travaux des champs et donnent une image bucolique, et déjà quelque peu nostalgique, d'une campagne cernée par la banlieue. Un autre panneau montre l'actuelle rue Jean-Jaurès, bordée à droite par les hauts murs dissimulant aux regards les grands jardins privés qui ceinturaient encore au début du XX<sup>e</sup> siècle le cœur du village.

La fontaine située à l'extrême droite fut offerte par le maire Pierre Bronzac, qu'un portrait de 1836 montre revêtu des insignes de ses fonctions, le doigt sur le plan de la fontaine projetée (voir p. 15). Choisis par le gouvernement parmi les notables locaux, les maires de la Monarchie censitaire se devaient, lorsqu'ils en avaient les moyens, de contribuer par des réalisations édilitaires à l'amélioration et l'embellissement du cadre de vie de leurs administrés. Les trois autres panneaux figurent La Bièvre, La roseraie et Le pont-aqueduc à Arcueil-Cachan.



## Les édifices de la vie sociale

### Groupe scolaire du Centre Place Henri-Barbusse Gentilly

Le groupe scolaire du Centre s'est développé de part et d'autre de l'hôtel de ville dès 1845, lors des premières lois en faveur de l'enseignement communal. Il fut jusqu'à la Grande Guerre la seule école publique de Gentilly. Les bâtiments actuels furent reconstruits en 1883, mais ne reçurent d'étage qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. D'une élévation austère, chacun des deux bâtiments encadrant symétriquement la mairie (ici l'école des garçons) est édifié en pierre de taille de petit appareil (sauf pour les chaînes d'angle). Les baies éclairant les salles de classe sont divisées par deux meneaux.

### Mairie 1, place Pierre-Curie Fresnes

Fresnes a connu une évolution de son principal équipement public tout aussi habituelle. Un premier bâtiment, composé de plusieurs corps, est construit en 1887, sur les plans de l'architecte Léon Dubreuil. Il comprend la mairie, au centre, et, de part et d'autres, les écoles de filles et de garçons ainsi qu'un bureau de poste.

L'ensemble est parfaitement caractéristique de l'époque. La polychromie de la brique et de la meulière crée des effets décoratifs rythmant la composition. Ces effets sont soulignés et complétés par une frise de fleurs et d'arabesques de terre cuite ou de céramique pour le pavillon central, siège du pouvoir municipal. Motif récurrent dans l'architecture scolaire « Jules-Ferry », les baies sont surmontées d'un arc segmentaire, y compris celles de la mairie.

Durant un siècle, le bâtiment connaît plusieurs campagnes d'agrandissements (1897, 1951, 1974) destinées à donner plus d'espaces à la mairie, tandis que de nouvelles écoles sont construites. On distingue parfaitement la surélévation centrale et celle de chacun des corps latéraux ; le collage architectural y est rejeté au profit du pastiche, plus habituel à l'époque.

I.D.





**Groupe scolaire Jules-Ferry**  
Place Paul-Poinsin  
Arcueil

Du bâtiment édifié en 1851 par l'architecte Naissant subsistent les trois travées centrales, aux baies du rez-de-chaussée en plein-cintre. Première école d'Arcueil, et assurément une des plus anciennes du Val-de-Marne, elle a été construite au cœur de l'ancien village, en retrait de la grande rue (actuelle rue Émile-Raspail) à laquelle elle est reliée par deux escaliers aux volées successivement divergentes et convergentes. À l'exception des encadrements de baie, les murs sont en moellons enduits. Au fur et à mesure de l'accroissement de la population, des extensions furent réalisées (en particulier à droite et à gauche sur la photo), mais dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autres écoles furent construites pour les enfants des quartiers éloignés du centre.

**Groupe scolaire Pasteur**  
56, rue Pasteur  
Villejuif

Une école maternelle, donnant sur l'avenue de Paris, est construite en 1910 pour desservir le quartier du bas Villejuif. En 1928, l'école élémentaire est édifiée par l'architecte Adolphe Legros, sur la rue Pasteur. En 1937, ce second bâtiment est « doublé » selon un axe perpendiculaire à la rue ; il devient l'école des filles alors que l'extension est destinée aux garçons. La partie de 1937 est la seule subsistant actuellement. Par souci de cohérence, l'ensemble est construit avec les mêmes matériaux (brique et meulière) et selon un dessin proche du bâtiment de 1910. Cependant, la hauteur de l'élévation et surtout le décor du couronnement de la travée principale appartiennent davantage au style des années 30. Des huisseries en aluminium ont remplacé celles en bois qui découpaient les baies en multiples petits carreaux. I.D.



## Les édifices de la vie sociale

### École spéciale des travaux publics

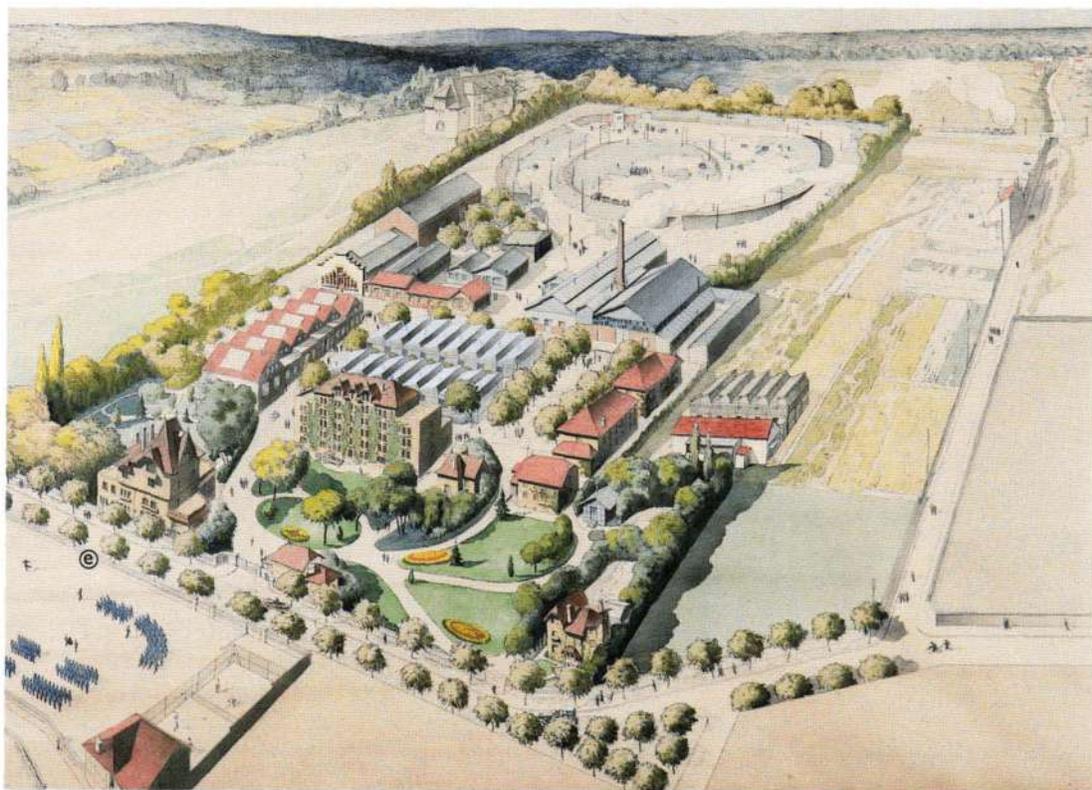
28, avenue du Président-Wilson

Cachan

Dessin, vers 1930. Coll. ESTP (a)

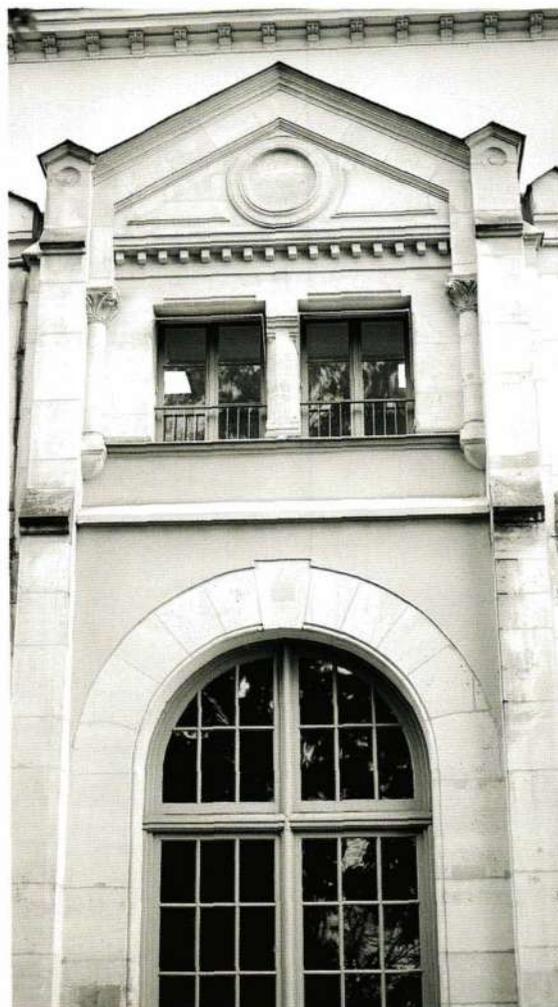
L'école fut créée à Paris en 1899 par Léon Eyrolles, qui avait remarqué la carence de l'enseignement public en écoles professionnelles pour former des conducteurs de travaux. Très tôt à l'étroit sur son site parisien, l'école ouvrit dès 1903 une annexe à Cachan, entre la voie ferrée et le quartier des blanchisseries. On put installer là les différents ateliers que requerrait l'enseignement, ainsi qu'un musée des modèles et un « polygone de travaux pratiques » comprenant une voie ferrée, sans oublier la maison du directeur (e) et les terrains de sport de l'autre côté de l'actuelle avenue du Président-Wilson.

Les élèves, à l'origine tous internes, étaient hébergés en chambres individuelles – nouveauté pour l'époque – dans la « maison de famille » (b), haute construction de cinq niveaux en meulière. Les différents bâtiments abritant les ateliers (celui d'électricité (c)) et les salles de classes (d) se répartissent sur le campus. Tandis que les standards de l'architecture domestique sont mis en œuvre pour les pavillons d'habitation, ceux de l'architecture industrielle le sont pour les locaux d'enseignements (toits en shed, usage de la brique, des façades vitrées de verrières métalliques). Le site de Cachan, rattaché depuis 1999 à l'école nationale supérieure des arts et métiers, accueille toujours des élèves préparant un diplôme d'ingénieurs.





a



b



c

**École Albert-le-Grand  
Rue Berthollet**

**Caisse des dépôts et consignations  
Arcueil**

Le domaine que le chimiste Claude Berthollet (1748-1822) possédait au début du XIX<sup>e</sup> siècle à la sortie nord du village d'Arcueil fut acquis en 1864 par l'ordre des dominicains pour en faire un établissement d'enseignement préparant aux concours d'entrée aux grandes écoles.

L'ordre mendiant donna le nom d'un de ses membres, Albert le Grand (1200-1280), grand théologien, à l'établissement.

Le bâtiment général de l'école fut construit vers 1870 (c). La sévérité de son dessin est encore soulignée par une restauration récente. La statue du père Lacordaire, célèbre prédicateur qui réintroduisit en 1839 l'ordre dominicain en France, occupait autrefois la niche ménagée sous le fronton principal de cette façade asymétrique (carte postale a). Au rez-de-chaussée, le portique a été fermé par vitrage des baies et un accès unique au bâtiment a remplacé cette niche. Une des travées de l'ancienne galerie est surmontée d'un fronton autrefois couronné d'une croix latine (b).

La direction de l'école, sous l'impulsion de la forte personnalité qu'était le père Henri Didon, mettait également l'accent sur la pratique du sport, forme de préparation militaire très en honneur dans le climat de revanche des dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, et dans un établissement dont la plupart des élèves deviendraient des officiers. Un vaste parc, acquis en 1894 des descendants du marquis de Laplace, s'étendait entre la voie de chemin de fer et l'actuelle rue Marius-Sidobre. Il abritait un bassin de natation, un gymnase, des courts de tennis et un manège d'équitation. Victime des lois anti-congréganistes, le collège Albert-le-Grand dut fermer en 1904. Ses bâtiments furent occupés par la Caisse des dépôts et consignations, et son parc fut hélas dépecé.

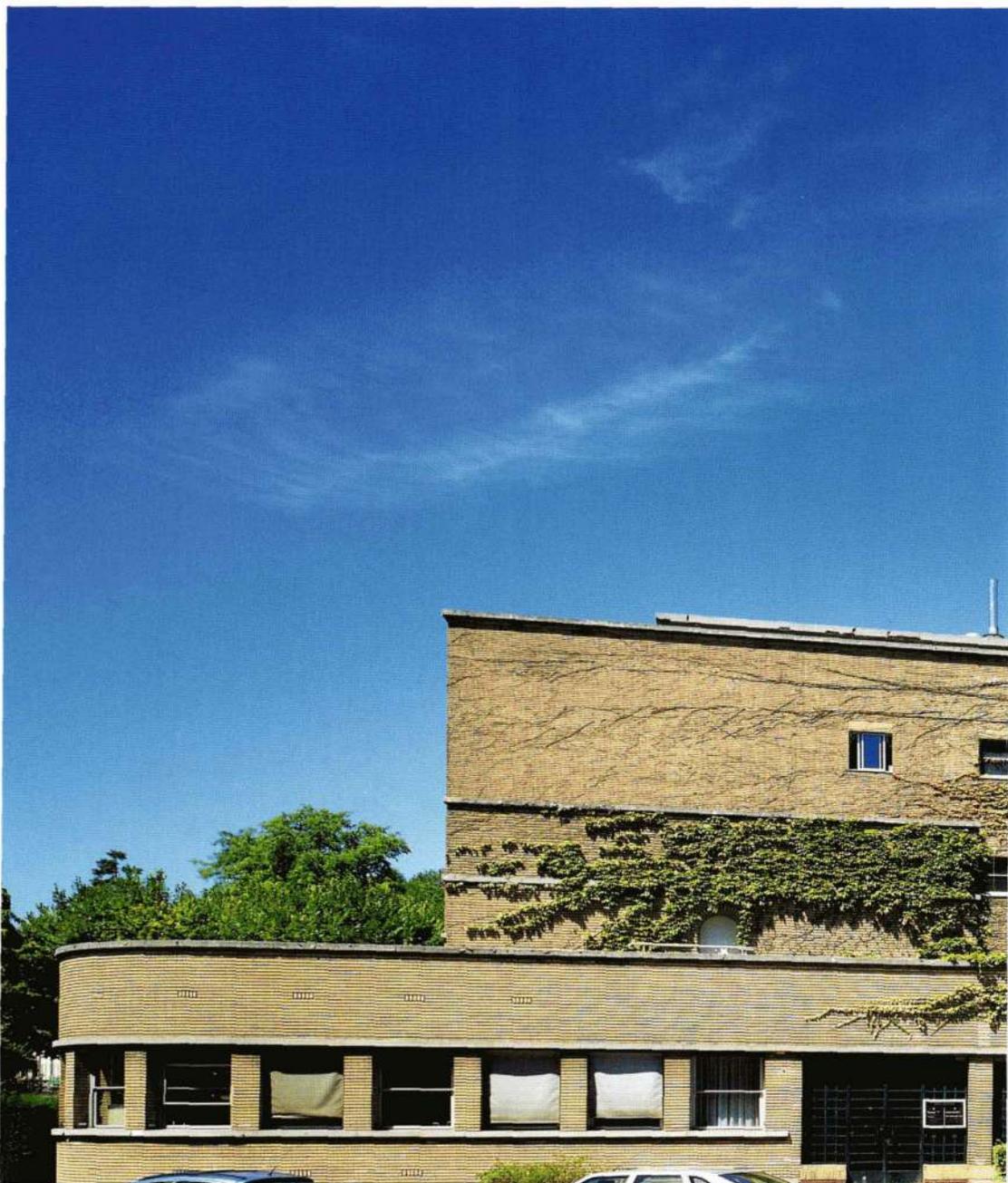
# Les édifices de la vie sociale

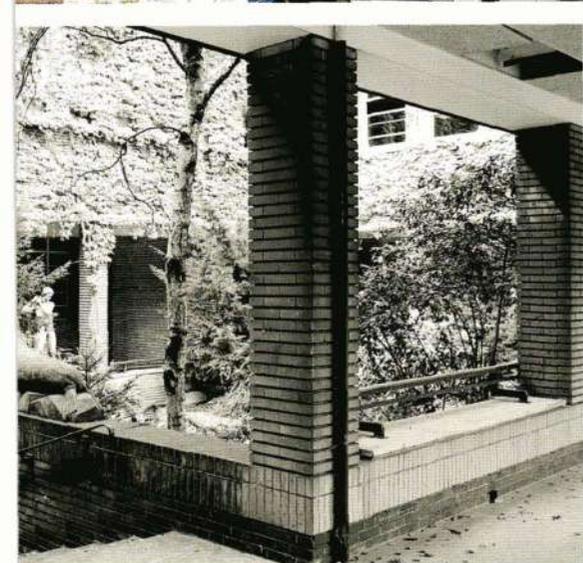
## Hôtel de ville Cachan ISMH

En 1923, après sa scission d'avec Arcueil, la nouvelle commune de Cachan doit se contenter d'un hôtel de ville provisoire. En 1929, l'élection à la tête de la municipalité de Léon Eyrolles, directeur de l'école des travaux publics, marque le lancement d'un ambitieux programme visant à doter la ville des édifices publics qui lui manquaient. Les architectes Jean-Baptiste Mathon (grand prix de Rome, professeur à l'école des Beaux-Arts), Joannès Chollet et R. Chaussat conçoivent, en 1933, un projet en complète rupture avec les programmes historicistes qui avaient prévalu jusqu'à un passé récent pour ce type de commandes. L'édifice s'inspire ouvertement de l'hôtel de ville d'Hilversum aux Pays-Bas, conçu en 1924 et achevé en 1931 par l'architecte hollandais Willem Marinus Dudok. Ce dernier était également connu à Paris pour avoir construit le pavillon néerlandais de la Cité universitaire en 1928.

L'hôtel de ville de Cachan déploie dans l'espace ses volumes cubiques en béton recouverts de brique beige. La distinction des fonctions de réception et des services administratifs est clairement affichée, tandis qu'à la charnière des espaces publics et des bureaux le beffroi élancé et visible de loin désigne le centre de la jeune commune. Au rez-de-chaussée bas, entouré par les bureaux, le patio est séparé de la rue par une galerie fermée d'une grille en fer forgé. Un bassin surmonté d'une fontaine en occupe le centre et la symbolique de l'eau est soulignée par la présence de deux sculptures en terre cuite moulée représentant chacune un phoque et son petit, réalisées en 1943 par le sculpteur et céramiste Albert David.

Si la composition en masses imbriquées se rapproche du mouvement Moderne, l'importance du décor – lui aussi géométrique – s'affirme toujours. Variation des rythmes et formes des baies, cordons horizontaux et verticaux animant les façades, asymétrie, dessin de la tour, tous ces éléments témoignent du désir des auteurs de s'inscrire dans une tradition architecturale qu'ils souhaitent cependant renouveler.  
X.M. et I.D.





## Les édifices de la vie sociale

### La salle des mariages ISMH. Tableau cl. MH

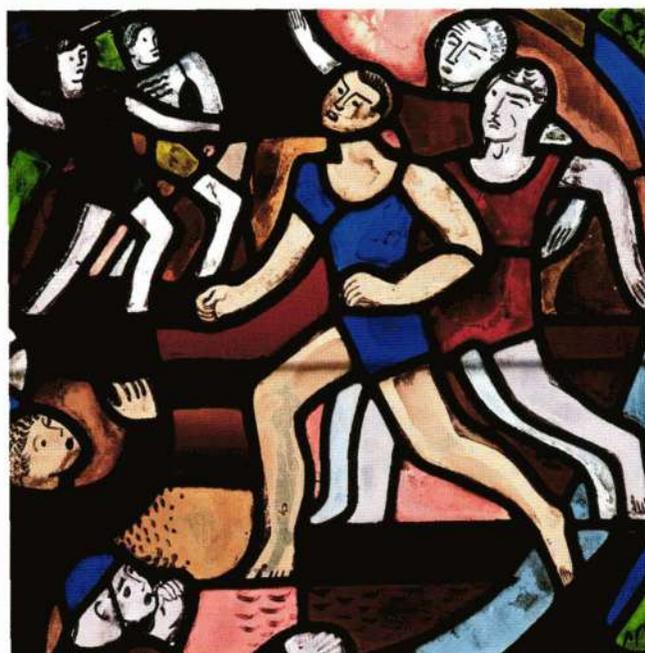
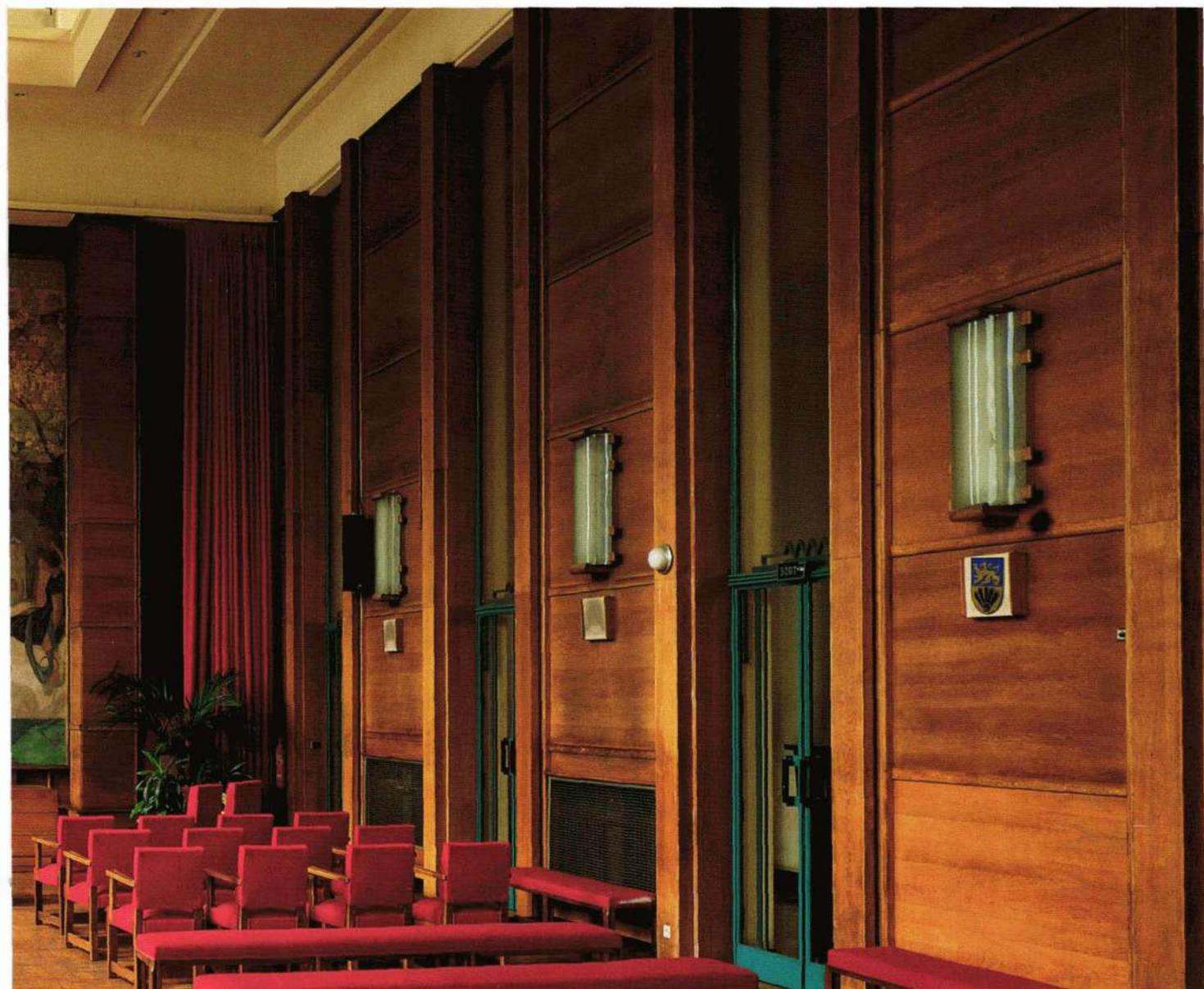
Les intérieurs ont été traités dans le même esprit de modernité décorative que l'architecture. L'époque était aux architectes-assembleurs qui dessinaient chaque détail, profils, assemblages, chaque meuble ou luminaire. La salle des mariages présente ce type de composition homogène : lambris de chêne clair rythmant l'espace, rideaux et garniture du mobilier en velours unis, staff du plafond incurvé et mouluré permettant de moduler les éclairages, mobilier spécifique. La peinture murale intitulée *Printemps* occupant le mur du fond a été réalisée en 1935 par le peintre-décorateur Gustave-Louis Jaulmes. Cette toile marouflée de près de 6 m sur 4,5 m représente, dans une sourde harmonie colorée, des personnages se promenant sous les arbres en fleur avec en arrière plan Cachan, son nouvel hôtel de ville et le pont-aqueduc. Jaulmes, fidèle collaborateur du fameux décorateur Louis Süe, y exprime un goût identique pour une tradition antiquisante et une recherche de perfection formelle apaisée conduisant à un classicisme moderne. I.D. et X.M.

### Verrières de la salle du conseil

La fête (a), Le marché (b)  
Les jeux du stade (c)  
Le jardinage (d)  
ISMH

Le mur extérieur de la salle du conseil, qui occupe le côté sud de l'hôtel de ville, est percé, dans sa partie inférieure, de quatre petites baies de dimensions presque carrées (h : 58 cm, la : 52 cm). Celles-ci sont garnies de verrières représentant les occupations du dimanche, œuvres de l'atelier des peintres-verriers Barillet, Le Chevallier et Hanssen. Les figures sont composées de formes géométriques simples. La plupart des verres sont teints dans la masse, et les contours des motifs sont donnés par les plombs de sertissage. La grisaille, utilisée avec parcimonie, est ici réservée aux traits des visages et à quelques éléments de décor. L'iconographie et le style de ces verrières témoignent du désir de renouvellement de l'art du vitrail proposé par cet atelier parisien, l'un des plus actifs et des plus créatifs de son époque.





c



d

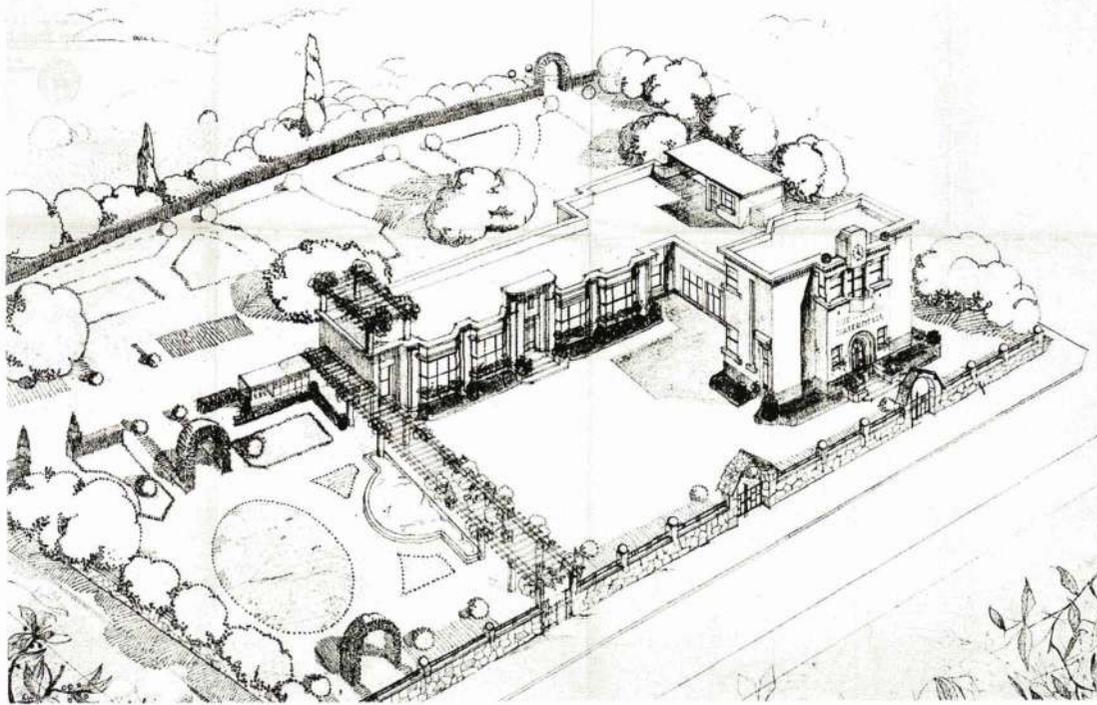
## Les édifices de la vie sociale

### Groupe scolaire Paul-Doumer Avenue du Président-Wilson Cachan

Le groupe scolaire Paul-Doumer fait partie de l'ambitieux programme d'équipements collectifs confié au début des années 1930 aux architectes Mathon, Chollet et Chaussat par le maire Léon Eyrolles (voir p. 70-73). Implanté au sud du territoire communal, il devait desservir la cité-jardin voisine (aujourd'hui détruite) ainsi que le lotissement Chateaubriand. L'école primaire (a. l'Architecte, 1933) est partagée en deux strictement symétriquement, les garçons et les filles étant séparés de part et d'autres d'un bloc central accueillant les entrées, la loge et des escaliers. Les dix classes n'étaient réparties que sur deux niveaux recouverts d'un toit-terrasse (un troisième fut ajouté après 1945) ce qui conduit à l'étiement des volumes, effet visuellement renforcé par les puissantes lignes horizontales des larges baies à châssis métallique alternant avec des trumeaux en brique rouge. Les baies circulaires constituent un autre trait caractéristique du style des années 30 ; ce motif rappelant en outre les hublots des paquebots. Les grilles qui ont remplacé les murs bas clôturant les cours ainsi que les surélévations affadissent quelque peu la richesse formelle de l'ensemble. Les deux classes de l'école maternelle forment un établissement distinct, d'une conception plus originale, en particulier dans celle du pavillon d'entrée abritant le logement de la directrice (b) : la cage d'escalier est éclairée sur l'angle par des dalles en verre, procédé apparu avant la Grande Guerre mais d'usage encore peu fréquent. Pour bien marquer la différence avec l'école primaire voisine, les murs sont ici en brique beige.



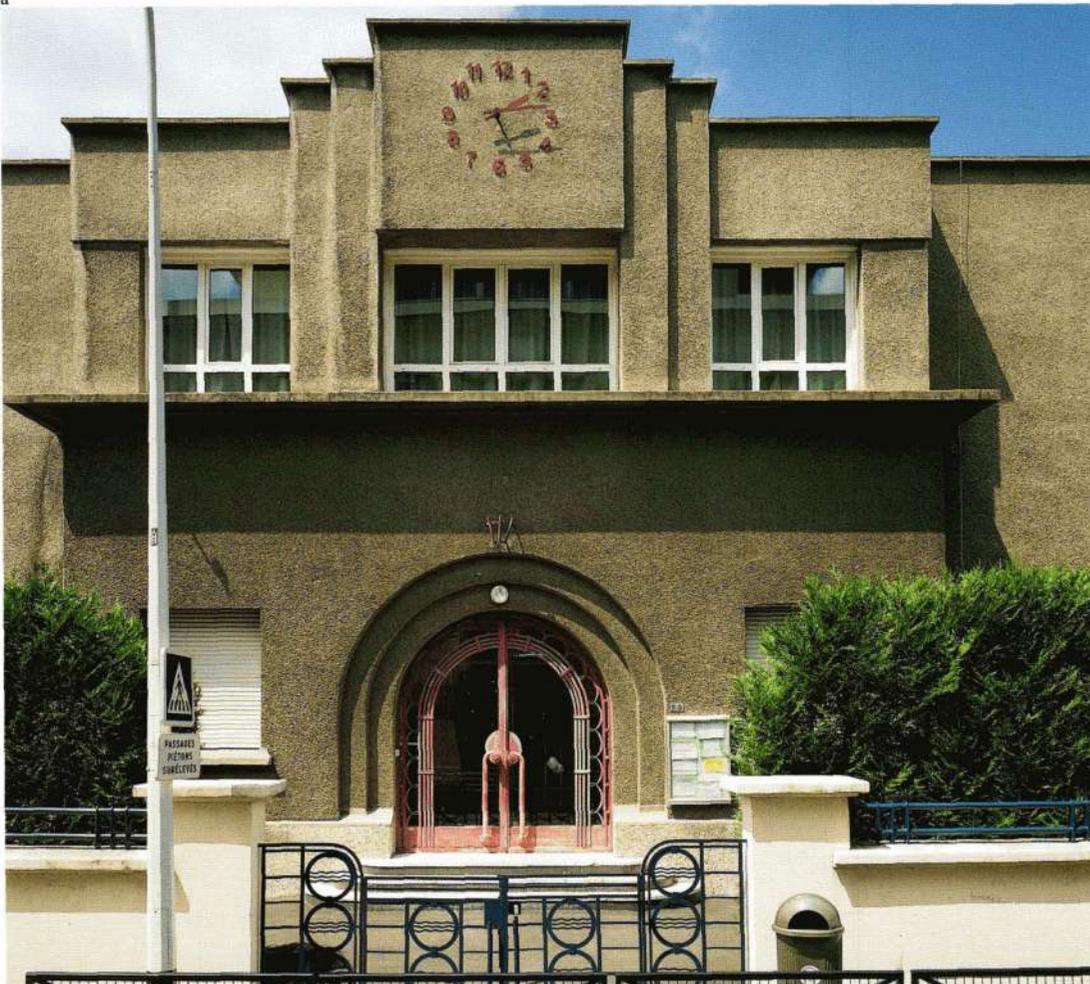
• Ville de Gentilly •  
Groupe scolaire Victor-Hugo



**Groupe scolaire Pierre-Curie**  
(Ici école maternelle)  
8, rue Jean-Louis  
Gentilly

Il s'agit d'un autre exemple de groupe scolaire (baptisé à l'origine Victor-Hugo) construit dans un quartier excentré pour desservir de nouveaux lotissements. L'ensemble conçu en 1931 par l'architecte Florent Nanquette (auteur de plusieurs groupes scolaires et de différents programmes de H.B.M. en banlieue parisienne) comprend également une école maternelle distincte de l'école primaire. Celle-ci s'organise sur la base d'un plan rectangulaire, dont trois côtés sont bordés de bâtiments en bordure de rue, délimitant une vaste cour séparée en deux par un mur : d'un côté les filles et de l'autre les garçons. Ici, l'espace de récréation rejeté sur l'arrière, comme au complexe Karl-Marx de Villejuif, protège les enfants des nuisances de la ville. L'école maternelle s'implantait quant à elle (a) dans un large espace paysager : un jardin potager sur l'arrière du bâtiment, des pelouses, un bac à sable sur la gauche, séparés de la cour proprement dite par une longue pergola. Le bâtiment des classes, largement vitré, était surmonté d'un toit plat aménagé en « terrasse pour héliothérapie et classe de plein-air », réponse récurrente au nouveau souci d'ensoleillement et d'hygiène. L'élévation du pavillon d'entrée (b) est fidèle au dessin du projet (conservé aux archives communales) même si les baies originales remplacées par des fenêtres en PVC perturbent sa cohérence. Le graphisme de la vue cavalière reflète parfaitement la vogue Art déco des années 20 que l'on retrouve dans l'organisation des volumes des bâtiments et dans le détail des ferronneries de la porte d'entrée et de celle de la grille : motifs géométriques simples dont la sobriété cherchait à rompre avec le foisonnement végétal du début du XX<sup>e</sup> siècle. Une nouvelle étape sera franchie avec le complexe Karl-Marx où l'architecture cherche à se libérer du décor gratuit.

I.D.



b

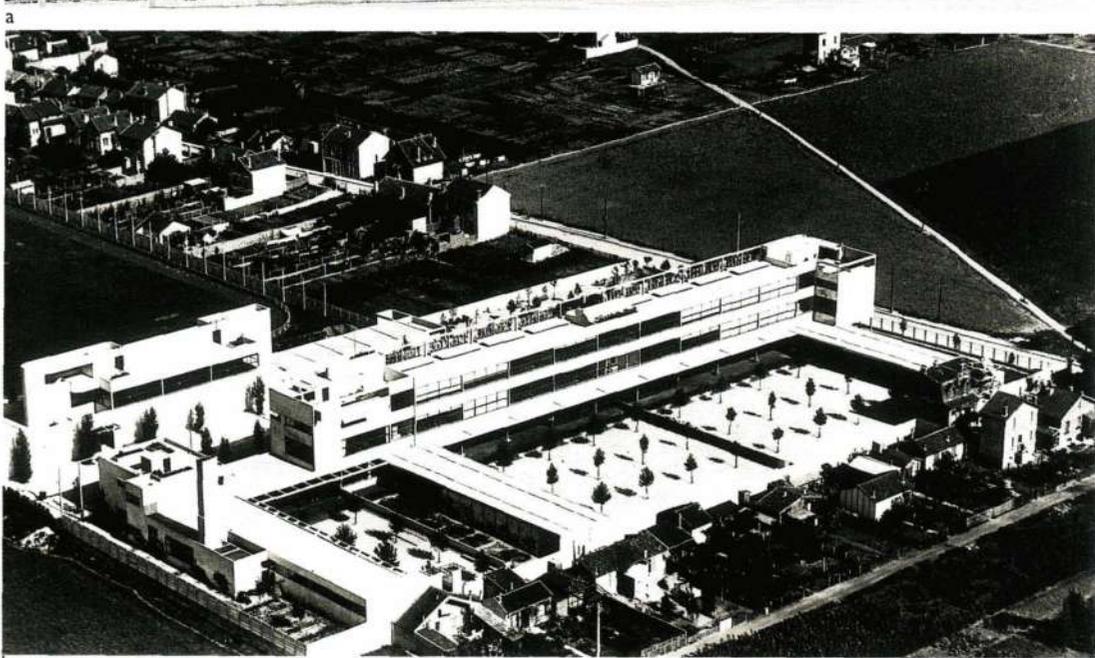
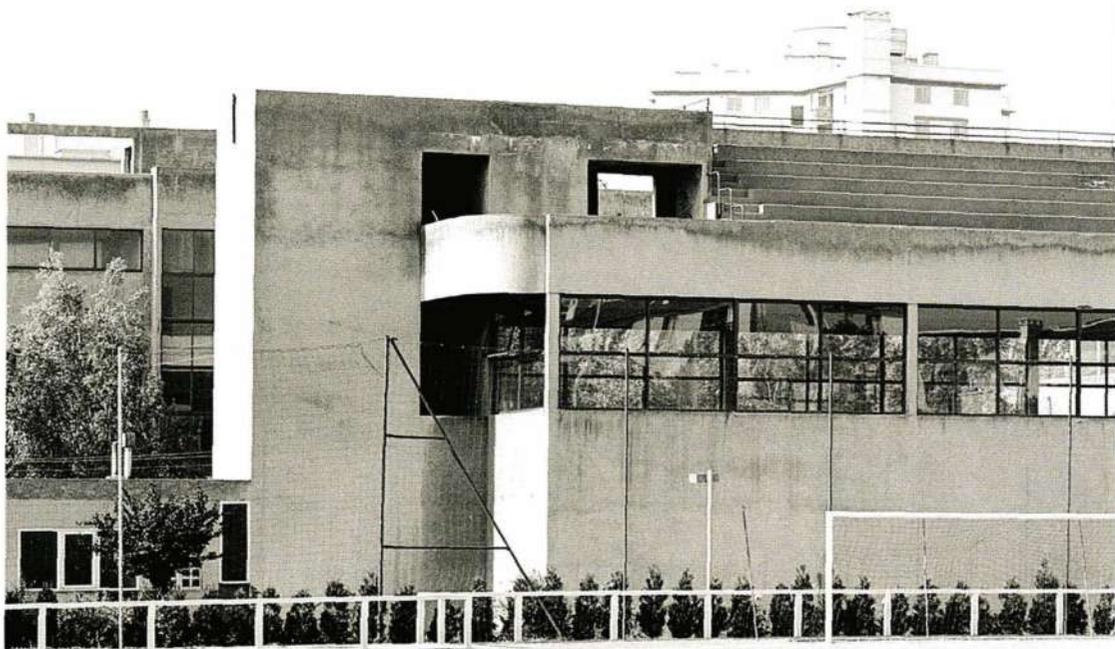
# Les édifices de la vie sociale

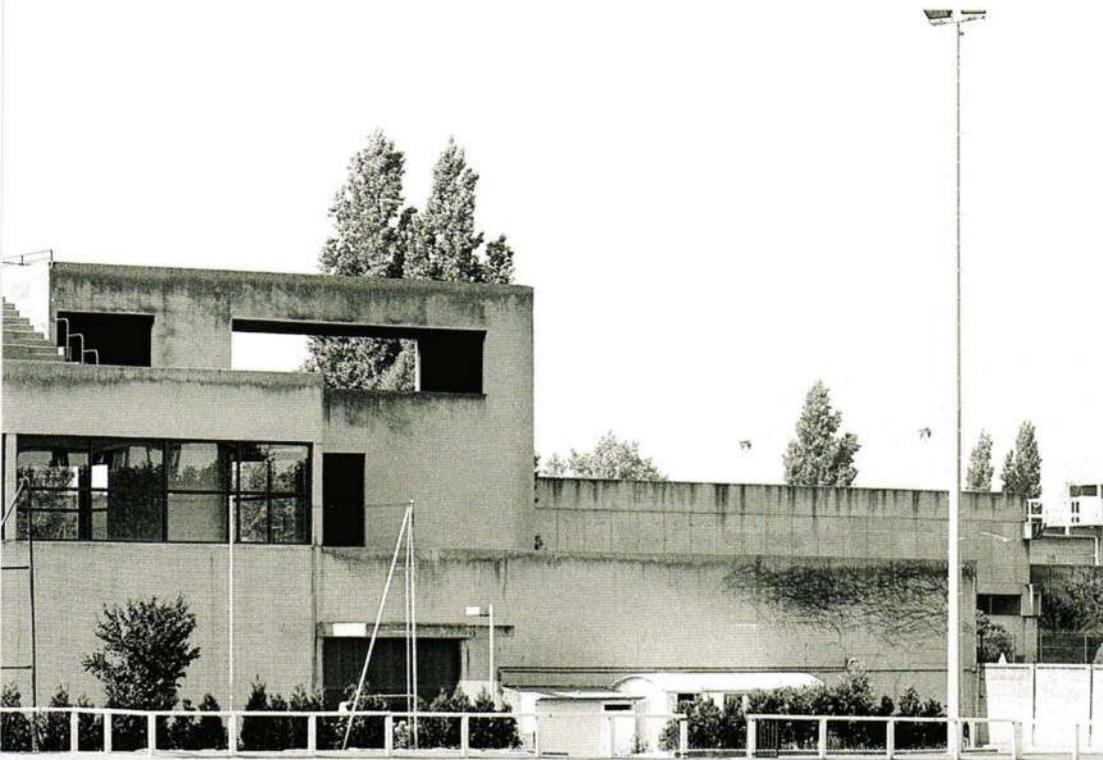
## Groupe scolaire et stade Karl-Marx Villejuif ISMH et Cl. MH

En 1929, le dirigeant communiste Paul Vaillant-Couturier (membre du Comité central et rédacteur en chef de l'Humanité), devient maire de Villejuif. Dès l'année suivante, il lance un concours d'architecture pour la réalisation d'un nouveau groupe scolaire, baptisé Jean-Jaurès, anticipant ainsi les besoins futurs de la ville. Le terrain choisi, au sud, s'inscrit dans le plan général d'aménagement de la commune, adopté en 1929, organisant notamment le détournement vers l'est de la nationale pour éviter le centre du village et la création au sud d'une transversale est-ouest. Au terme de la compétition, c'est André Lurçat, architecte proche du Parti mais non le plus proche parmi l'ensemble des candidats, qui est choisi.

Son projet, très novateur, est rapidement médiatisé. Le Parti saisit alors l'occasion de valoriser la gestion municipale communiste et ses choix architecturaux pour le mieux-être de la classe ouvrière ; il organise une opération politique de propagande. Le complexe est rebaptisé Karl-Marx et inauguré le 9 juillet 1933 lors de festivités tout à fait exceptionnelles où des milliers de travailleurs sont invités tandis que Vaillant-Couturier, Maurice Thorez et Jacques Doriot prennent la parole.

L'avenue esquissée, qui sépare le groupe scolaire du gymnase, est aussi l'occasion pour Lurçat de concevoir un projet urbain plus vaste, reprenant son concept de ville « verticale » dessiné en 1930. Le long de l'avenue, dans un vaste espace paysager, se succèdent de hauts immeubles (près de 15 étages) et des maisons jumelles. Mais faute de moyens, l'ensemble ne voit pas le jour. En 1938 puis en 1945, Lurçat conçoit des extensions pour le groupe scolaire Karl-Marx, finalement réalisées en 1947. Après-guerre, il construit également plusieurs autres écoles à Villejuif (groupes Marcel-Cachin, Paul-Vaillant-Couturier, Robespierre, Guy-Moquet) et concrétise ses conceptions urbaines dans la cité Paul-Vaillant-Couturier.





Le « groupe scolaire Karl-Marx  
Le plus beau,  
Le plus moderne,  
Le plus rationnel »  
Front Rouge, 1er juillet 1933

S'articulant de part et d'autres d'une future avenue, il comprend une école maternelle de quatre classes, deux écoles élémentaires de huit classes chacune – dont les cours ne sont séparées que par un muret – et de l'autre côté de la chaussée, le gymnase et le stade (reliés à l'école par un souterrain qui ne sera jamais utilisé). Dans les années 70, les écoles de filles et de garçons sont transformées en collège mixte.

Lurçat innove à maints points de vue. Il apporte d'abord une réponse formelle empreinte de tous les éléments de la modernité : volumes orthogonaux, horizontalité, construction en béton sur pilotis, fenêtres bandeaux aux huisseries métalliques, toit terrasse, blancheur et transparence. La fonctionnalité est tout autant soignée ; l'importance des parties vitrées pour un ensoleillement maximum et une bonne aération (un solarium est installé sur le toit qui ne sera pas utilisé) répondent aux préoccupations hygiénistes de l'époque, tout comme les souffleries d'air chaud dans les sanitaires. Les siphons de sol facilitent l'entretien. Les revêtements de sol en caoutchouc des préaux épargnent les genoux des enfants. Lurçat dessine tout le mobilier dont la fabrication est confiée à la firme Thonet, spécialiste du courbé. Il conçoit un alphabet pour toute la signalétique des bâtiments (c). Enfin, il demande à Henri Laurens une œuvre pour l'entrée de la maternelle (d). Stella, femme s'enveloppant dans un drapé, est une des premières sculptures en fonte d'aluminium. Son frère aîné, le peintre Jean Lurçat, réalise les fresques des cantines (qui disparaissent durant la guerre). Le gymnase qui peut se transformer en salle de conférence est équipé de vestiaires avec douches chaudes et d'une cabine de projection. Lurçat place ingénieusement la tribune officielle sur le toit (elle se trouve cependant sur le petit côté du stade) (a).

La réalisation est abondamment publiée dans la presse française et étrangère. Elle est aujourd'hui reconnue comme un élément majeur de la modernité architecturale de l'entre-deux-guerres (b) photographie aérienne d'époque, IFA) et considérée comme un jalon de l'histoire de l'architecture scolaire et sportive française du XX<sup>e</sup> siècle.

I.D.

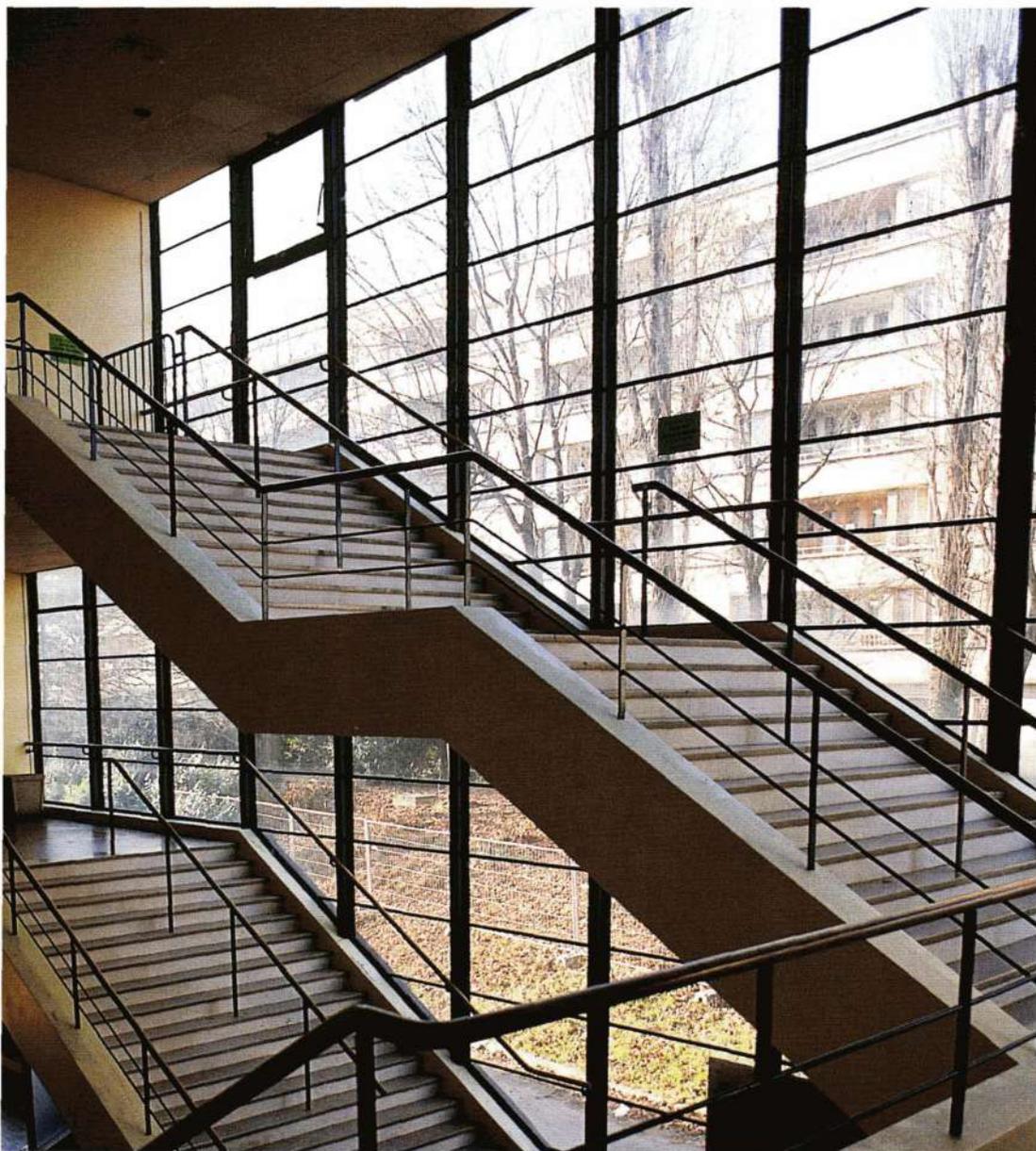


## Les édifices de la vie sociale

### École normale supérieure 61, avenue du Président- Wilson Cachan

L'école normale de l'enseignement technique est créée en 1912 et installée dans les locaux de l'école des arts et métiers à Paris. En 1932, l'institution devient l'ENSET, école normale supérieure de l'enseignement technique pour enfin devenir, en 1985, l'ENS de Cachan. Sa vocation est toujours restée la même : former des enseignants-chercheurs de haut niveau dans les disciplines scientifiques, technologiques et aujourd'hui de gestion.

En 1956, l'école emménage à Cachan sur un vaste campus de dix-sept hectares, projeté dès 1937. Roger-Henri Expert (architecte des Bâtiments civils et des palais nationaux, auteur de l'étonnante église Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus à Metz) établit le plan directeur : implantation dans le parc des différents équipements (ateliers, internats, gymnases, terrains de sport et de jeux, cantine) dont la construction est confiée à divers architectes. Quant à lui, il se réserve la conception du bâtiment principal abritant une partie de l'école et l'administration (b). Du côté des jardins, l'intérieur du vaste hall vitré, lieu de réception ou d'exposition, est rythmé par des pilotis de béton soutenant les étages. Il précède l'aile réservée aux bureaux (qu'on aperçoit par transparence) tandis que salles de cours et laboratoires s'étirent sur plus de 100 mètres.





L'immense bloc des ateliers généraux (c) est dessiné par les architectes Pol Abraham (directeur de la reconstruction d'Orléans) et Marcel Brun. Il se compose d'un rez-de-chaussée bas abritant les salles de réunions, préaux, vestiaires, réserves, et des ateliers eux-mêmes, éclairés zénithalement et latéralement par une véritable cloison de verre. Les architectes y déclinent un « standard » du style International comme Walter Gropius sut le concevoir à partir de 1910 pour les usines ou pour l'école du Bauhaus qu'il dessina à Dessau.

Le bâtiment de la cantine (a) est l'œuvre de Robert Camelot (grand prix de Rome, co-auteur du palais du CNIT à La Défense). Il s'agit ici d'une vue du hall et des escaliers desservant les trois niveaux de réfectoires, adossés à la pente naturelle du terrain.

Les structures des bâtiments sont en béton armé ce qui autorise des portées ou porte-à-faux dégageant au maximum les volumes. Les façades ne constituent plus qu'un remplissage, parement de pierre reconstituée pour la blancheur homogène ou vitrages enserrés dans des huisseries métalliques aux compositions savantes. Les maîtres d'œuvre utilisent à Cachan un langage architectural mis au point avant guerre, mais dont la monumentalité est accentuée par les dimensions du programme. Depuis 1956 le site s'est beaucoup densifié et est complété par divers établissements d'enseignements.

I.D.

# Les édifices de la vie sociale

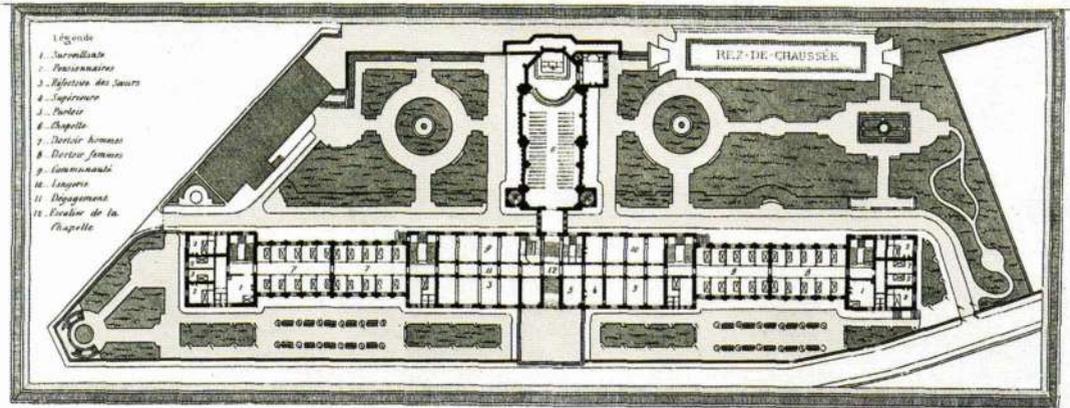
## Institution Saint-Joseph 3 bis, rue des Tournelles Cachan

En 1859, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul installèrent un orphelinat-ouvroir (lieu de travail) ainsi qu'un asile de vieillards rue des Tournelles. La propriété leur fut donnée en 1879 par M. Homberg et par sa fille, religieuse dans la communauté.

Les sœurs confièrent alors à l'architecte Charles Nizet (architecte de la ville de Paris et architecte diocésain de l'Isère) le soin d'édifier, à l'emplacement de l'hospice primitif, un grand bâtiment dominant la vallée de la Bièvre (a), destiné à abriter à la fois hospice, crèche, dispensaire et école de filles. Cette construction en pierre de taille à l'ordonnance rigoureuse et d'inspiration néogothique (baies à meneaux, pignons découverts), ne s'éleva que lentement, puisque le corps central porte la date 1880, l'aile de droite celle de 1888, et celle de gauche, restée inachevée pour des raisons inconnues, celle de 1894. Enfin la chapelle, que Nizet prévoyait dans l'axe du corps central, ne fut jamais édifiée (b plan au sol publié en 1881 dans le *Moniteur des architectes*). Cet inachèvement est sans doute dû aux persécutions dont les congrégations religieuses furent victimes de la part du gouvernement républicain à partir des années 1890.



a  
881



## Maison de retraite Cousin de Méricourt 1-3, rue de Provigny Cachan

Madame de Provigny, dernière propriétaire du château des Arcs, légua en 1910 au département de la Seine sa propriété ainsi qu'une importante somme d'argent afin d'y faire construire un hospice permettant d'accueillir deux cents vieillards, auquel on donna le nom de jeune fille de la mère de la donatrice. L'architecte Belouet édifia de 1911 à 1913 un ensemble très homogène de pavillons de deux étages reliés par des galeries, selon les normes de l'architecture hospitalière de l'époque, tout en préservant une partie de l'ancien parc traversé par la Bièvre. Ces bâtiments furent détruits vers 1975 pour être remplacés par l'actuelle maison de retraite.

b  
Cliché Anquetil Courbevoie (Seine)





**Maison de retraite des Filles de la Charité**

**34, rue des Toumelles  
L'Hay-les-Roses**

L'ancien château des Toumelles fut vendu en 1875 par les héritiers du chimiste Eugène Chevreul (1786-1889) aux sœurs de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, appelées encore filles de la Charité. Alors qu'étaient conservées les dépendances agricoles (voir p. 29), deux ailes, à l'architecture très simple, furent ajoutées en 1897-1900 à l'ancien logis, celle de l'est (photo) abritant la chapelle dont les travées sont soulignées à l'extérieur par de minces contreforts. L'actuelle maison de retraite de sœurs a conservé une partie de l'ancien parc de onze hectares, mitoyen de la roseraie départementale.

**Ancienne maison des champs du collège Sainte-Barbe  
Maison de gérontologie**  
**2, rue Charles-Frérôt  
Gentilly**

De nombreux collèges universitaires du quartier latin possédaient avant la Révolution une maison des champs à Gentilly, pour permettre à leurs étudiants de prendre l'air. Celle du collège Sainte-Barbe, dont le jardin s'étendait jusqu'à l'actuel boulevard périphérique, est la seule qui subsiste en partie aujourd'hui. Les cinq travées en pierre de taille surmontées d'un comble brisé semblent dater du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'aile en retour perpendiculaire à la rue, amputée de moitié à l'époque contemporaine pour élargir la rue Charles-Frérôt. Cette architecture très sobre n'est animée que par les pilastres à refends. Ayant abrité après la Révolution un petit séminaire, l'édifice fut acheté en 1878 par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui y établirent une maison de retraite toujours en activité.



# Les édifices de la vie sociale

**Hôpital de Bicêtre**  
**78, rue du Général-Leclerc**  
**Le Kremlin-Bicêtre**  
ISMH (dont a et d)  
Cl. MH (dont b et c)

À partir en 1634, les premiers bâtiments s'élèvent sur l'ordre de Louis XIII qui souhaite installer un asile pour ses soldats invalides. Le projet abandonné, les constructions servent un temps d'abri aux enfants recueillis par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac. Peu après, Louis XIV fonde l'Hôpital général (réunion des asiles existants au sein d'une seule administration) dans lequel Bicêtre est inclus. L'objectif, appliqué avec efficacité, est de procéder à l'arrestation et à l'enfermement de tous les vagabonds et mendiants. L'établissement comprend alors une prison pour les vagabonds « rétifs » et une partie pour les « véritables » démunis. Bientôt, il accueille également les aliénés, les personnes atteintes de maladies vénériennes et à partir de 1729 des prisonniers. Les conditions de vie et d'hygiène sont déplorables ; les textes et rapports divers se succèdent durant deux siècles pour condamner le traitement inhumain des internés (fous enchaînés) ou des prisonniers (terribles cachots). En 1881, la prison est supprimée, tandis que les vocations d'asile et d'hospice perdurent. De 1886 à 1889, l'architecte de l'Assistance publique Imard, construit le quartier dit « des enfants idiots » (e). Toutefois, dès les années 1880, il existe des services de médecine et de chirurgie. La fonction hospitalière de l'établissement prend peu à peu le pas, au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, sur celle de résidence de long séjour. En 1966, l'architecte Costa de Beauregard construit une école d'infirmières (f) et en 1981, l'équipe composée de R. et A. Bourdon, J. Mache et P. Deguest réalise un nouvel hôpital sur l'emplacement de l'ancien potager (g). Enfin, en 1991, Adrien Fainsilber dessine le centre d'accueil des personnes âgées, implanté sur l'espace libéré par la destruction de certains pavillons de la section des enfants (h). Bicêtre est aujourd'hui un des Centres Hospitaliers Universitaires (CHU) de Paris. Il emploie plus de 3 500 personnes, enregistre plus de 50 000 admissions par an et constitue une véritable ville dans la ville.





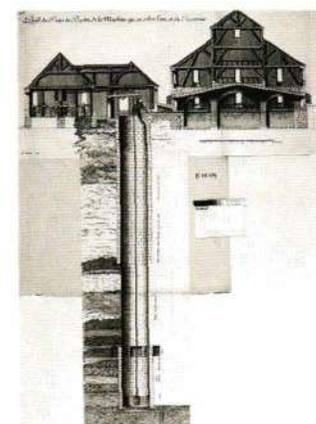
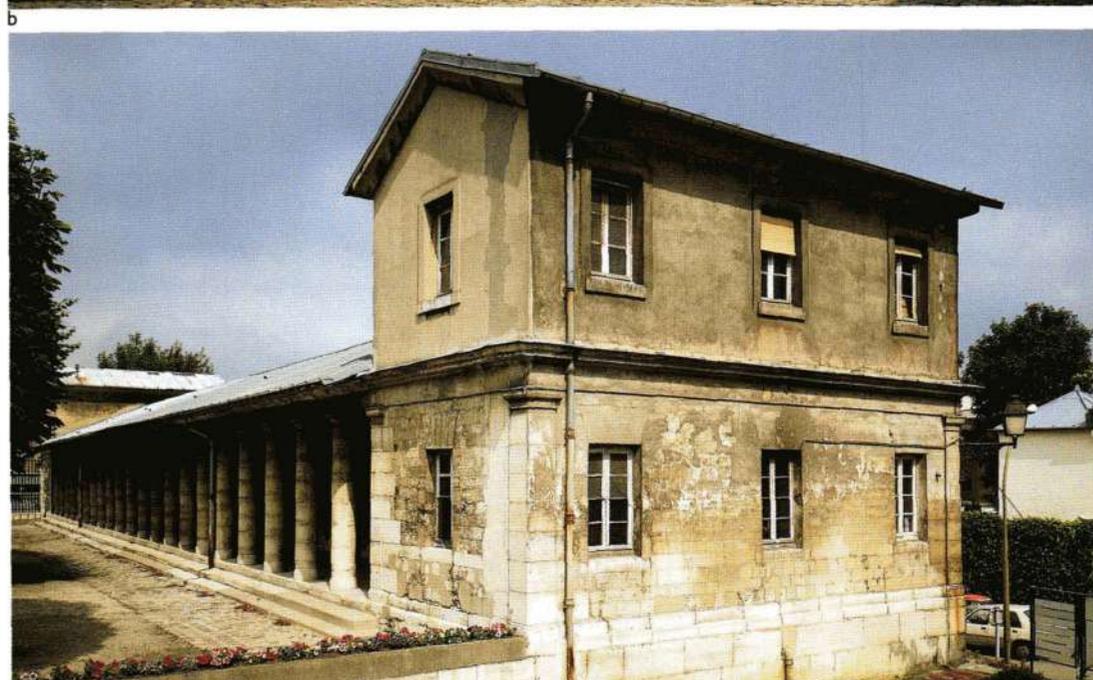
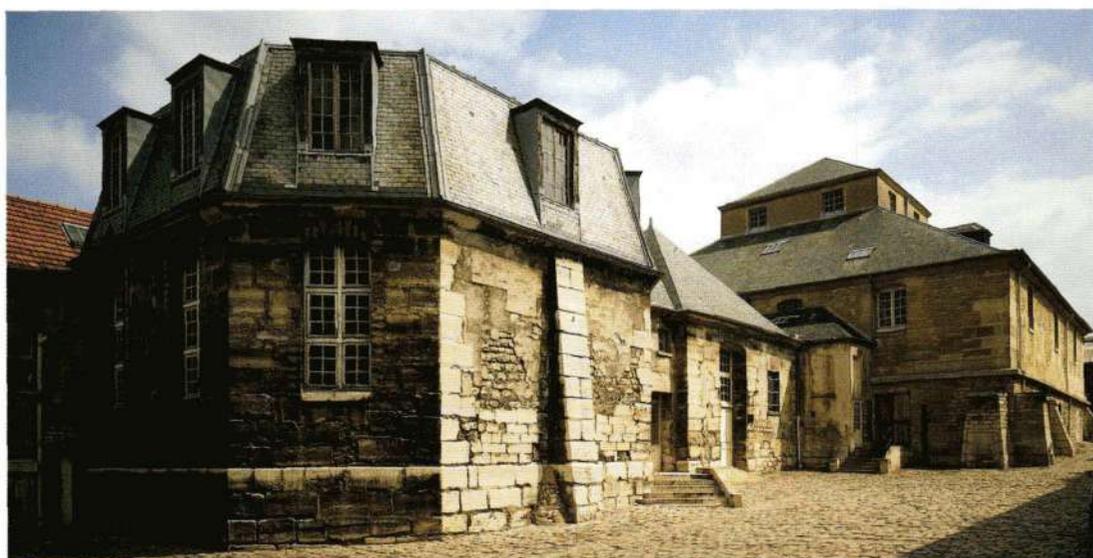
On aperçoit les toitures des deux pavillons d'angle de la cour d'honneur, datant du XVII<sup>e</sup> siècle (a). Ils sont enserrés dans les corps de bâtiments repris au XVIII<sup>e</sup> et surélevés au XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1733, on commande un puits au fameux architecte Germain Boffrand afin de pallier la difficulté d'approvisionnement en eau de l'établissement. L'ensemble (b) se compose successivement du bâtiment octogonal du manège (l'eau est d'abord puisée à la force de chevaux puis par 72 forçats qui se relayent), ensuite du bâtiment abritant le puits lui-même (58 mètres de profondeur, 5 mètres de diamètre) et enfin d'un vaste réservoir où aboutit un réseau d'adduction souterrain qui alimente les pavillons et qui permet l'évacuation des eaux usées (G. Boffrand, Livre d'architecture, 1745. (b')).

La porterie de l'est (c) date de 1757 et est construite lors du déplacement de l'accès principal à l'établissement. La première porte, au nord, datant de 1668 existe toujours. Elles sont toutes les deux classées monument historique (i).

Une aile du quartier des aliénés, construit vers 1830 (d). Le néoclassicisme encore de mise à cette date se traduit ici par la rigueur des volumes et par la sévère colonnade dorique du côté de la cour plantée.

I.D.



b'

## Les édifices de la vie sociale

### Hôpital Paul-Guiraud 54, avenue de la République Villejuif

À l'origine, le département de la Seine souhaite réaliser un vaste asile (sur 18 hectares) pour accueillir des aliénés incurables en résidence. Construit entre 1882 et 1889 par l'architecte Maréchal, l'établissement se transforme peu à peu en centre de soin.

La conception de l'ensemble, selon le modèle de l'hôpital pavillonnaire, découle de deux principes : répartir les patients par catégories dans des bâtiments isolés et autonomes ainsi que relier les pavillons et les installations de services généraux entre eux par des circulations à couvert. Sur l'axe principal sud-nord se succèdent les principaux services communs, dont une grande salle des fêtes, tandis qu'à sa gauche se développent les pavillons des hommes et à sa droite ceux des femmes. À l'extrême ouest du terrain, un vaste potager permet d'occuper certains pensionnaires. Sur un soubassement en meulière, les bâtiments sont construits en calcaire, moellons sous enduit et pierre de taille réservée aux encadrements de baies et aux chaînages d'angles (a). Les toitures des galeries ouvertes sont soutenues par d'élégants piliers en fonte (b).





À l'extrémité nord de l'enceinte, l'architecte Georges Debrie réalise en 1910 certains pavillons de la section Henri-Collin, réservée aux malades dangereux. Les bâtiments en meulière, ouverts sur un portique en rez-de-chaussée et une galerie haute à l'étage, sont isolés par un système de fosses et de murs infranchissables (c).

Afin d'augmenter la capacité d'accueil de l'asile, 5 nouveaux pavillons sont construits en 1932-34 à l'emplacement du potager. Installée en Moselle, l'entreprise de construction métallique de Ferdinand Fillod, pionnier de l'architecture préfabriquée en métal, a ici une des premières occasions de mettre en œuvre ses brevets, déposés à partir de 1928 (d). Ne répondant plus du tout aux besoins de la psychiatrie moderne, ces bâtiments, comme ceux de l'U.M.D (unité des malades difficiles) doivent être remplacés prochainement par des réalisations plus adaptées.

Depuis 1989, l'hôpital porte le nom du médecin-chef qui dirigea l'établissement entre 1926 et 1933.

I.D.



## Les édifices de la vie sociale

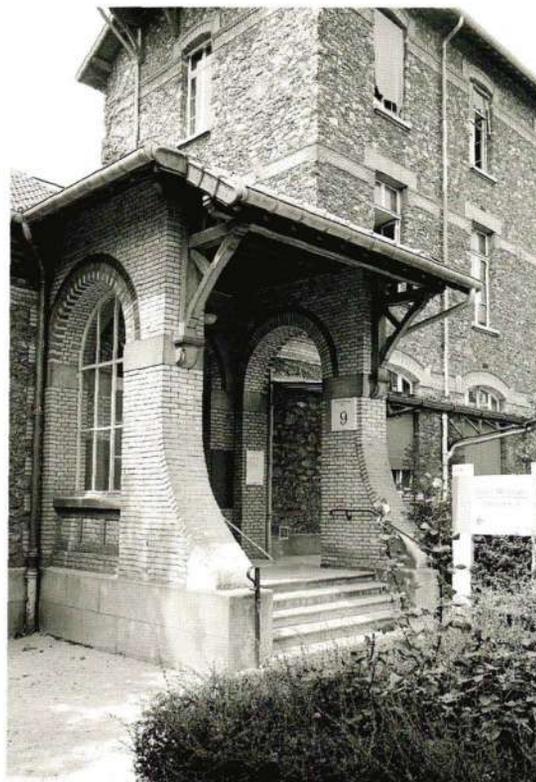
### Hôpital Paul-Brousse 12, avenue Paul-Vaillant- Couturier Villejuif

Programmé dès 1901, l'hospice départemental de vieillards, d'infirmes et d'incurables Paul-Brousse, du nom de l'homme politique qui défendit le projet, est inauguré en 1913. Construit par l'architecte Julien Morize, sur le plan toujours en vigueur de l'hôpital à pavillons, il fait figure de modèle pour l'époque : le plus important des établissements similaires en France (1 500 lits), le plus remarquable par la disposition des bâtiments, des agencements intérieurs, du souci d'hygiène, des aménagements paysagers – toujours parfaitement entretenus.

On pénètre dans l'institution par le bâtiment de la direction et de l'administration derrière lequel se succèdent, dans le même axe, ceux du parloir, de la lingerie, des cuisines, de la laverie, de la pharmacie, des bains et de la chirurgie et de l'infirmerie. Les bâtiments de séjour des hommes, des femmes ou des ménages se répartissent de part et d'autre de cet axe, comprenant des dortoirs où les lits sont isolés par des alcôves ou des chambres (pour les couples), des sanitaires, une salle de jour, un réfectoire et son office ; l'ensemble est complété par un bâtiment pour les employés, un autre pour les internes, la buanderie et son château d'eau contigu, enfin le pavillon du service des morts. Les pavillons sont construits en meulière, en pierre de taille et en brique ; la juxtaposition de ces matériaux crée des effets polychromes et décoratifs, complétés par des ornements en céramique vernissée. Le bois est réservé aux charpentes (parfois débordantes), aux lanternons aérant les greniers et aux galeries de circulation ouvertes.

L'établissement est aujourd'hui un centre accueillant des services d'hospitalisation classique mais aussi des malades admis en moyen et long séjours. Les bâtiments ont été complétés de nouveaux équipements, comme le très réussi centre de transplantation hépato-biliaire, construit en 1994 par Claude Vasconi.

I.D.





**Institut Gustave Roussy  
39, rue Camille-Desmoulins  
Villejuif**

Le bâtiment, conçu par l'architecte Pierre Laborde est inauguré en 1980. Il porte le nom du professeur qui instaure, en 1919, la première consultation pour les patients atteints de tumeurs cancéreuses, dans les locaux de l'hôpital Paul-Brousse. Dès les années 20, Gustave Roussy y crée l'Institut du cancer dont la vocation est double, la recherche et l'accueil hospitalier. Les bâtiments devenus trop exigus et les espaces disponibles trop restreints avenue Paul-Vaillant-Couturier, le projet d'une nouvelle construction au lieu-dit isolé des Hautes-Bruyères naît entre 1961 et 1964. Il faut pourtant attendre 1976 pour que les travaux commencent.

L'Institut est conçu sur le modèle de l'hôpital-bloc à rond-point central. Les circulations verticales mécanisées et concentrées sur une colonne évitent les interminables couloirs tandis que l'isolement et la hauteur de l'édifice permettent un ensoleillement et une aération améliorés. Symbole de la puissance de la médecine et de ses performances scientifiques, les ailes s'élancent sur quinze étages (plus trois niveaux de sous-sol), rayonnant autour d'un noyau. L'aile la plus longue abrite les plateaux techniques tandis que les quatre autres sont destinées à l'hospitalisation (60 lits par étages). L'ensemble, dont une aile est couronnée de monumentales initiales IGR, constitue un signal dans le paysage et l'environnement routier.

L'hôpital – près de 80 000 m<sup>2</sup> – est le premier centre européen de lutte contre le cancer ; il emploie 2 700 personnes et accueille plus de 13 000 malades par an. Il est complété, durant les années 80, par un pavillon de recherche (restructuré et étendu depuis), par un hôtel hospitalier « Campanile » inauguré en 1988, enfin par une maison des parents « Ronald Mc Donald » édifiée en 1991.

I.D.



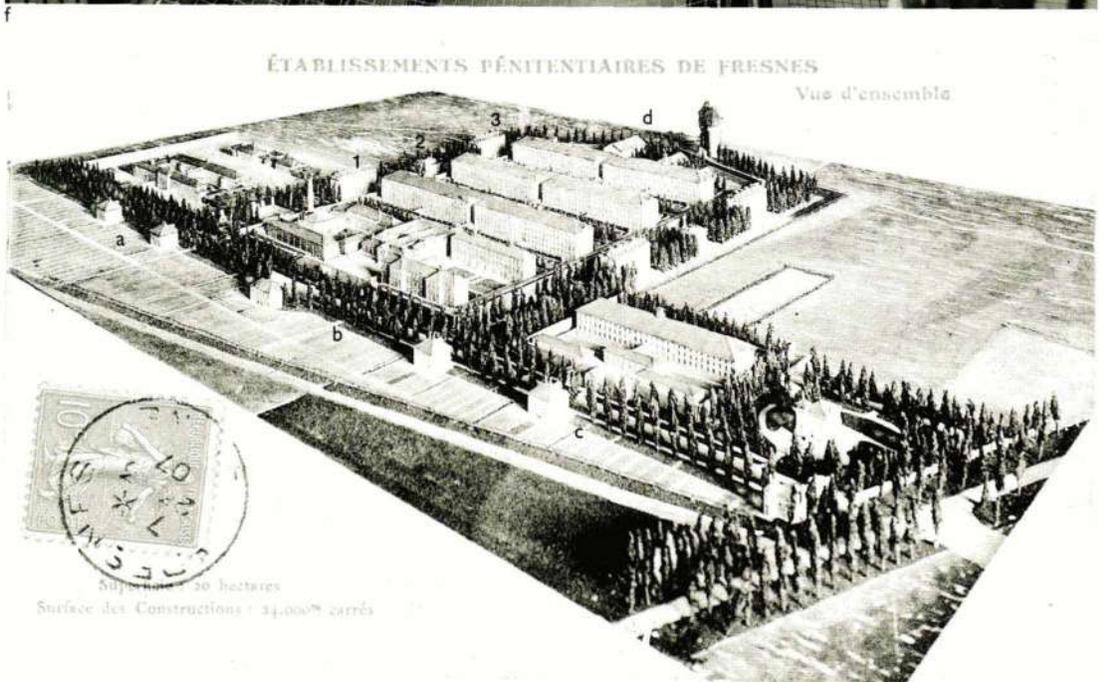
# Les édifices de la vie sociale

**Centre pénitentiaire,  
maison d'arrêt, et établisse-  
ment d'hospitalisation public  
national  
I, allée des Thuyas  
Fresnes**

Cartes postales (Archives départe-  
mentales)

L'ensemble, composé de la prison et de l'hôpital de Fresnes, est construit de 1895 à 1898 sur les plans de l'architecte Henri Poussin, en application de la loi du 5 juin 1875 prescrivant le régime cellulaire aux prisons départementales pour les détenus condamnés au plus à un an et un jour d'emprisonnement. Aux yeux du législateur de l'époque, le régime cellulaire (un prisonnier par chambre) permet de soustraire le condamné aux mauvaises influences de ses codétenus tout en le soumettant à celle, moralisatrice, du personnel de la prison, des instituteurs et de sa famille. Fresnes est destiné à remplacer les prisons de Mazas, Sainte-Pélagie, la Grande-Roquette et l'infirmerie centrale des prisons de la Seine, vouées à la démolition avant l'Exposition universelle de 1900.

La commune de Fresnes, d'accès facile depuis Paris dont elle n'est éloignée que de 12 km, est choisie pour la salubrité de son air, le prix modéré de ses terrains, la proximité de carrières de pierre, de briqueteries, de tuileries et pour son faible taux de population (qui, de ce fait, augmentera rapidement). Construit en meulière, l'établissement se divise en trois parties : l'hôpital des prisons de l'ancien département de la Seine, aujourd'hui national, très remanié depuis les années 1960 (a), le groupe (maison centrale) de cent cinquante cellules réservé aux condamnés à plus d'un an d'emprisonnement ou aux travaux forcés (devenu ensuite la maison d'arrêt des femmes) (c), et enfin le groupe central, prévu pour 1500 détenus (b).

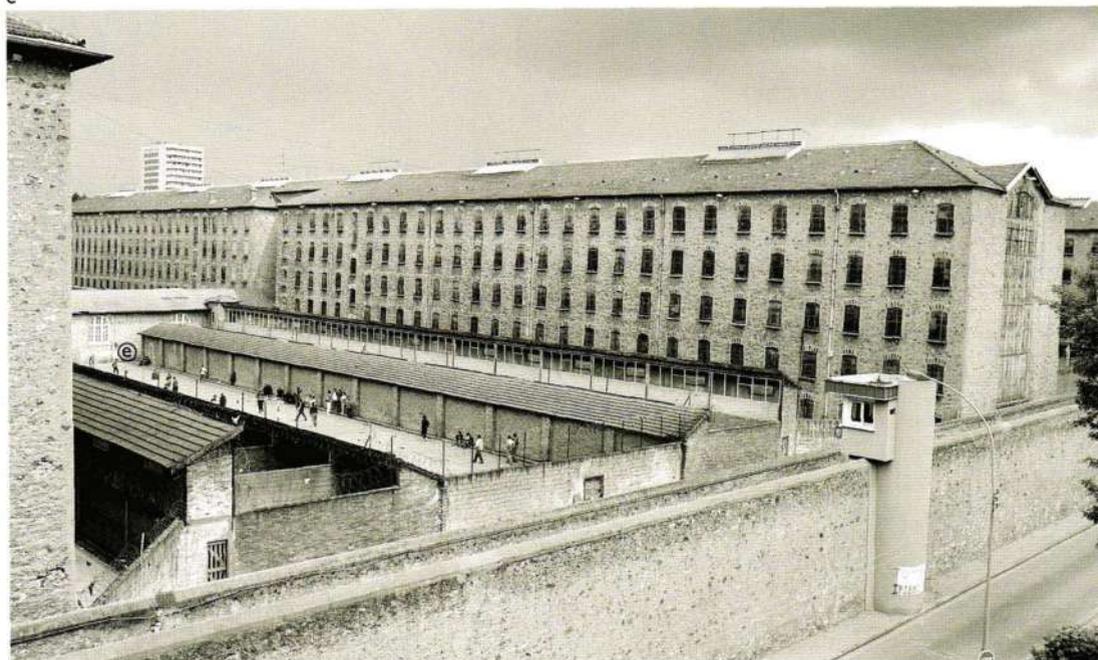




Le plan en étoile utilisé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est ici abandonné au profit d'une composition « en peigne » : premier exemple en France d'un modèle qui se généralisera aux États-Unis. L'établissement est formé de trois corps de bâtiments parallèles largement espacés (1 à 3) servant de cadres aux cours de promenades individuelles et collectives à l'origine plantées d'arbres. Ils sont reliés entre eux et desservis par un long et large couloir. Ce groupe central rassemble également les services généraux, boulangerie, buanderie qui centralisait le blanchissage de toutes les maisons de détention de la Seine, ateliers de travail, quartier de punition de trente-deux cellules et chapelle-école alvéolaire (d).

Dans le couloir central (e) les pavés de verre, au sol, permettaient d'éclairer les ateliers. Groupe central (f) : vue intérieure de l'un des bâtiments de détention cellulaire.

V.B.



e

b

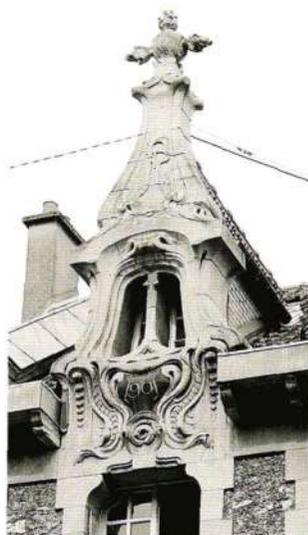
d

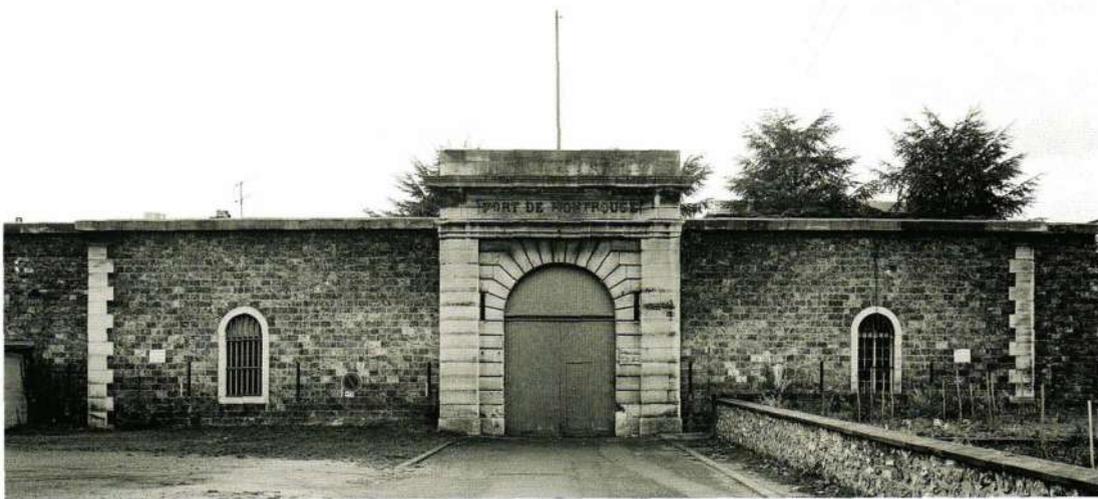
## Les édifices de la vie sociale

### **Gendarmerie** **12, rue Galliéni** **Cachan**

Il n'est pas habituel qu'une gendarmerie présente un visage avenant, car, selon les règles de l'architecture administrative du XIX<sup>e</sup> siècle, l'adéquation de la forme à la fonction réclamait, pour ce type d'édifice, une façade austère symbolisant la sévérité de la loi.

L'œuvre réalisée en 1901 par l'architecte Maurice Yvon apparaît bien comme un cas isolé, car le style Art nouveau inspirant les baies du rez-de-chaussée et plus encore les lucarnes, aux lignes onduleuses et féminines, étonne sur la maison des gardiens de l'ordre. Par un humour sans doute involontaire, l'une de ces deux gracieuses lucarnes éclairait la « chambre de discipline », autrement dit le « violon ». Certains éléments du décor sculpté indiquent toutefois qu'il s'agit bien d'une gendarmerie : la « grenade » formant amortissement au-dessus des lucarnes, ou le chapeau de gendarme surmontant une des baies du rez-de-chaussée. En outre, l'organisation générale du bâtiment ainsi que ses autres façades restent tout à fait habituelles.





**Fort de Montrouge**  
Établissement technique central  
de l'armement  
Avenue Prieur-de-Cote-d'Or  
Arcueil  
Porte d'entrée, avenue Max-Dormoy  
(a)



**Fort de Bicêtre**  
Centre national des transmissions  
de l'armée de terre  
Rue du Fort  
Le Kremlin-Bicêtre  
Caseme (b)  
Série de casemates (c)

La nécessité de construire de nouveaux équipements défensifs pour protéger Paris s'impose au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Le projet adopté combine la construction d'une nouvelle enceinte de 94 bastions et la réalisation simultanée d'un système de fortifications détachées entourant la capitale. Près d'une vingtaine d'ouvrages sont alors réalisés, formant ce qu'on nomme aujourd'hui la première ceinture parisienne de forts. Ceux de Bicêtre et de Montrouge sont construits entre 1840 et 1845.

Le fort de Montrouge, bien que situé à l'ouest de la Nationale 20 et enclavé dans la ville du même nom, est rattaché à la commune d'Arcueil. Il présente un plan approximativement carré à 4 bastions, celui de Bicêtre un plan pentagonal, à 5 bastions. Tous les ouvrages des enceintes sont réalisés en meulière, garnis de chaînages en pierre de taille calcaire. L'entrée du fort de Montrouge se faisait autrefois par le nord, face à Paris, au moyen d'un pont-levis enjambant un fossé comblé dans les années 1950 (a).

L'ensemble de Montrouge est très endommagé durant le siège de 1870. Les deux casernes construites au centre de la cour, sont entièrement détruites par les bombes de janvier 1871 ; elles existent toujours au Kremlin (b). Les casemates (chambres voûtées à l'abri des tirs d'artillerie) et une poudrière sont les seuls vestiges du fort primitif (c). Durant l'entre-deux-guerres, une caserne de gendarmerie est édifiée sur l'ancien glacis (plan faiblement incliné qui raccorde les fortifications au niveau naturel du terrain à l'extérieur) du fort de Montrouge tandis que celui de Bicêtre est nivelé et recouvert d'immeubles après 1945.

I.D. et X.M.



# Les cimetières

## **Cimetière Rue du Chemin-de-Fer Cachan**

Aujourd'hui situé sur le territoire de Cachan, c'est en fait l'ancien cimetière d'Arcueil, ouvert à cet emplacement en 1811. Conçu sur un plan orthogonal des plus classiques, son horizon est borné à gauche par les arcades de l'aqueduc construit par l'ingénieur Belgrand sous le Second Empire. Disposé en terrasses sur le versant gauche de la vallée de la Bièvre, il offre un panorama étonnant mais ne présente pas de tombes remarquables du point de vue de l'histoire de l'art.

## **Tombeau de Berthollet (a) Cimetière, Cachan**

Le savant chimiste Louis-Claude Berthollet possédait une grande demeure à Arcueil, où il mourut en 1822. Sa tombe, une des plus anciennes du cimetière, est située à proximité de l'entrée. Composée d'une colonne tronquée de marbre blanc, s'inspirant de monuments funéraires antiques selon un type fréquent dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, elle est surmontée d'une sculpture en forme d'urne funéraire. Une autre colonne funéraire, au premier plan, est celle de la veuve de Berthollet.

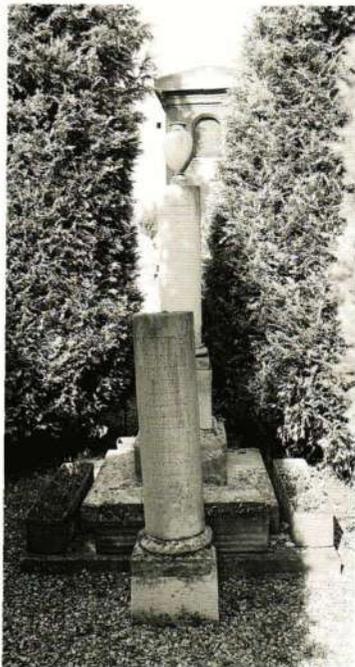
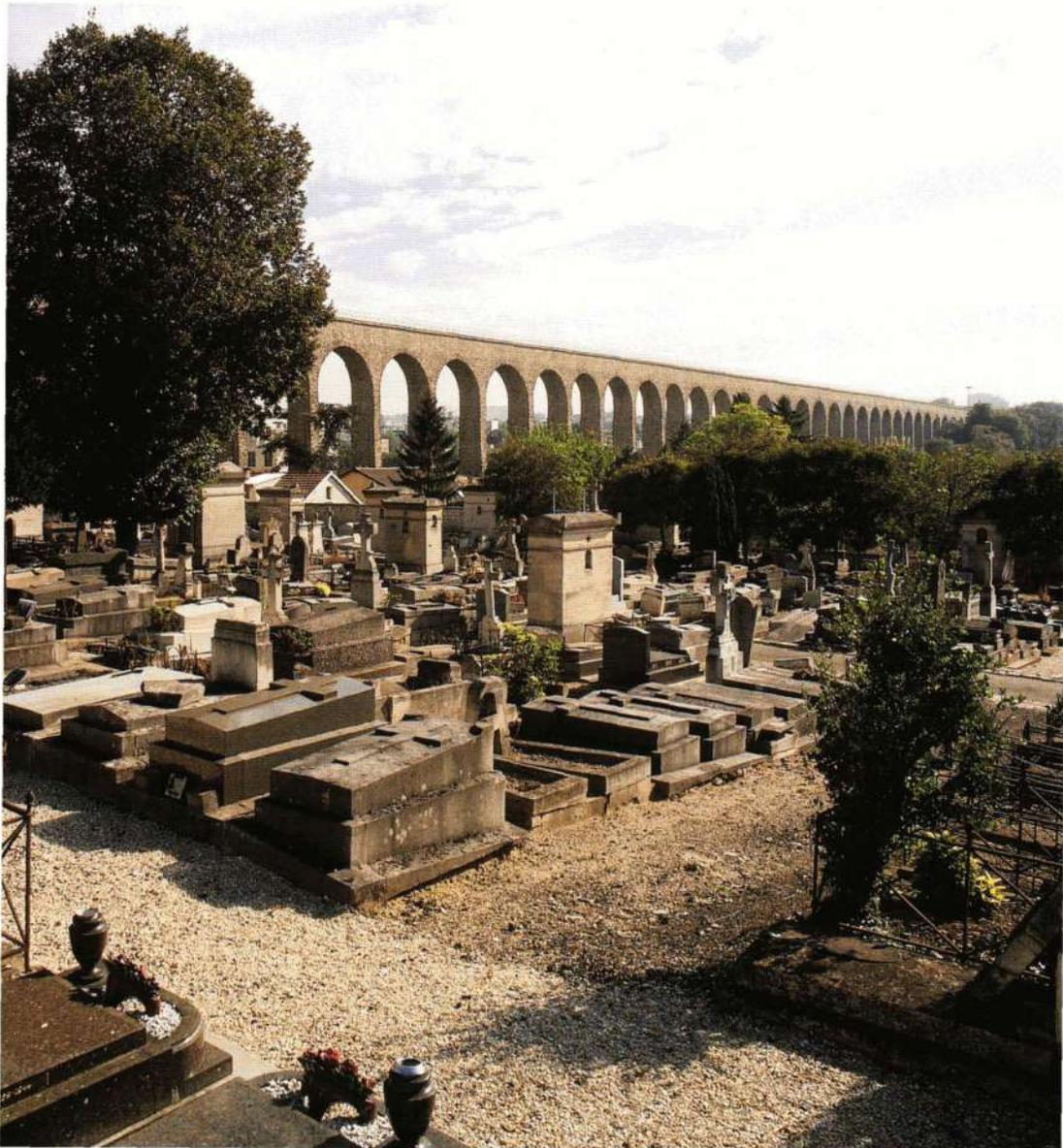
## **Croix de chemin (b) Angle rue Besson et rue Émile-Raspail Arcueil**

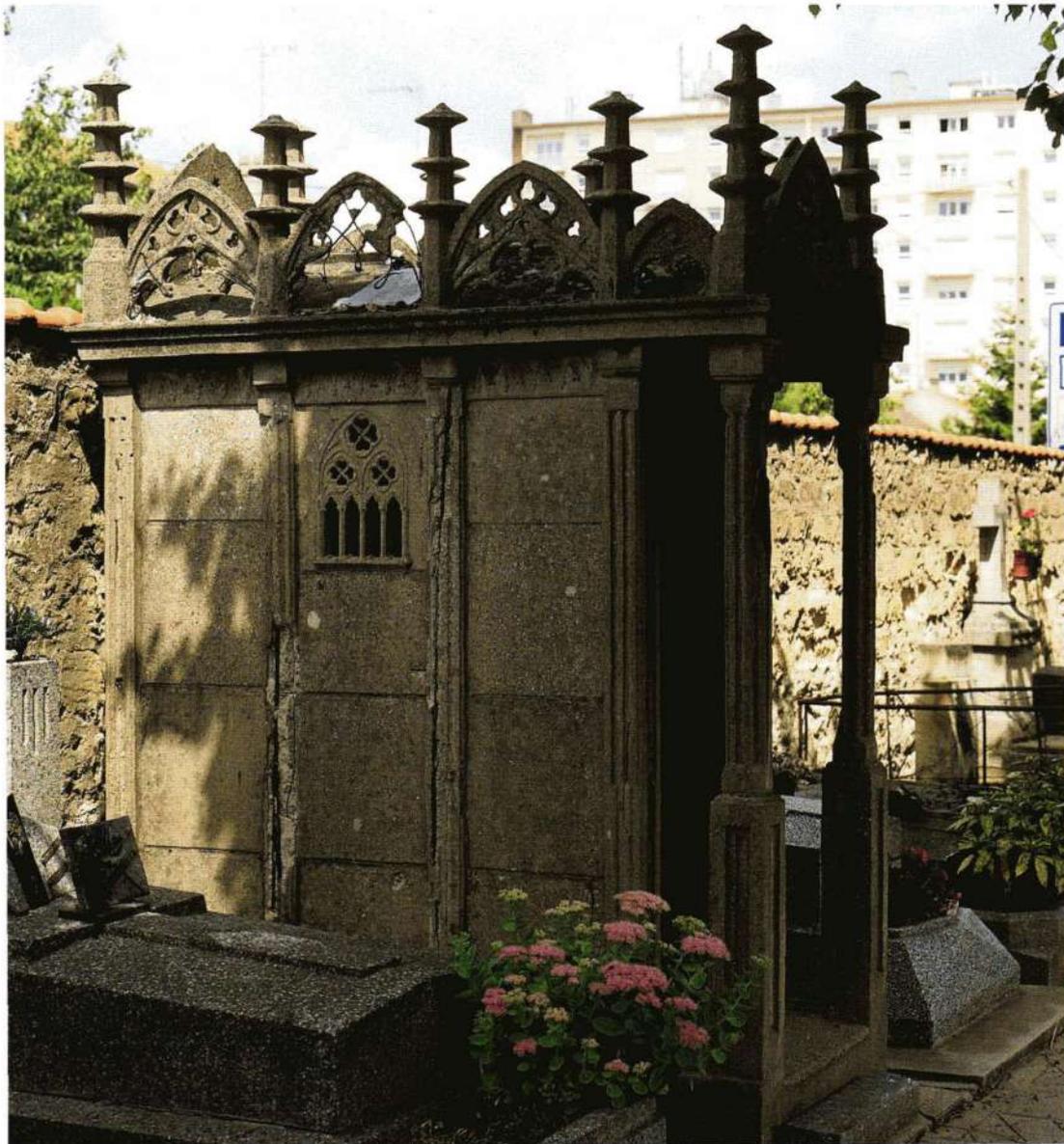
Cette croix, qui a disparu après la réalisation de la photographie, était déjà visible au même emplacement sur une gravure de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le fût en pierre et sa base pouvaient donc être antérieurs à cette époque, tandis que la croix proprement dite en fer forgé ne datait sans doute que du XIX<sup>e</sup> siècle.

## **Croix de chemin (c) Rue Julien-Chailloux Fresnes**

Située à un carrefour en limite sud de l'ancien village de Fresnes, cette croix de chemin est située à l'emplacement d'un ancien lieu de sépulture, où des tombes datées de l'époque mérovingienne furent découvertes en 1960.

La croix actuelle, portant sur l'une de ses faces le Christ et sur l'autre une Vierge à l'Enfant fut partiellement refaite à l'époque contemporaine, à partir des vestiges d'une croix plus ancienne, peut-être médiévale.





**Chapelle funéraire**  
Cimetière, 7, rue Édouard-Vaillant  
Villejuif

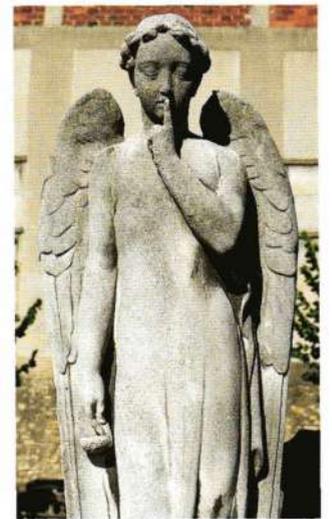
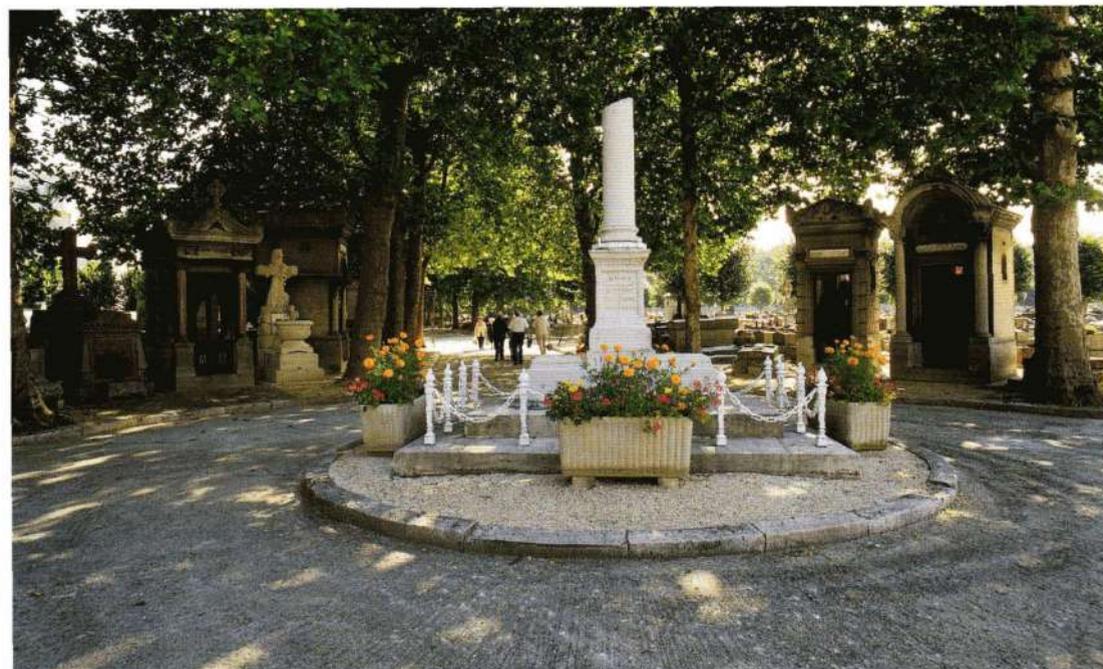
On ne sait rien de cette chapelle tout à fait originale dont les inscriptions sont effacées. La mise en œuvre en style néogothique des panneaux préfabriqués de béton enserés dans une structure en béton armé est un témoignage surprenant de la pérennité de ce courant dans l'art funéraire.  
I.D.

**Cimetière**  
Avenue du Cimetière-Communal  
Le Kremlin-Bicêtre

En 1898, la partie du cimetière parisien d'Ivry sur le territoire de la toute nouvelle commune du Kremlin-Bicêtre devient le cimetière communal. Le monument aux morts de la Commune et de la guerre de 1870, colonne tronquée posée sur un socle, est édifié dès l'année suivante, au centre d'un rond-point dans l'axe de l'entrée. Tombeaux et chapelles funéraires les plus cossues s'élèvent bientôt alentour.  
I.D.

**Tombeau de la famille Popineau**  
Cimetière, Le Kremlin-Bicêtre

C'est à double titre que ce tombeau, dont la concession a été acquise en 1928, constitue l'une des sépultures les plus intéressantes du Val-de-Marne. D'une part parce qu'il est l'un des rares à être orné d'un ange, qui emporte l'âme du défunt et symbolise l'espérance d'une vie future, inspirée par la foi chrétienne. D'autre part, parce que le département peut s'enorgueillir de compter la sépulture familiale de quatre sculpteurs, dont celle-ci. L'ange, dû au ciseau du sculpteur François-Émile Popineau, veille en effet sur sa dépouille et celle de ses parents.  
V.B.

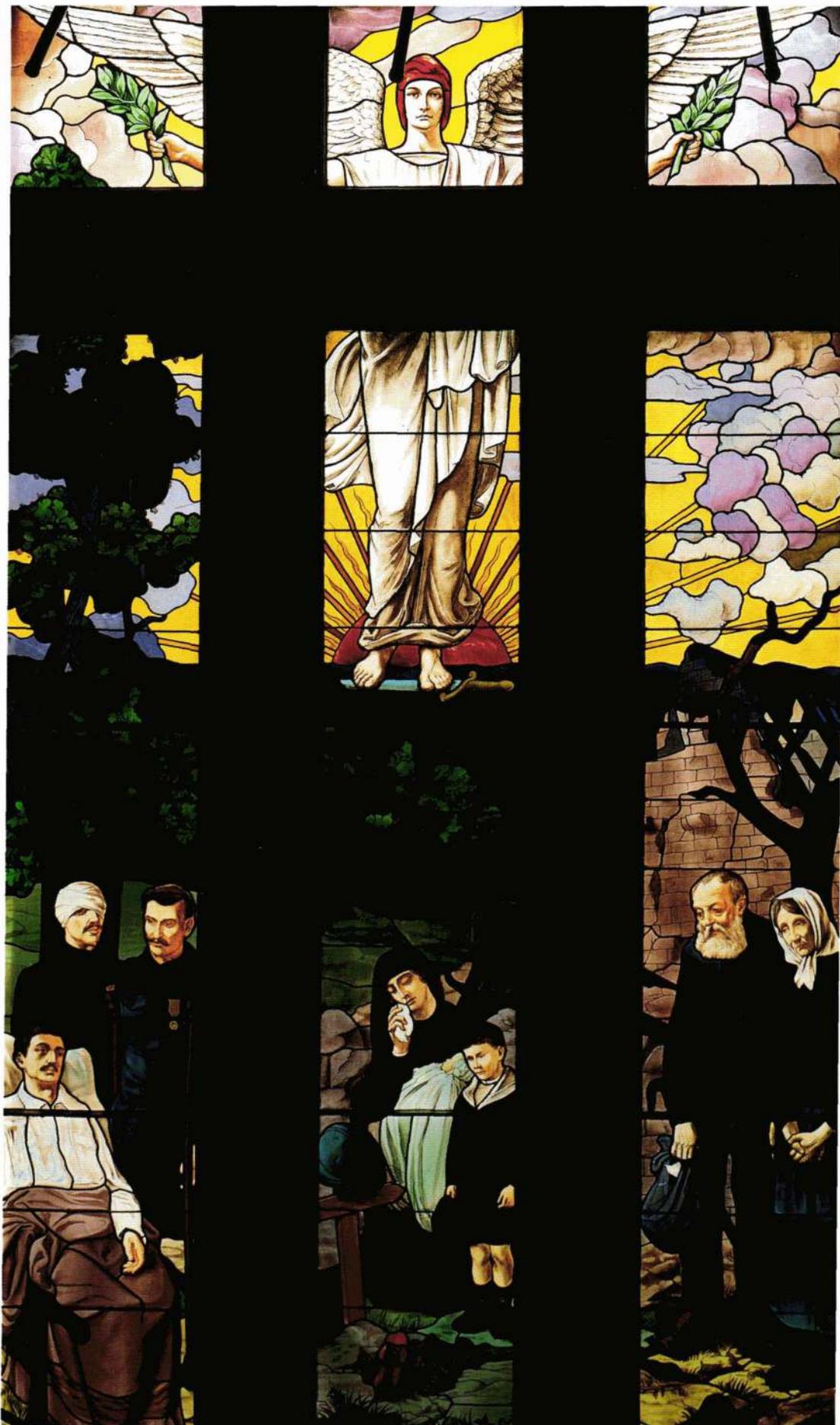


## Les monuments aux morts

### Verrière commémorative de la guerre 1914-1918 Hôtel de ville Le Kremlin-Bicêtre

« En 1920, la commune du Kremlin-Bicêtre, créée en 1896, a choisi de perpétuer le souvenir de la guerre par une verrière monumentale de cinq mètres de haut placée dans l'escalier d'honneur de la mairie, passage obligé des élus comme des administrés et toujours emprunté aujourd'hui lors des cérémonies officielles. Sa réalisation intervient vingt ans après la construction de l'hôtel de ville par l'architecte H. Rebersat à la suite d'une décision de la commune, très éprouvée par la perte de 450 de ses enfants. Ce vitrail, commandé au grand atelier parisien, alors très en vogue, de Charles Champigneulle, est unique, étant le seul vitrail patriotique monumental réalisé pour un édifice public, répertorié à ce jour sur le territoire français. La composition est divisée en deux registres volontairement mis en opposition. En bas, les malheurs de la guerre, symbolisés à gauche par trois soldats blessés, désormais invalides ; au centre, une veuve en pleurs accompagnant un jeune orphelin sur la tombe du défunt ; à droite, un couple de vieillards terrassés par le chagrin, sur fond de paysage de ruines. La mort est là, présente dans chacun des trois tableaux, traduits dans des tonalités sourdes (marron, noir, gris) qui pérennisent le deuil. Au registre supérieur, la France est symbolisée par une figure féminine ailée, rayonnante. Debout sur le glaive, elle tient dans ses bras écartés des rameaux de laurier en signe de gloire. Son regard, fier, implacable, et la lumière d'un soleil nouveau qui se lève et rayonne derrière elle en signe d'espérance et d'éternité, contrastent avec l'ambiance fuligineuse et la douleur des morts-vivants du registre inférieur. Ce vitrail, en illustrant la dualité des sentiments qui animent les contemporains, déchirés entre deuil et héroïsme, veut convaincre que les vides laissés par les disparus sont comblés d'une gloire qui rejaillit sur la commune toute entière. »

In : L. de Finance. Un patrimoine de lumière. Les verrières de la petite couronne parisienne de 1830 à 2000. Paris : Monum, à paraître.





**Monument commémoratif de la guerre 1914-1918 (a)**  
Place de la mairie  
Villejuif

**Monument commémoratif de la guerre 1914-1918 (b)**  
Cimetière  
7, avenue Gabriel-Péri  
L'Haj-les-Roses

Chaque village français, traumatisé par les ravages de la Grande Guerre, érigea un monument rendant hommage à ses morts. La loi du 24 octobre 1922 instaura le 11 novembre fête nationale et nombre de ces monuments datent de cette période. Ils peuvent se décliner selon quelques grands thèmes iconographiques : les simples stèles parfois surmontées d'un coq, les allégories de la Victoire, celles du Deuil (comme à Gentilly où une veuve montre à son fils le nom de son père dans la longue liste des disparus, voir p. 62), celles de la Patrie ou bien enfin des représentations de poilus vivants ou morts.

Œuvre du sculpteur Edmond Chrétien, le plâtre de la France victorieuse (a) est exposé au salon des Artistes français en 1922. La même année, le bronze est installé sur le monument commémoratif de Saint-André-de-Cubzac en Gironde. Villejuif commande un ensemble au sculpteur en 1924 et celui-ci propose la même œuvre : « Le socle sera surmonté d'une statue en bronze d'art représentant une Victoire coiffée d'un casque de poilu, couronnant d'une main avec des lauriers les noms des héros et les saluant de l'épée de l'autre » indique le marché passé entre les parties.

Le monument de L'Haj (b), daté de 1925, est signé du sculpteur A. Bulard. La Victoire, sculptée en relief méplat sur une des faces de la stèle, n'est pas représentée dans une attitude triomphale. Elle semble plutôt se recueillir devant un poilu gisant, mort. Les roses, symbole de la ville, parsèment le monument et en atténuent quelque peu son effet tragique.

I.D.



# Les monuments de la foi

## Église paroissiale Saint-Denis Rue Émile-Raspail Arcueil Cl. M.H.

Placée sous le vocable de saint Denis car elle dépendait de l'abbaye royale du même nom, l'église d'Arcueil témoigne par ses dimensions de l'importance atteinte par l'agglomération dès l'époque de saint Louis.

Commencée vers 1200 par le chœur, la construction s'est poursuivie par la nef jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, alors que les deux dernières travées ont été fortement reprises, voire entièrement reconstruites au début du XVI<sup>e</sup> siècle. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle fut élevé le clocher hors-œuvre accolé au bas-côté sud, tandis qu'au XIX<sup>e</sup> siècle des restaurations discutables touchant principalement le portail et le chevet conduisirent au déclassement provisoire de l'édifice qui avait été classé monument historique dès 1850.

Le plan de l'église, comprenant trois vaisseaux de neuf travées entièrement voûtés d'ogive et s'inscrivant rigoureusement dans un quadrilatère, est le signe d'une ambition architecturale inhabituelle pour une église rurale.

L'implantation perpendiculaire à la pente a nécessité un rattrapage de niveau au moyen d'un emmarchement intérieur mais a aussi sans doute empêché d'achever l'édifice comme on l'aurait souhaité, ce qui expliquerait la date tardive du clocher. De nombreux traits de la construction dénotent l'influence exercée par l'architecture de Notre-Dame de Paris : profil des arcs de la voûte, moulures des grandes arcades, forme des chapiteaux à crochets, roses surmontant le triforium. Cette forme d'ouverture se retrouve du reste pour éclairer les bas-côtés, ce qui est assez exceptionnel. Une autre singularité est l'ouverture du triforium sur le comble des collatéraux au moyen d'arcs brisés. Dans le Val-de-Marne, on retrouve des nefs de la même époque et du même type, à quelques détails près, dans les églises Saint-Germain de Vitry-sur-Seine et Saint-Saturnin de Champigny-sur-Marne.





**Chapiteau à l'entrée du chœur (a)**  
Église Saint-Eloi  
Place de l'Église  
Fresnes

Le chœur, daté de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, seul élément voûté sur croisée d'ogives, est assurément la partie la plus intéressante de l'édifice, grâce au décor de ses chapiteaux, bel exemple de la flore stylisée du premier âge gothique.

**Clefs de voûte du bas-côté sud (b et c)**  
Église Saint-Cyr-Sainte-Julitte  
Villejuif  
ISMH



Malgré le badigeon les recouvrant qui accentuait la maladresse de la sculpture et leur mauvais état (depuis ces photos elles ont été nettoyées), on peut dater ces deux clefs de voûte du début du XVI<sup>e</sup> siècle. La clef pendante (b) comprend quatre motifs, dont ici une représentation de la Vierge à l'Enfant surmontée d'une coquille, dans l'esprit de la première Renaissance.

La seconde (c) représente le martyr de saint Cyr. Les deux bourreaux tiennent la scie qui découpe son corps en deux. Leurs vêtements, haut-de-chausses, poulaines et bonnets sont inspirés du théâtre médiéval tandis que la rosace flamboyante qui les supporte est cernée d'un chapeau de triomphe de style première Renaissance. I.D.

**Chapiteaux de la nef (d et e)**  
Église Saint-Denis  
Arcueil  
Cl. MH



L'aspect des chapiteaux de la première travée de la nef est inhabituel et témoigne des tâtonnements des tailleurs de pierres pour inventer de nouvelles formes au sortir de l'âge gothique. La partie inférieure, ou corbeille, conserve un décor plus ou moins adroitement plaqué, tandis qu'en partie haute un tailloir octogonal est orné de motifs ou de scènes en bas-reliefs. Les éléments sculptés, couronnes tressées, danse villageoise, masque et corne d'abondance portent la marque de la première Renaissance.

**Église paroissiale Saint-Cyr-Sainte-Julitte**  
Villejuif (a)  
ISMH

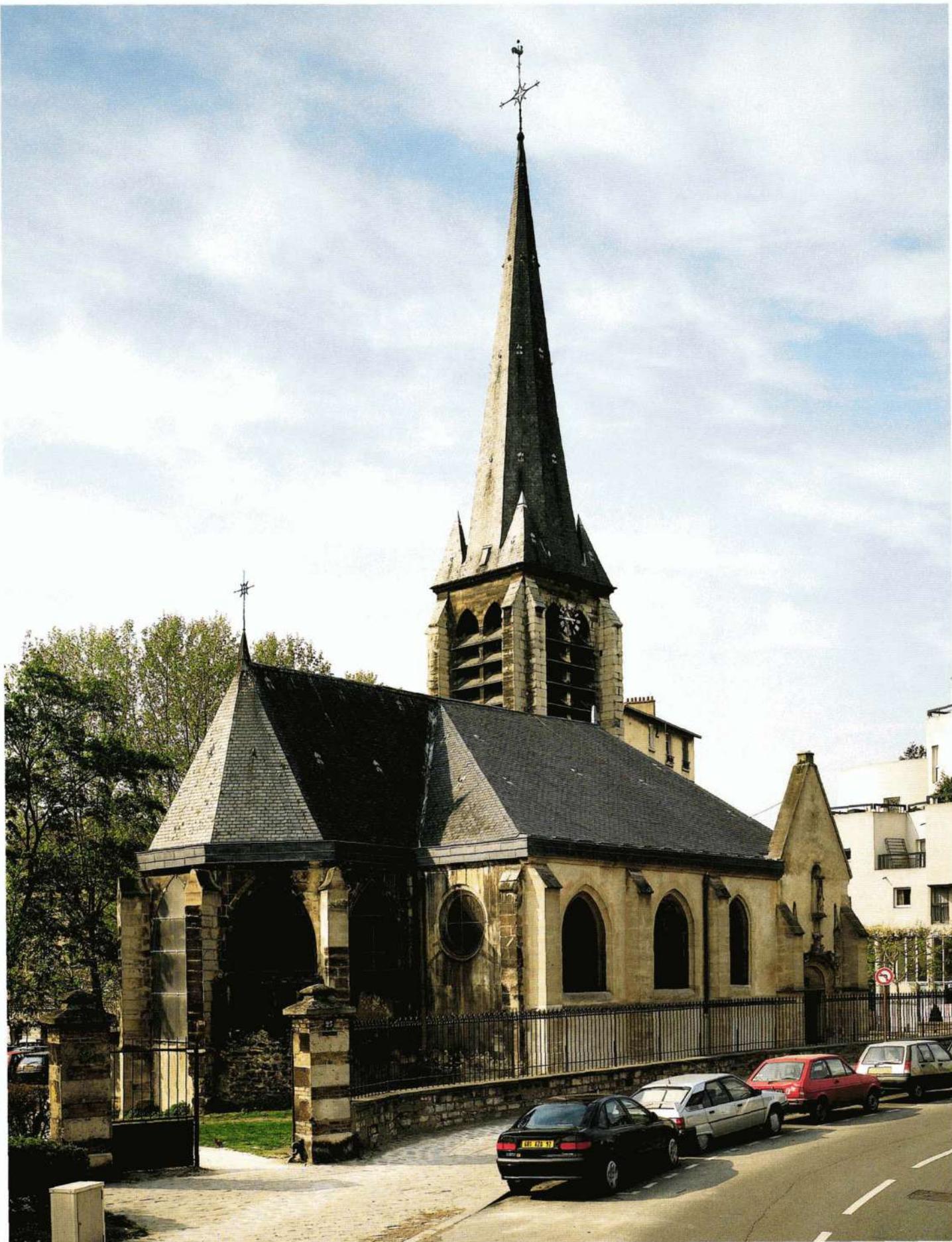
L'édifice se présente comme un ensemble hétérogène, fruit de nombreuses campagnes de travaux. Les travées centrales de la nef et les chapiteaux à crochets des piliers nord (à gauche) datent du XIII<sup>e</sup> siècle. Les chapiteaux des piliers sud sont refaits durant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Ils présentent d'intéressants motifs figuratifs d'anges, de prophètes réunis par des phylactères, d'écus (sur le troisième pilier un cochon joue de la cornemuse). Tandis que les voûtes des bas-côtés datent du début du XVI<sup>e</sup> siècle (voir p.97 les clefs de voûtes), les archives attestent la réalisation du chœur entre 1582 et 1584. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la fausse voûte en berceau actuelle a remplacé un couverture plus bas. La récente restauration de l'édifice laisse visible dans les écoinçons quelques départs de branches d'ogives englobés dans les maçonneries.

I.D.

**Église paroissiale Saint-Saturnin (b et c)**  
Avenue Raspail  
Gentilly  
Cl. MH

Ensermée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale dans un habitat dense, la base de son clocher baignée par les eaux de la Bièvre, cette église se retrouve aujourd'hui un peu perdue dans un environnement d'immeubles et de bureaux. Si les piliers et les arcades séparant la nef du bas-côté sud portent la marque du XIII<sup>e</sup> siècle, l'essentiel de l'édifice n'en a pas moins été rebâti durant la Renaissance, comme en témoigne la date (dont le dernier chiffre est illisible) 154? portée sur une clef de voûte du bas-côté nord. La nef et le chœur sont simplement couverts d'une charpente à fermes apparentes, tandis que les bas-côtés de quatre travées sont voûtés d'ogives. L'église a été classée Monument historique en 1989.





## Les monuments de la foi

L'église de Villejuif possède, comme la plupart des édifices culturels d'importance de l'ancien département de la Seine, un nombre conséquent de copies de tableaux exécutées au XIX<sup>e</sup> siècle dans les salles du Louvre par des praticiens de bon niveau. Il n'est dès lors pas étonnant d'y retrouver, grande nature, le célèbre Grand saint Michel d'après Raphaël accompagné de L'Annonciation d'après Vasari et de La Vierge du Rosaire d'après Murillo. En revanche, il est plus rare de trouver, comme à Villejuif, une concentration de copies anciennes de grande qualité. Ce fait confirme les liens étroits qu'entretenait, sous l'Ancien Régime, la paroisse avec l'évêché de Paris et, plus particulièrement, la célèbre abbaye de Saint-Victor et Saint-Nicolas-du-Chardonneret, bien que les archives n'aient pas révélé l'origine précise des trois œuvres présentées ici. S.P.



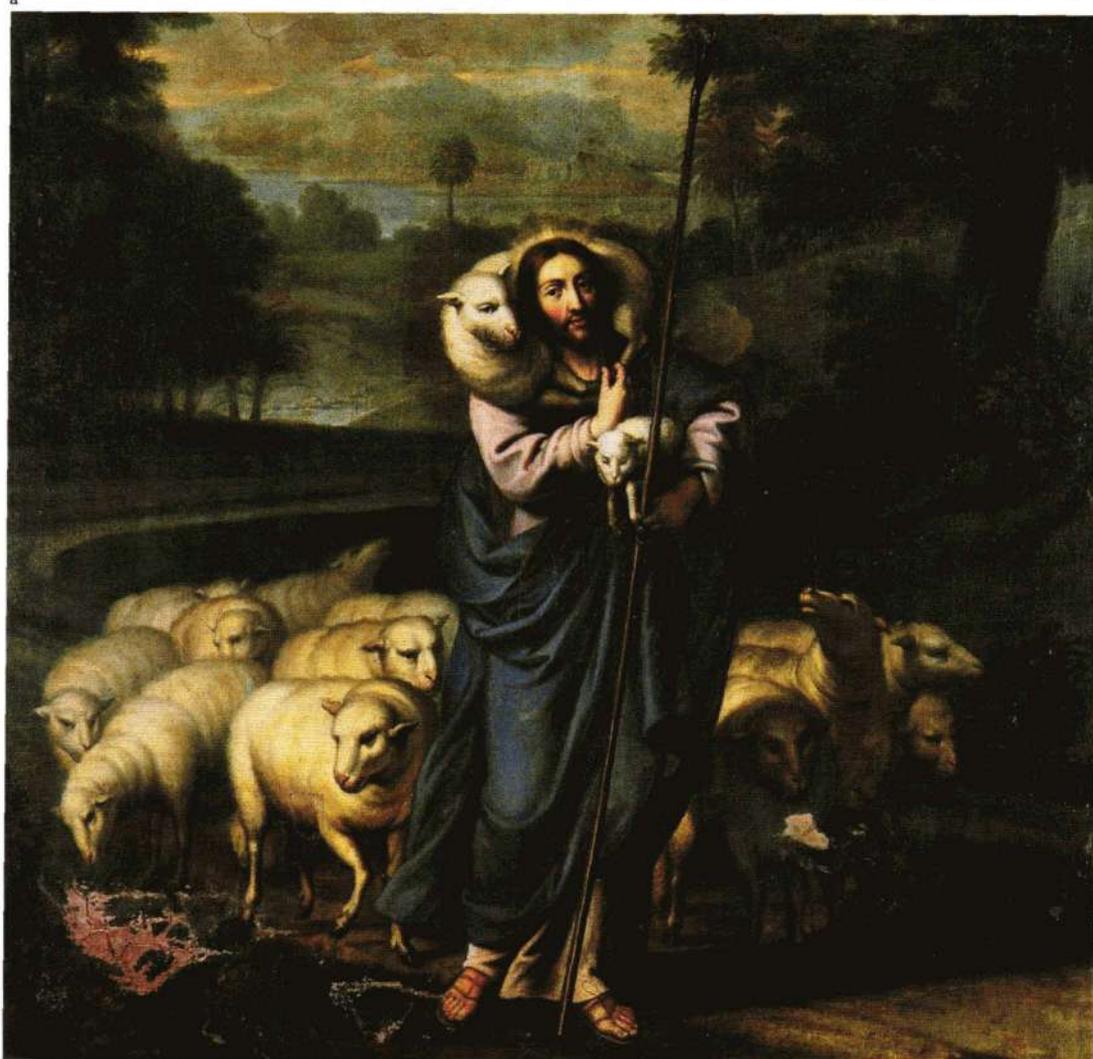
### L'adoration des rois mages (a)

Église Saint-Cyr-Sainte-Julitte  
Villejuif

Cl. MH

Dim non prises

Cette toile reprend la partie centrale d'un panneau peint de Jan Van der Straet dit Giovanni Stradano, peintre flamand qui a fait l'essentiel de sa carrière auprès de la cour des Médicis à Florence, sous la direction de Vasari. L'artiste a su habilement mélanger l'arbitraire du style maniériste dominant en cette fin du XVI<sup>e</sup> siècle (le choix des coloris ou celui des drapés) avec le réalisme flamand (visages des rois et de Joseph, attitudes de leur suite). Les peintres soucieux de leur célébrité savaient que la gravure représentait un moyen efficace de populariser leur œuvre. Aussi, les copistes, n'ayant pas toujours accès à l'œuvre, s'inspiraient quelquefois directement de la gravure, jusqu'à reproduire l'inversion de l'image liée à cette technique. C'est le cas pour cette Adoration des Mages comme pour l'Intercession de saint Roch. S.P.





**L'intercession de saint Roch (c)**  
Église Saint-Cyr-Sainte-Julitte  
Villejuif  
Cl. MH  
Hauteur : 166 cm  
Largeur : 108 cm

Le célèbre tableau de grande dimension (environ 4 x 2,5 m), réalisé en 1626 pour le retable de l'église d'Alost en Belgique, où il est toujours conservé, montre Rubens au sommet de sa virtuosité, perceptible tant dans l'agitation tumultueuse des drapés que dans l'agencement du tableau en deux registres séparés par une arcature. Aux supplices des pestiférés du registre inférieur répond la sérénité de saint Roch qui tourne son regard vers le Seigneur. Ici, dans un format plus petit, notre copiste a su restituer avec efficacité le talent de Rubens, mais il a été moins heureux dans sa capacité à insérer dans sa composition un prêtre en prière. Cet ajout est cependant significatif de l'histoire de l'œuvre puisqu'il s'agit vraisemblablement de la figure du donateur.  
S.P.

**Le bon Pasteur (détail) (b)**  
Église Saint-Cyr-Sainte-Julitte  
Villejuif  
I.S.M.H.  
Hauteur : 115 cm  
Largeur : 90 cm

Philippe de Champaigne, peintre français proche du milieu janséniste, ne recourt pas aux effets baroques de Rubens. Sa figure du Bon Pasteur, qu'il réalise pour l'abbaye de Port-Royal des Champs au milieu du XVIIe siècle, est un modèle de sobriété et d'efficacité. Le Christ, au visage pétri d'humanité, porte sur son dos la brebis qu'il conduit ainsi vers Dieu. Ce modèle sera souvent repris avec plusieurs variantes. Ici, ce tableau du XVIIIe siècle, comme l'atteste la préparation colorée visible dans les lacunes de la couche picturale, amplifie l'effet. Dans un paysage élargi, le Christ guide désormais un troupeau entier et porte au bras un agneau. La sensibilité y gagne mais le message se dilue. Protégée depuis peu au titre des monuments historiques, cette œuvre va faire prochainement l'objet d'une restauration.  
S.P.

# Les monuments de la foi



e

## Église Saint-Cyr-Sainte-Julitte Villejuif

L'actuel hôtel de ville, tout à côté de l'église, est un ancien établissement conventuel, maison de repos des prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris. L'importante abbaye Saint-Victor, dépendant de la paroisse de Saint-Nicolas, fut détruite à la Révolution. Les œuvres qu'elle abritait et d'autres qui pourraient provenir des églises voisines furent éparpillées dans la région. L'église paroissiale aurait ainsi reçu les œuvres de très belle facture (également soulignées pour les tableaux des deux pages précédentes) qu'elle recèle aujourd'hui.

I.D.

## Trophées

Cl. MH

Ces lambris forment un ensemble de six panneaux, deux sont placés dans le chœur (aujourd'hui peints faux-bois mais qui devraient bientôt être restaurés, comme le sont les quatre autres), deux encadrant l'autel de la Vierge (a et b), et deux celui de Saint-Roch (c et d), de part et d'autre du chœur. Remontés à Villejuif au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont été retaillés pour être adaptés à leurs nouveaux emplacements respectifs. Au centre de trois des panneaux, un cartouche représente des scènes du martyre de saint Victor. Soldat romain ayant révélé sa foi chrétienne, il est flagellé avant d'être conduit en prison (d). Il renverse du pied une statue de Jupiter devant laquelle il a été conduit ; l'Empereur ordonne que son pied sacrilège soit tranché (e). Enfin, il meurt décapité (f).



a



b



c



d



f

Encadrant les cartouches, les trophées composés d'objets sacerdotaux, calice, encensoir, ciboire, baiser de paix, mitre, crosse ou aiguière et d'éléments décoratifs, arc, carquois, flèches, palme, rubans ou arabesques végétales, occupent le centre des panneaux. Des chérubins dans une nuée et des agrafes complète les cadres moulurés.

L'ensemble, d'une élégance foisonnante est caractéristique du style rocaille de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. La finesse de l'exécution, la qualité des modèles des personnages confirme la provenance parisienne de ces boiseries. I.D.

**Stalles**  
Cl. MH

Cet ensemble de deux rangs de quatre stalles de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle présente des qualités plastiques qui suggèrent également une provenance parisienne.

Malgré son mauvais état patent – dossiers et traverses supérieures modernes ou pieds très abîmés – il révèle une belle facture dans le traitement des pardoses à têtes de lions ailés en ronde bosse qui séparent chaque siège. Les miséricordes (sellettes fixées sous l'abattant du siège, permettant quand celui-ci est relevé, de s'appuyer discrètement tout en restant debout) sont, pour plusieurs d'entre elles, remarquables. D'une iconographie inusitée pour des stalles, elles représentent des têtes de lion, d'ange et de gorgone (femme monstrueuse dont la tête est entourée de serpents) ainsi qu'un masque de théâtre. Ces motifs évoquent les mascarons des fontaines crachant leur eau mais certains détails évoquent aussi l'œuvre gravée ou sculptée sur bois d'Hugues Sambin : boucles et tombés des draps encadrant les têtes, rictus des figures ou pendeloques de part et d'autre de la bouche. Le modelé vif est toutefois moins fouillé que celui du maître. Certaines différences de traitement laissent penser que la taille de ces huit pièces reviendrait à deux praticiens. I.D.

# Les monuments de la foi

Les églises anciennes de ce secteur de la Bièvre sont pauvres en mobilier, en orfèvrerie et en tableaux (à l'exception de Villejuif), conséquence sans doute à la fois des saisies révolutionnaires, de la guerre de 1870, des vols et, s'agissant d'œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle, du discrédit dans lequel elles tombèrent au siècle suivant, les réformes liturgiques étant prétexte à les faire disparaître.

Quelques pièces d'orfèvrerie dignes d'intérêt subsistent néanmoins, tel l'ostensoir de L'Haj-les-Roses (a), de style baroque en argent repoussé et doré réalisé par l'orfèvre Marie Thierry, actif de 1853 à 1885.



a



b

L'ostensoir d'Arcueil (b), de style néo-gothique, également en argent doré, comprend des incrustations de pierres semi-précieuses. Le poinçon porte les initiales P et J d'un orfèvre, vraisemblablement de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, qui n'a pu être identifié. ISMH

Proviennent également de l'église d'Arcueil les deux seaux à eau bénite et leur goupillon, le premier en cuivre repoussé (c), de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le second en laiton (d), sans doute plus tardif, de style néo-gothique, portant un décor végétal gravé sur les côtés.



c



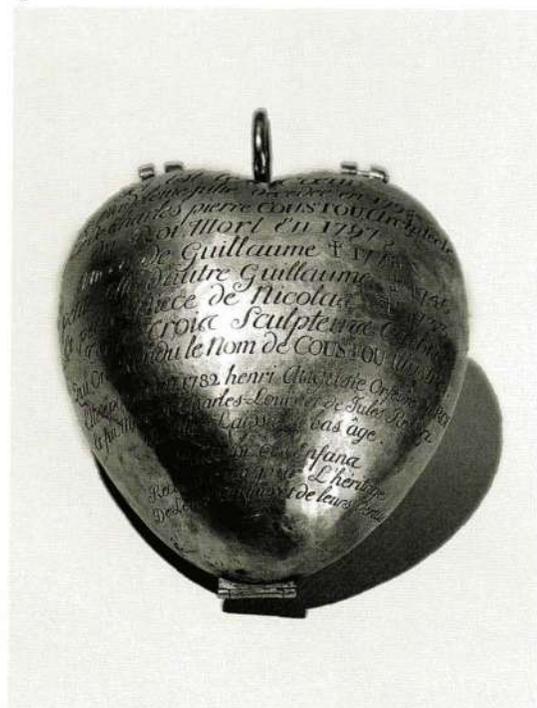
d

Le baiser de paix en laiton de l'église de L'Haj-les-Roses (e) a été fondu, vraisemblablement au XIX<sup>e</sup> siècle, mais d'après un modèle antérieur à la Révolution.

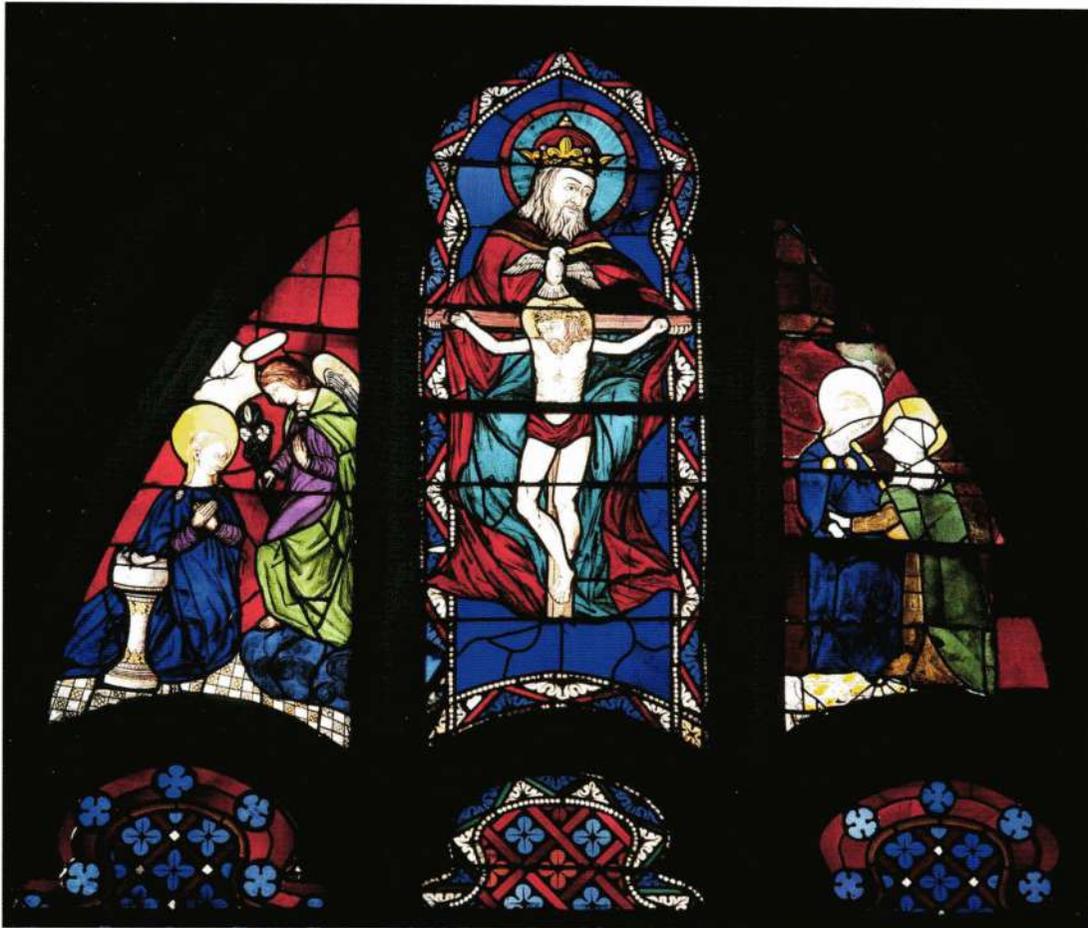
Le tombeau de cœur (f) découvert sous le dallage de l'église de L'Haj-les-Roses à l'occasion des travaux d'extension de 1972 est un objet peu commun. Suivant un usage d'origine royale, le cœur du défunt – et parfois aussi ses entrailles – était séparé de son corps pour être déposé en un lieu différent, mais auquel le disparu tenait par des liens particuliers. Madeleine Coustou, dont l'inscription gravée sur l'objet en argent rappelle qu'elle descend d'une illustre famille de sculpteurs, avait épousé en 1782 l'orfèvre Henri Auguste. Celui-ci fit bâtir l'actuelle résidence du sous-préfet (voir p. 31), peu d'années après la disparition de son épouse en 1795. ISMH



e



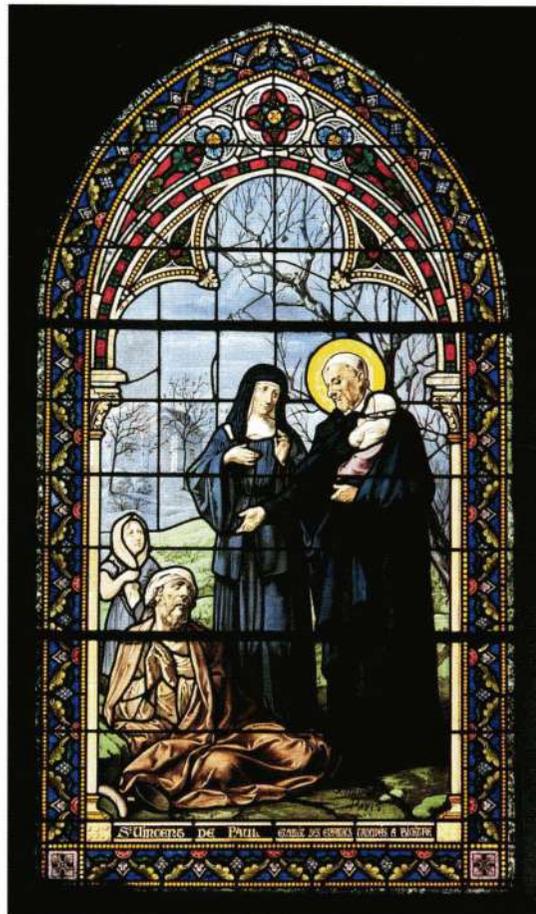
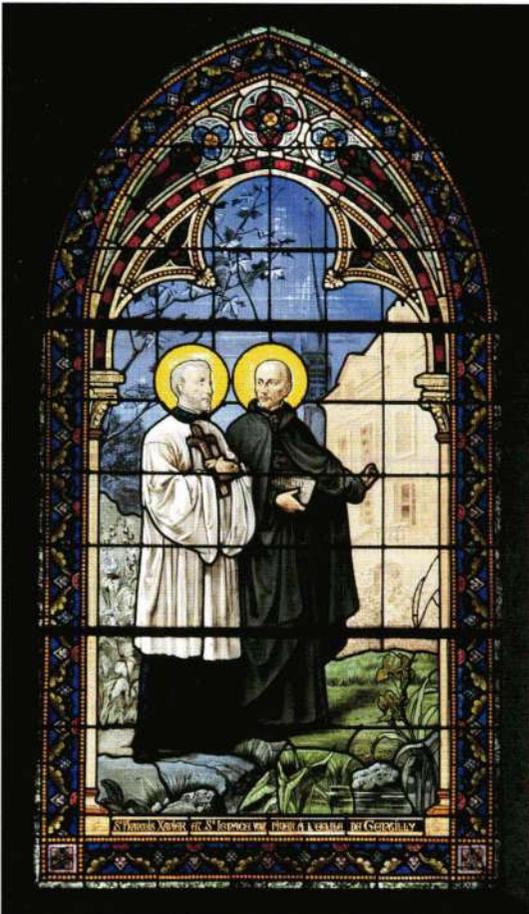
f



**Verrières**  
Église Saint-Saturnin  
Gentilly  
Tympan de la baie d'axe  
Cl. MH

Cette verrière représente en son centre la Trinité, entourée de deux scènes de la vie de la Vierge : l'Annonciation (à gauche), la Visitation (à droite). Si les scènes sont vraisemblablement celles qui figuraient sur le tympan primitif, seul le panneau de droite, dont les visages peints en grisaille sont effacés et qui comporte de nombreux plombs de casse, peut effectivement remonter au XVI<sup>e</sup> siècle, époque de la construction du chœur. Les deux autres panneaux paraissent avoir été entièrement refaits lors de la restauration intervenue au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'ensemble fut néanmoins classé en 1907.

**Paire de verrières**  
Bas-côté sud



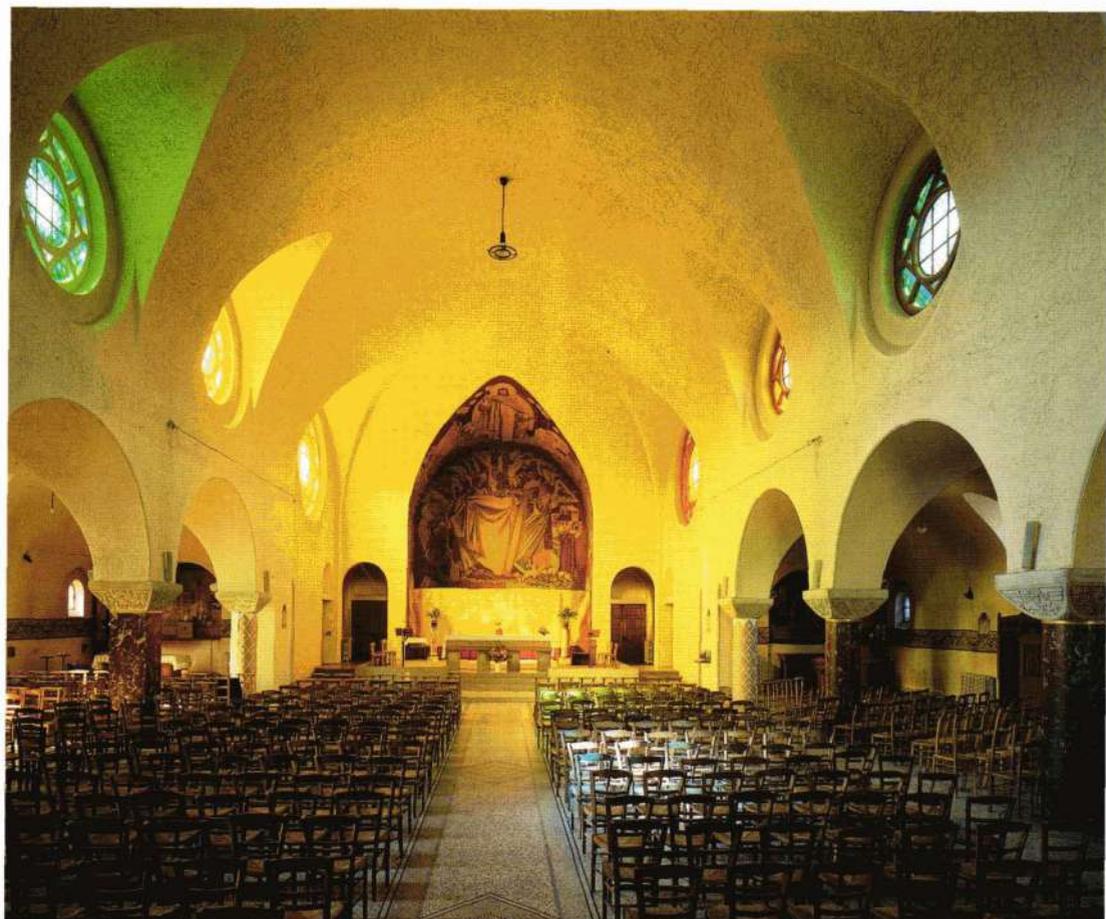
Signées du peintre verrier parisien G. Hubert, ces verrières représentent des scènes directement liées à l'histoire de Gentilly : à gauche, saint Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites, venu prier en 1530 dans l'église de Gentilly avec son compagnon saint François Xavier ; à droite saint Vincent de Paul, recueillant à Bicêtre les enfants abandonnés. La religieuse qui l'accompagne est sans doute sainte Louise de Marillac qui, canonisée seulement en 1934, ne porte pas d'auréole sur cette verrière réalisée au début du siècle. On reconnaît dans le fond de la première verrière le clocher de l'église de Gentilly, et dans celui du second la porte d'entrée de l'hospice de Bicêtre. Les arcatures trilobées et les bordures néo-gothiques rompent stylistiquement avec le quadrillage régulier des plombs du vitrail-tableau, totalement étranger à la technique médiévale.

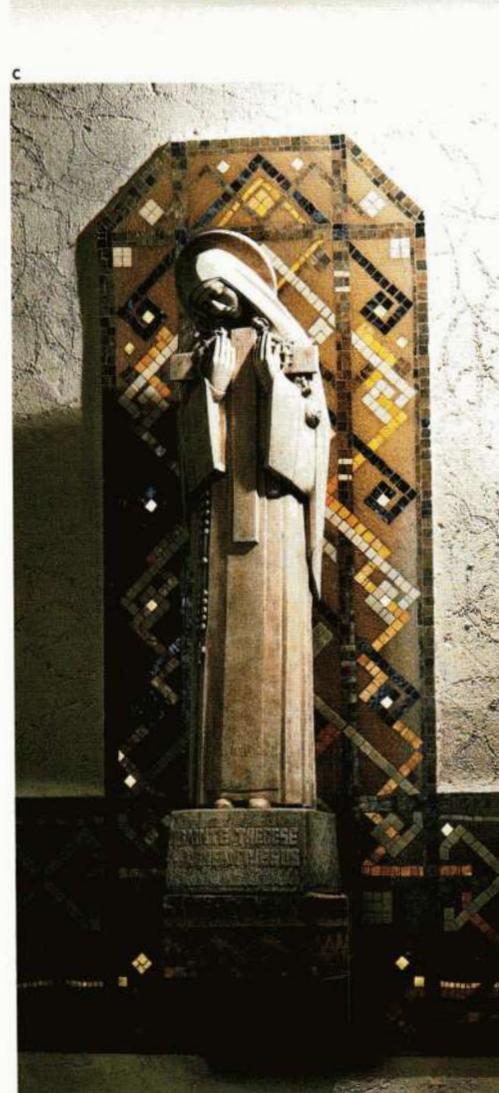
## Les monuments de la foi

En 1930, le cardinal Jean Verdier, archevêque de Paris, lança un vaste programme de constructions afin de doter la banlieue d'une couronne d'églises en rapport avec une population en extension. L'entreprise fut rapidement popularisée sous l'appellation de « chantiers du Cardinal ».

### **Église paroissiale Sainte-Germaine Av. Dumotel, Cachan**

Avant son accession en 1923 à l'autonomie, Cachan ne comptait pas de lieu de culte. Frappé par la lecture de l'ouvrage du père Lhande, *Le Christ dans la banlieue*, un industriel de Montrouge, M. Vauray, finança la construction de l'église, sur un terrain donné par la Société immobilière du parc de Cachan. En remerciement, l'édifice fut placé sous le vocable de sainte Germaine de Pibrac, prénom de Mme Vauray. Les travaux, qui débutèrent en 1929, furent confiés à l'architecte Julien Barbier, un des plus actifs praticiens des chantiers du Cardinal. Furent d'abord édifiés, sur l'arrière de l'église, le presbytère et la salle paroissiale, qui servit d'église provisoire. Du fait de la configuration du terrain, coincé entre la Bièvre et la rue, l'église dut être orientée à l'ouest, et non à l'est comme le veut la tradition. Édifiée en béton armé revêtu extérieurement de moellons calcaires de Saint-Maximin grossièrement assisés, elle comprend une nef et deux bas-côtés voûtés en plein-cintre : le programme iconographique qui devait décorer la voûte centrale se limita finalement au chœur, orné d'une peinture de l'Apothéose de sainte Germaine. L'enseignement de l'Église insistant sur l'importance du sacrement du baptême, de nombreux plans d'église de l'entre-deux-guerres intègrent un baptistère inspiré, en modèle réduit, de ceux du haut Moyen Âge. Celui de Cachan est accolé au clocher, à proximité de l'entrée. Le décor de la façade est moins riche que celui prévu initialement, par manque de fonds pour achever les travaux, mais il comprend néanmoins, sur l'angle du pignon, une statue de sainte Germaine. L'équipement paroissial fut complété par une maison de gardien (sur la droite) ainsi que par des terrains de sports implantés à proximité et destinés aux mouvements de jeunesse de la paroisse.





L'ensemble du décor intérieur et du mobilier liturgique est commandé dès l'achèvement du gros-œuvre et réalisé durant les années 30.

**Chapiteau de la nef (a)**

Les chapiteaux de la nef empruntent au premier art roman leur forme trapézoïdale. Ils ont reçu un décor en relief méplat sculpté dans le ciment frais. Le dessin stylisé des figures (ici un oiseau picorant) s'intègre parfaitement au cadre semi-circulaire imposé par le chapiteau. Le fût du pilier a été recouvert d'une peinture imitant le marbre.

**Jésus console les filles d'Israël  
Chemin de croix, 8<sup>e</sup> station (b)**

Ceuvre originale du sculpteur Gabriel Dufrasne, il a été réalisé en ciment moulé, sans teinture ni revêtement, ce qui accentue la sobriété du dessin.

**Ostensoir (c)**

Ceuvre de commande réalisée pour la nouvelle paroisse par la maison Bias, un des plus célèbres fabricants d'orfèvrerie religieuse, cet ostensor est en bronze doré. La face antérieure de la hampe porte une sculpture en ivoire de sainte Germaine, identifiable à l'agneau qui l'accompagne.

**Porte de tabernacle (d)**

Inspiré par l'orfèvrerie mosane du XII<sup>e</sup> siècle, le tabernacle est une œuvre de grande qualité réalisée en 1932 par le sculpteur Pierre Lejeune. En un dessin symétrique très gracieux, deux paons boivent à la fontaine de vie, thème iconographique d'origine paléochrétienne. Constituée d'une tôle de cuivre repoussé appliquée sur une âme de bois, la porte comprend des incrustations de verres de couleur et de nacre pour la crête, les yeux ou les plumes des deux oiseaux.

**Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (e)**

Toute la statuaire de l'église, réalisée en ciment taillé dans la masse, fit l'objet de commandes originales à différents sculpteurs connus de l'époque. Celle de sainte Thérèse, canonisée peu d'années auparavant (1925) fut commandée à Simone Parvillée. Chacune des statues disposées le long des murs des bas-côtés oppose la massivité du ciment épannelé à la richesse chromatique du fond de mosaïque.

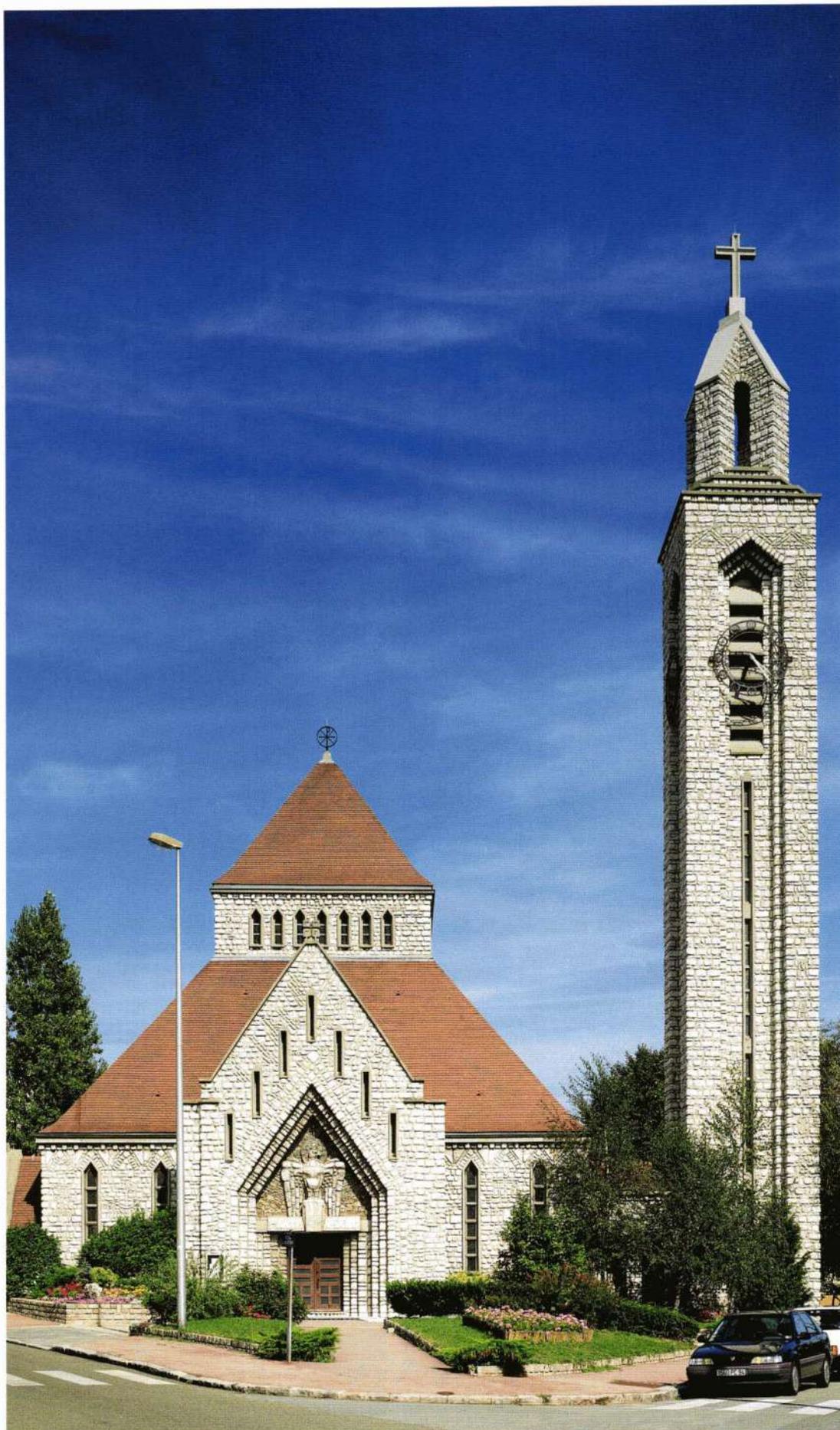
**Église paroissiale  
Saint-Jean-l'Évangéliste  
Rue de la Marne  
Cachan**

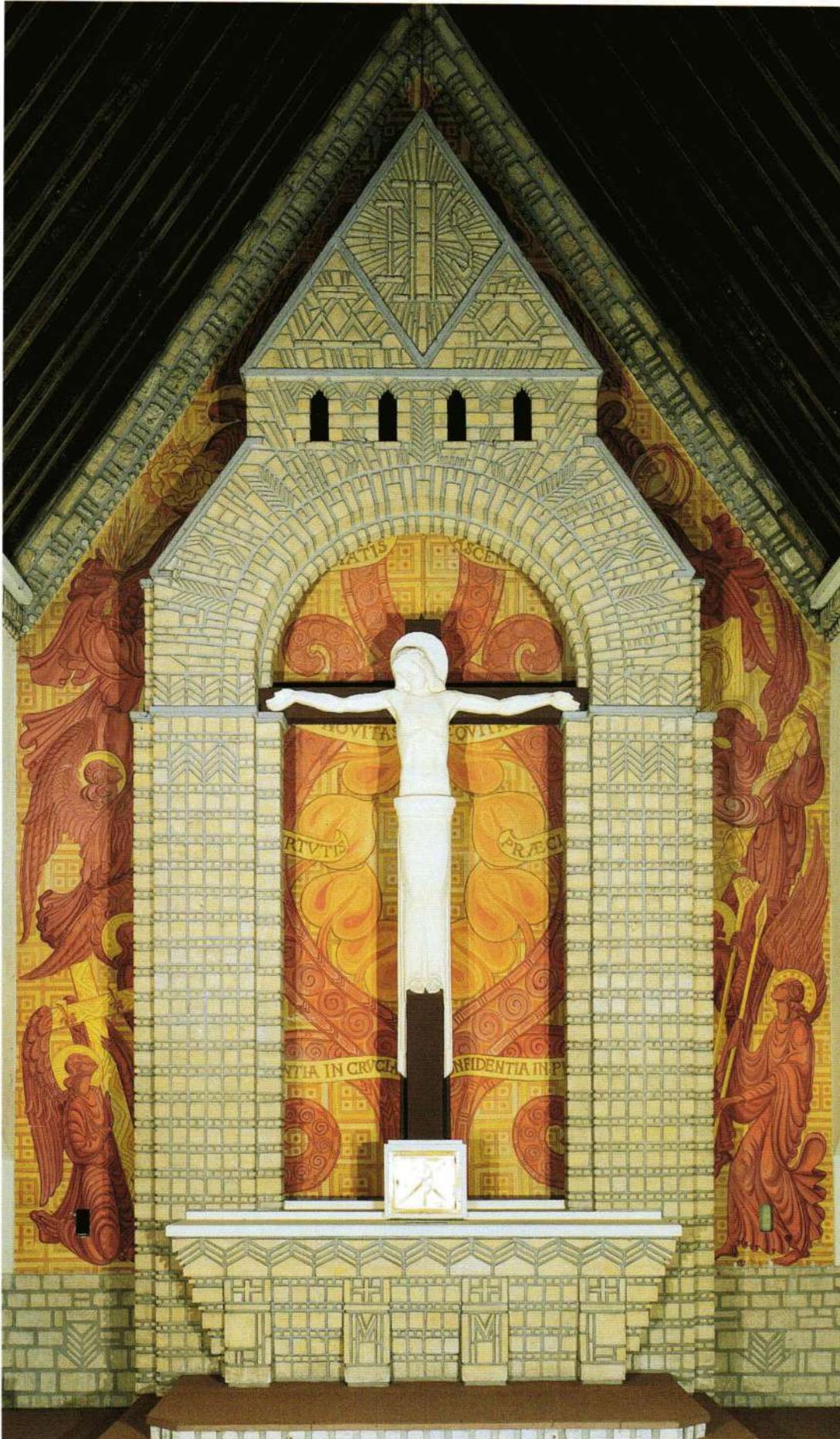
L'église Saint-Jean-l'Évangéliste fut construite en 1936 au centre du lotissement Chateaubriand, sur un terrain donné par sa propriétaire. Cet autre chantier du Cardinal, qui ne devint église paroissiale qu'après 1945, fut placé sous le vocable de saint Jean l'Évangéliste en hommage au cardinal Jean Verdier, dont il était le saint patron.

Son architecte Henri Vidal fut avec Julien Barbier l'un des principaux architectes des chantiers du Cardinal. Comme nombre d'églises de cette époque, l'édifice a reçu un parement de moellons calcaires assisés dont l'architecte, assisté du peintre-sculpteur Gowenius, a tiré parti pour figurer divers symboles, dont l'aigle de saint Jean au tympan, ainsi que l'ancre de la miséricorde ou la balance de la justice divine.

Dans le sillage de l'église Saint-Louis de Vincennes récemment achevée, l'église de Cachan présente un plan carré d'un tracé judicieux et d'une élévation hardie : quatre grands arcs de quinze mètres de portée en béton armé et se croisant deux à deux sont couronnés par une tour-lanterne également carrée. Ce parti, constituant un espace intérieur unifié selon un plan centré, doit sa modernité classique à l'harmonie d'un tracé régulateur puisé aux meilleures sources de l'architecture paléo-chrétienne.

La lumière ne pénètre que par d'étroites baies en forme d'archères. À la manière des campaniles italiens, le clocher est isolé de l'église, à laquelle il n'est relié que par une courte galerie.



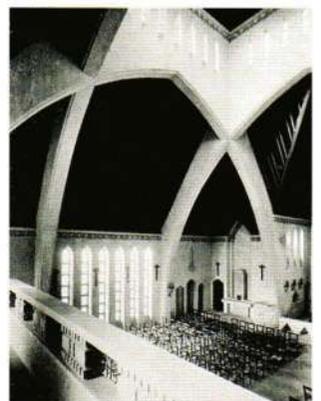


**Vue intérieure**

Publiée dans l'Architecture d'aujourd'hui, 1938.

**Ensemble du maître-autel**

Henri Vidal a également conçu l'autel-retable pour lequel, comme à l'extérieur, il met en œuvre de petits blocs de calcaire qui assurent en outre, une liaison visuelle avec le soubassement du chœur. Dans une volonté de monumentalité, la composition évoque la façade principale de l'édifice ou bien encore la coupe d'une travée d'église, le fronton rappelant même une ferme de charpente. Sur le devant de l'autel, l'assemblage des pierres dessine les initiales des quatre évangélistes, Jean, Marc, Matthieu et Luc. Ce parti décoratif est inhabituel, les évangélistes étant par tradition évoqués sous la forme du tétramorphe – réunissant leurs quatre symboles – qui n'est d'ailleurs jamais placé sur l'autel. Vidal s'est adjoint les services de Raymond Couvègnes, premier prix de Rome en 1927, auteur de plusieurs autres sculptures religieuses. Celui-ci tailla directement dans le ciment la figure du Christ en croix réalisant une œuvre plus stylisée que ne le laissait prévoir le projet dessiné remis à la paroisse. La peinture qui occupe tout le mur du fond a été réalisée en 1944 par le peintre-graveur et céramiste André Audair : elle représente les anges tenant les instruments de la Passion du Christ.



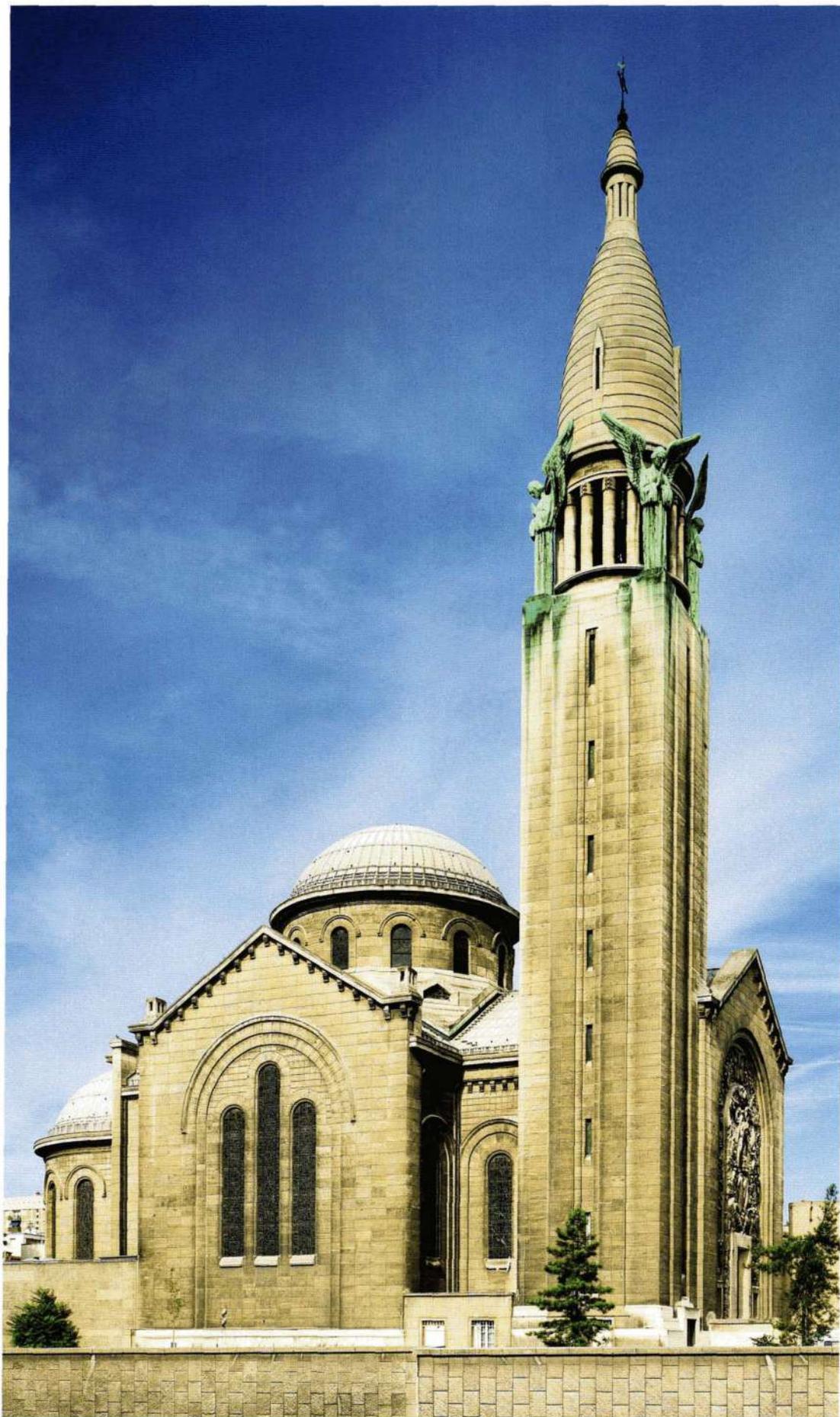
## Les monuments de la foi

### **Église paroissiale du Sacré-Cœur**

**Av. Paul-Vaillant-Couturier  
Gentilly**

ISMH

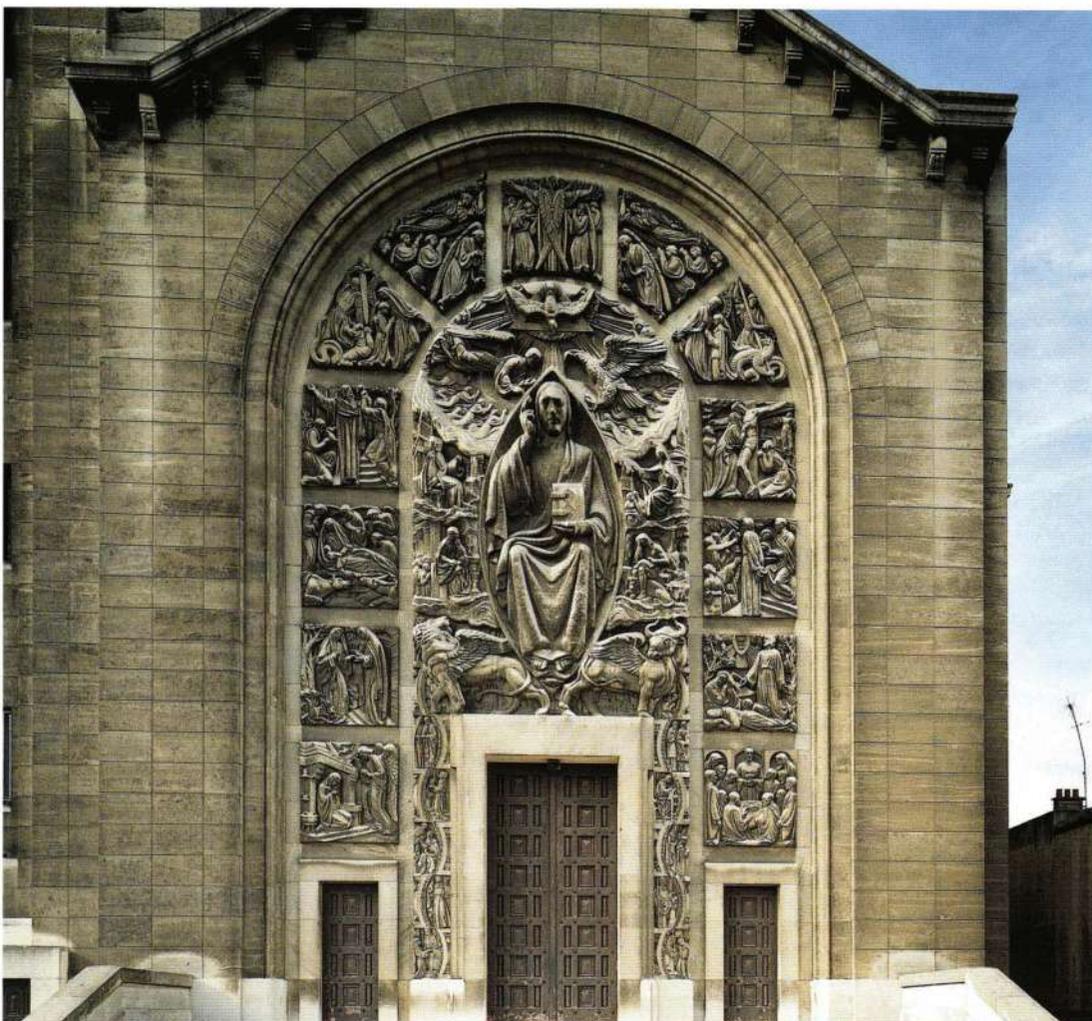
La Cité universitaire de Paris avait été créée en 1920 en limite sud du territoire de la capitale, sur des terrains libérés par la destruction de l'enceinte fortifiée édifiée sous la Monarchie de Juillet. De nombreux pavillons destinés à l'hébergement des étudiants s'élevèrent à partir de 1923. Pour assurer la pastorale auprès d'eux, l'abbé Picard de La Vacquerie, aumônier du Foyer international d'étudiants catholiques, conçut le projet d'édifier un lieu de culte. Le terrain retenu se trouvait au-delà de la zone non aedificandi, sur le territoire de Gentilly, où l'on pensait alors que la Cité universitaire serait amenée à s'étendre. La construction fut entièrement financée par M. Pierre Lebaudy, riche industriel du sucre, puis par sa veuve, qui s'adressèrent à l'architecte Pierre Paquet. Doté d'une solide culture historique (il était par ailleurs architecte du service des Monuments historiques), Paquet proposa un plan en croix latine terminé par une large abside semi-circulaire. L'édifice, construit de 1933 à 1936, est orienté au sud, contrainte imposée par l'étroitesse du terrain. Les amples volumes sont nourris de références au style byzantin, que ce soit dans la forme de la coupole occupant la croisée du transept ou dans l'élévation des pignons à baies disposées en triplets fermant ce même transept. Enfin la forme élancée de la tour-clocher et son couvrement semblent directement inspirés de projets fournis par l'architecte Paul Abadie pour celle du Sacré-Cœur de Montmartre. En revanche l'idée d'ornez les angles de la partie supérieure de figures colossales se retrouve dans des édifices contemporains (Épinay-sur-Seine, Villemomble). La générosité du donateur a permis de réaliser en bronze les quatre statues monumentales des anges, dues au sculpteur Georges Saupique. Ils semblent monter la garde au-dessus du flot des voitures depuis que les grands projets routiers de l'après-guerre ont fait passer au pied de l'église le boulevard périphérique et l'embranchement de l'autoroute du Sud.





La structure en béton armé a permis à l'architecte de dégager un vaste espace intérieur propice aux grands rassemblements étudiants. Les colonnes jumelées aux fûts courts recouvertes, ainsi que leur soubassement, de plaques de marbre reconstitué supportent les hauts arcs en plein cintre recouverts, comme l'ensemble des murs, d'un crépi moucheté. Sous la nef et le chœur une grande salle sert pour les réunions.

Séparée de la Cité universitaire en 1960 par le périphérique et abandonnée par les étudiants catholiques après 1968, l'église du Sacré-Cœur fut ensuite confiée à la communauté portugaise de Paris, qui installa le luminaire actuel, mais respecta l'essentiel du décor et des aménagements liturgiques originels.



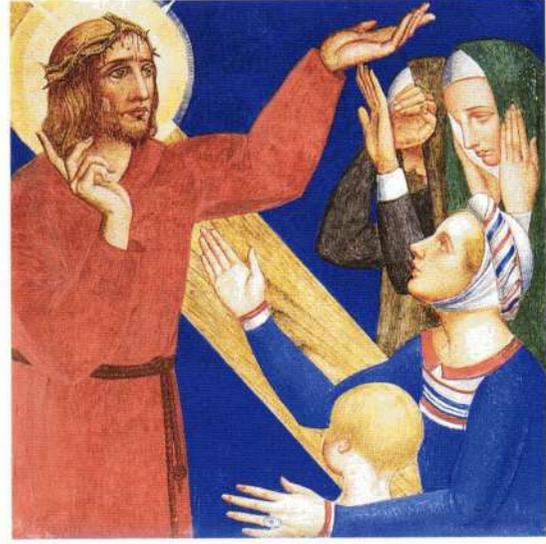
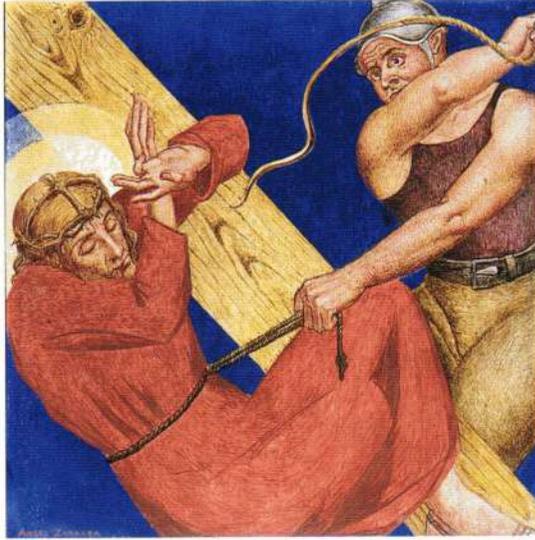
L'ossature de béton armé est recouverte en calcaire de Saint-Maximin. Un imposant programme iconographique occupe le centre de la façade. Au-dessus de la porte centrale le Christ en Majesté trône dans une mandorle, comme dans les tympans romans, entouré du tétramorphe, symboles des quatre évangélistes (l'ange pour Matthieu, l'aigle pour Jean, le taureau pour Luc et le lion pour Marc). Quatre bas-reliefs surmontent chacune des portes latérales, représentant des scènes de la vie du Christ. La destination particulière de l'édifice est également présente dans ce programme sculpté : les docteurs de l'Église encadrent le Christ, tandis que les piédroits de la grande porte représentent les grands personnages liés à l'histoire de l'université de Paris. Enfin Georges et Marguerite Lebaudy figurent dans les panneaux supérieurs accompagnés de leurs saints patrons, à la manière des donateurs dans les églises médiévales.

# Les monuments de la foi

**Chemin de croix**  
Jésus tombe pour la seconde fois et Jésus console les femmes d'Israël, (stations VII et VIII)

Église du Sacré-Cœur, Gentilly

Le chemin de croix est l'œuvre du peintre mexicain Angel Zarraga, qui s'était déjà illustré par des peintures réalisées à Saint-Martin de Meudon ainsi qu'à Notre-Dame de La Salette de Suresnes. La peinture à la chaux utilisant une palette aux couleurs vives est directement appliquée sur le ciment du mur. Zarraga a choisi pour chaque scène un cadrage resserré, qui concentre l'attention sur l'expression des visages et les gestes des mains, accroissant la tension du drame en train de se jouer. La potence de la croix coupe obliquement chaque scène, à la manière d'une bande sur des armoiries.



**Vierge de Pitié**  
Église Saint-Denis  
Arcueil

C'est peut-être par fidélité à son enfance qu'Anna Quinquaud sculpte à la même époque le médaillon de bronze (disparu) du tombeau de P.A. Templier, maire d'Arcueil et membre de la Commission du Vieux Paris, ainsi que cette Vierge de Pitié destinée à Arcueil. Sa mère, elle-même sculpteur, y vit ou y séjourne avec ses enfants, 6, rue des Écoles. L'œuvre est exposée à Rouen en 1932, et publiée dans l'Artisan liturgique la même année. La composition reste traditionnelle : le corps inerte du Christ, dont les cheveux sont en partie rejetés en arrière, repose allongé, tête et jambes pendantes, sur les genoux de la Vierge, les mains jointes, contenue tout entière dans le regard douloureux qu'elle porte sur son Fils. La touche personnelle d'Anna Quinquaud, qui a fait partie des "Catholiques des Beaux-Arts", réside dans les lignes courbes du buste de la Vierge (épaules, voile, ondulations de la chevelure) qu'elle oppose aux lignes plus angulaires du Christ (linge ceignant ses reins, jambes fléchies). Les drapés stylisés et le rôle donné au socle sur lequel le Christ repose partiellement (symbolisant ainsi l'autel du sacrifice ?) sont caractéristiques des années 1920-1930. Ce groupe sculpté est assez peu représentatif de l'œuvre d'Anna Quinquaud, femme hors





du commun, qui se rend à deux reprises en Afrique occidentale française, remonte le Niger en pirogue avec un équipage indigène, et y conçoit de saisissants portraits de femmes, d'enfants et d'hommes de différents peuples africains.  
V.B.

**Verrière de la baie d'axe  
(détail)  
Christ en croix  
Église du Sacré-Cœur,  
Gentilly**

Elle fut réalisée par le maître-verrier lorrain Jacques Gruber, ainsi que les autres verrières de l'église. Gruber réserva aux cinq baies du chœur un programme figuratif : le Christ en croix y est encadré des saints Pierre et Paul, et de deux anges. Le dessin tout en courbes du corps du Christ, traduit essentiellement par la mise en plomb, exprime la tension des muscles sous la douleur, contrastant avec les traits apaisés du visage. Sur le fond parcouru de lignes de fuite se détachent les lettres alpha et oméga, la première et la dernière de l'alphabet grec, signifiant que le Christ est le commencement et la fin. Les verres, de formes très géométriques, sont colorés dans la masse et l'emploi du dessin en grisaille, très limité, est concentré sur le visage du Christ.

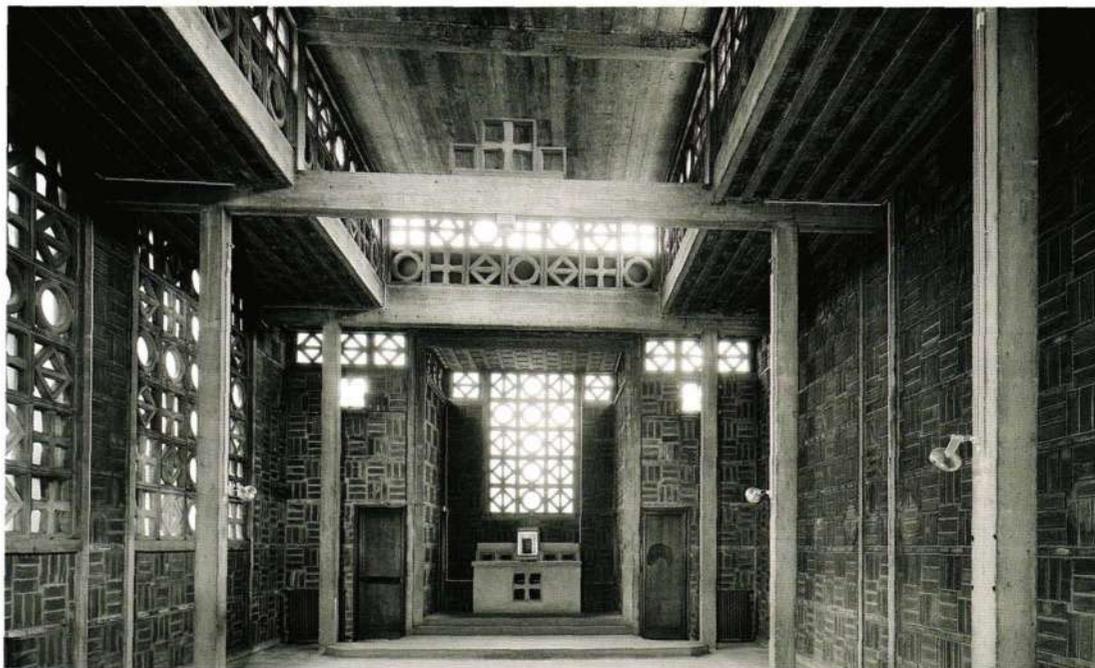
# Les monuments de la foi

**Couvent de sœurs  
franciscaines  
52, avenue Laplace  
Arcueil  
Cl. MH**

Les religieuses franciscaines de l'Immaculée Conception tenaient, au lendemain de la Grande Guerre, l'orphelinat des petites filles pauvres d'Arcueil, installé dans une maison bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Afin d'appropriier les lieux à l'usage de couvent, elles s'adressèrent en 1927 à l'architecte Auguste Perret pour leur édifier une chapelle. Son œuvre réalisée quelques années auparavant au Raincy apparaissait en effet comme un véritable manifeste pour un renouvellement de l'architecture religieuse. L'architecte surmonta avec brio les contraintes imposées par le site et un budget serré. La chapelle occupe l'étage d'un bâtiment d'aspect extérieur très humble, greffé sur la face arrière du couvent. La structure de béton armé est remplie de briques creuses disposées en damier. C'est l'intérieur qui révèle toute la maîtrise de l'architecte, avec son ossature de béton toute en lignes droites, tandis que la lumière est diffusée, comme au Raincy, par des claustras dessinant des formes géométriques simples.

**Chapelle Sainte-Louise-de-  
Marillac  
55, rue de Chalais  
L'Hay-les-Roses**

Elle était destinée à desservir le sud du territoire communal, dont la population se trouvait assez éloignée de la vieille église Saint-Léonard. Le nouveau lieu de culte fut placé sous le vocable de sainte Louise de Marillac, canonisée en 1934, et fondatrice de l'ordre des filles de la Charité, ordre très présent à L'Hay-les-Roses. L'architecte R. Busse édifia en 1935-1936 une construction à armature de béton recouverte extérieurement en calcaire de Saint-Maximin, disposé en assises irrégulières et comportant des pierres saillantes en boutisse conférant à l'édifice un aspect rustique. L'originalité de cette chapelle tient à son plan octogonal inspiré des baptistères du haut Moyen Âge, de même que son éclairage parcimonieux au moyen de claustras en béton. Sur l'octogone sont greffés un chœur de faible profondeur et, à l'opposé, un clocher-porche élané de silhouette italianisante.





**Église paroissiale Saint-Paul**  
Allée du Colonel-Rivière  
Fresnes

L'église, implantée en 1963 en limite des territoires de Fresnes et de L'Hajj-les-Roses, suit la construction du grand ensemble de la Vallée aux renards. C'est une création issue de la collaboration de l'ingénieur Jean Prouvé, spécialiste des structures métalliques, et de l'architecte Paul Picot. Ce type de construction traduit le tournant pris par l'Église de France dans les années 1950, rompant avec les réalisations monumentales de l'entre-deux-guerres. Par souci d'économie, afin de réduire le coût des chantiers, le recours aux matériaux industriels (fer, acier, verre) et à la mise en œuvre de produits préfabriqués est prôné par Jean Prouvé qui propose en 1958 un projet d'église démontable en acier et qui réalise cinq ans plus tard l'église Saint-Paul selon ces mêmes principes.



**Église paroissiale Sainte-Colombe**  
Rue Sainte-Colombe  
Villejuif

En 1938, les scouts remontent cette baraque, récupérée de l'Exposition coloniale de 1931, pour servir de chapelle aux habitants qui affluent dans ce nouveau quartier. Après guerre, un mouvement s'élève pour renoncer au projet de la remplacer par un édifice trop monumental, que les modestes paroissiens accepteraient mal. Finalement, le diocèse de Paris choisit Rainer Senn, architecte suisse qui a déjà construit pour l'Église française (à Nice et à Pontarlier), pour dessiner le nouveau bâtiment. Conçue en 1961 et consacrée en 1966, la nouvelle église Sainte-Colombe se présente comme un édifice peu spectaculaire mais d'une grande élégance. La structure métallique, peu coûteuse, autorise en outre une grande fluidité des volumes. Senn adopte un plan carré, rapprochant ainsi les fidèles de l'autel, baigné de lumière grâce à l'éclairage zénithal du chœur. Ce parti géométrique est contrebalancé par le traitement « en vague » des façades et des toitures. L'ancienne chapelle de bois est conservée, en hommage au père Roussin qui y accueille durant plus de vingt ans les déshérités du quartier. I.D.



**Aqueduc Médicis** (appellations antérieures : aqueduc des eaux de Rungis, aqueduc d'Arcueil, aqueduc des sources du Midi)

**Rungis, Fresnes, L'Hay-les-Roses, Cachan, Arcueil, Gentilly, Paris (XIV<sup>e</sup> arrdt.)**  
(voir le tracé p. 7)

Les parties souterraines, les regards extérieurs et le pont-aqueduc XIX<sup>e</sup> ISMH. Partie XVII<sup>e</sup> du pont-aqueduc Cl. MH

Dès 1594, Henri IV est préoccupé par l'alimentation en eau de Paris et, en 1609, envisage la reconstruction de l'aqueduc romain, inutilisé depuis des siècles, qui partait du carré des eaux de Wissous (91). Sa veuve, Marie de Médicis, reprend le projet pour alimenter, en particulier, les jardins du palais du Luxembourg que Salomon de Brosse agrandit. Les travaux sont adjugés le 27 octobre 1612 au maître maçon Jehan Coing. En décembre, J. Coing, Thomas Francini, conducteur des fontaines et grottes du roi, Louis Métezeau, architecte du roi et Hugues Cosnier, conducteur des œuvres du canal de la Loire, entre autres architectes et entrepreneurs, se rendent à Rungis pour les premiers travaux d'implantation. Le jeune roi Louis XIII pose la première pierre du regard n°1 à Rungis le 17 juillet 1613. Des événements de tous ordres retardent l'avancement des travaux. Les vestiges et fondations du pont-aqueduc s'avèrent, par exemple, ne pas pouvoir supporter le nouvel ouvrage ; le plan de Thomas Francini est adopté. Le nouveau pont-aqueduc qui franchit, en son point le plus étroit, la vallée de la Bièvre à Arcueil est achevé vers avril 1619. Vingt-huit regards, dont cinq dans Paris, permettent entretien, décantation et ventilation. Il n'en reste aujourd'hui que vingt-deux. Le 16 mai 1623, les eaux parviennent dans un réservoir dit maison du fontainier ou grand regard, mais ce n'est qu'en 1628 que l'eau est distribuée aux Parisiens. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la section parisienne de l'aqueduc est tronçonnée par divers travaux d'urbanisme. L'aqueduc des eaux de Rungis n'alimente plus aujourd'hui que le lac du parc Montsouris.

V.B.



a



**Le pont-aqueduc Médicis (a)  
Arcueil**

La robustesse du pont-aqueduc, en pierre de taille, (379 m de longueur, neuf arcades en plein cintre) permet à Eugène Belgrand, ingénieur hydraulicien chargé des égouts et de l'alimentation en eau potable de Paris, de fonder les piles en meulière du pont-aqueduc de dérivation des eaux de la Vanne, affluent de l'Yonne, (990 m de longueur, soixante-dix-sept arches) sur les contreforts de l'aqueduc Médicis entre 1867 et 1874.  
V.B.

**Regard n°III (b)  
Chemin des Otages  
Fresnes**

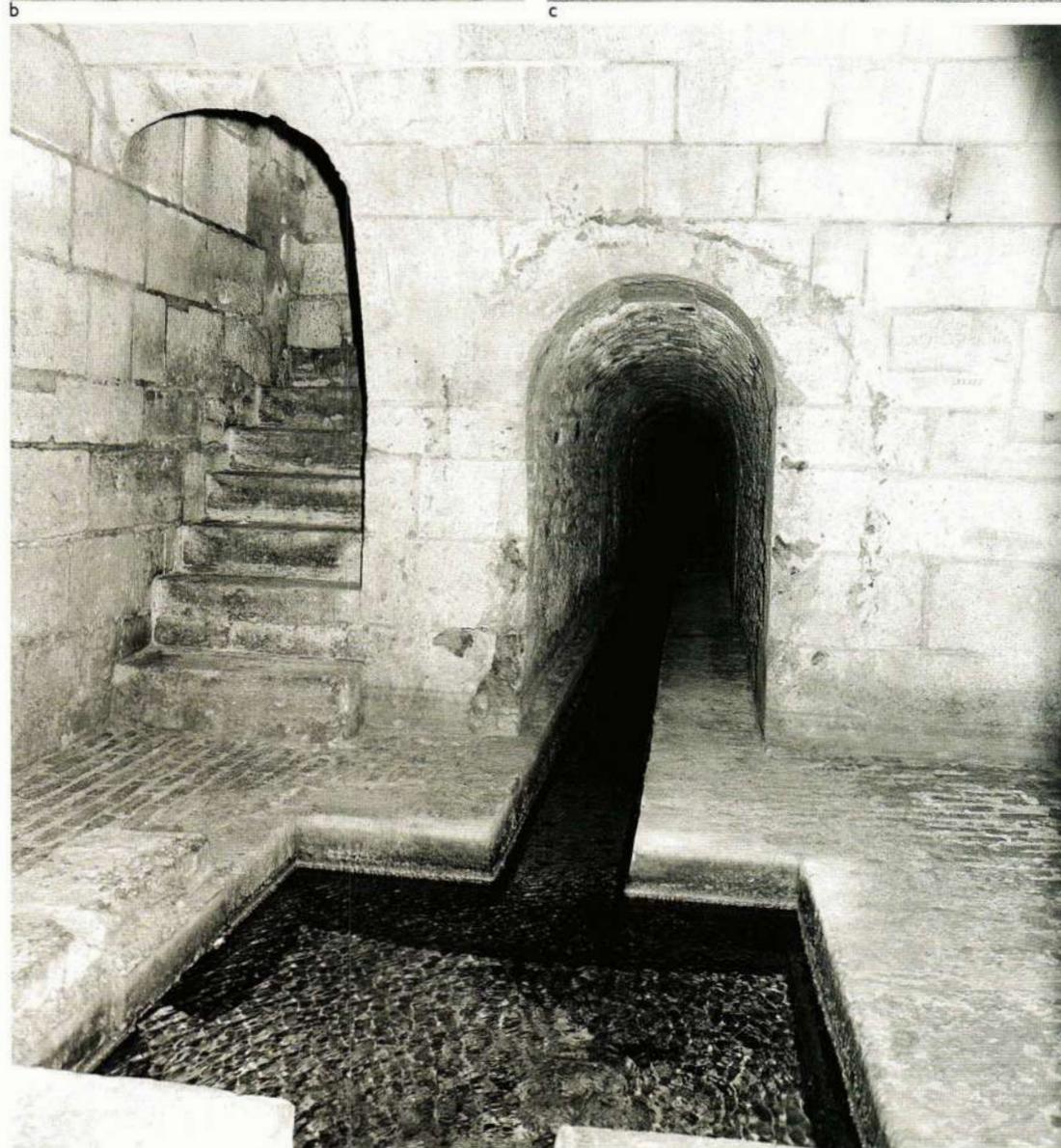
Ce regard en pierre de taille fut probablement édifié peu de temps après le regard n°I de l'aqueduc sis à Rungis (première pierre posée en 1613). Un escalier tournant en pierre de taille à quatre noyaux permet d'accéder à l'aqueduc souterrain et au bassin de décantation.  
V.B.

**Regard n°IV (c)  
Rue du Regard  
Fresnes**

Il ne possède pas le caractère monumental du précédent, mais correspond au « modèle » le plus courant, utilisé à neuf reprises dans l'actuel Val-de-Marne : de plan rectangulaire, il est fermé d'une voûte plate dallée dont l'extrados tient lieu de couverture en terrasse. Une variante se rencontre à Rungis et à Fresnes : adoptant le même plan, l'extrados de la voûte forme un toit à deux versants avec ou sans croupe.  
V.B.

**Regard n°VI (d)  
Rue Thuret  
L'Hay-les-Roses**

Au premier plan, le bassin de décantation : plus large que la rigole, il ralentit le débit de l'eau, laissant ainsi les impuretés se déposer au fond du bassin. La galerie, assez haute pour qu'un homme puisse s'y tenir debout, facilite surveillance et entretien, rendus plus aisés par la présence de banquettes de chaque côté de la rigole.  
V.B.



# Le génie civil

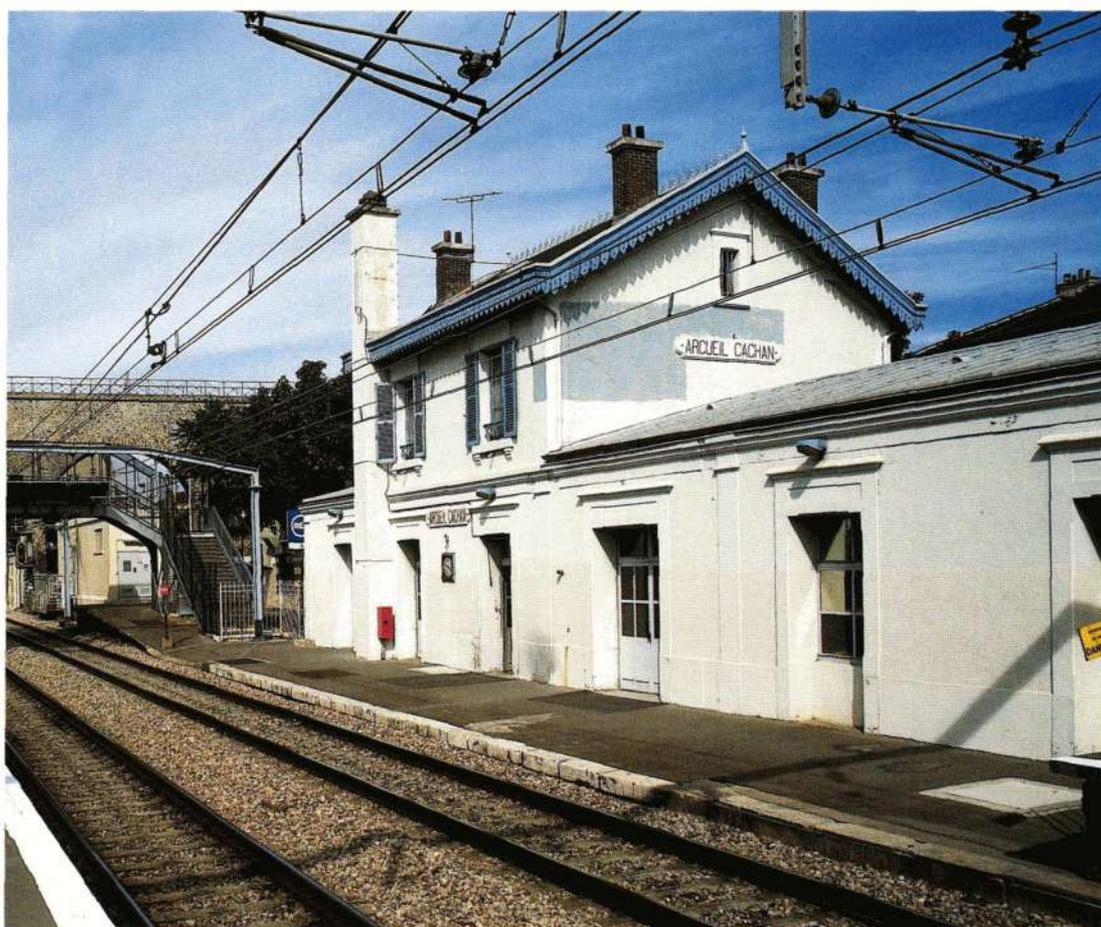
## Voie ferrée dite Ligne de Sceaux

### Station d'Arcueil-Cachan (a)

Dès l'ouverture de la ligne en 1846, dont la tête se trouvait à la barrière d'Enfer (actuelle place Denfert-Rochereau), un arrêt fut prévu en limite d'Arcueil et de Cachan, à proximité de l'aqueduc dont on aperçoit deux arcs à l'arrière-plan. La ligne fut fermée durant la guerre de 1870. Sa réouverture nécessita de lourds travaux de mise aux normes des voies et fut l'occasion – les premiers débarcadères étant réalisés en bois – de reconstruire certains bâtiments de voyageurs dont celui de la station d'Arcueil-Cachan.

Celui-ci reste encore fort modeste et seuls les rebords de toit en bois découpé rappellent les gares contemporaines des stations des lignes de l'ouest parisien.

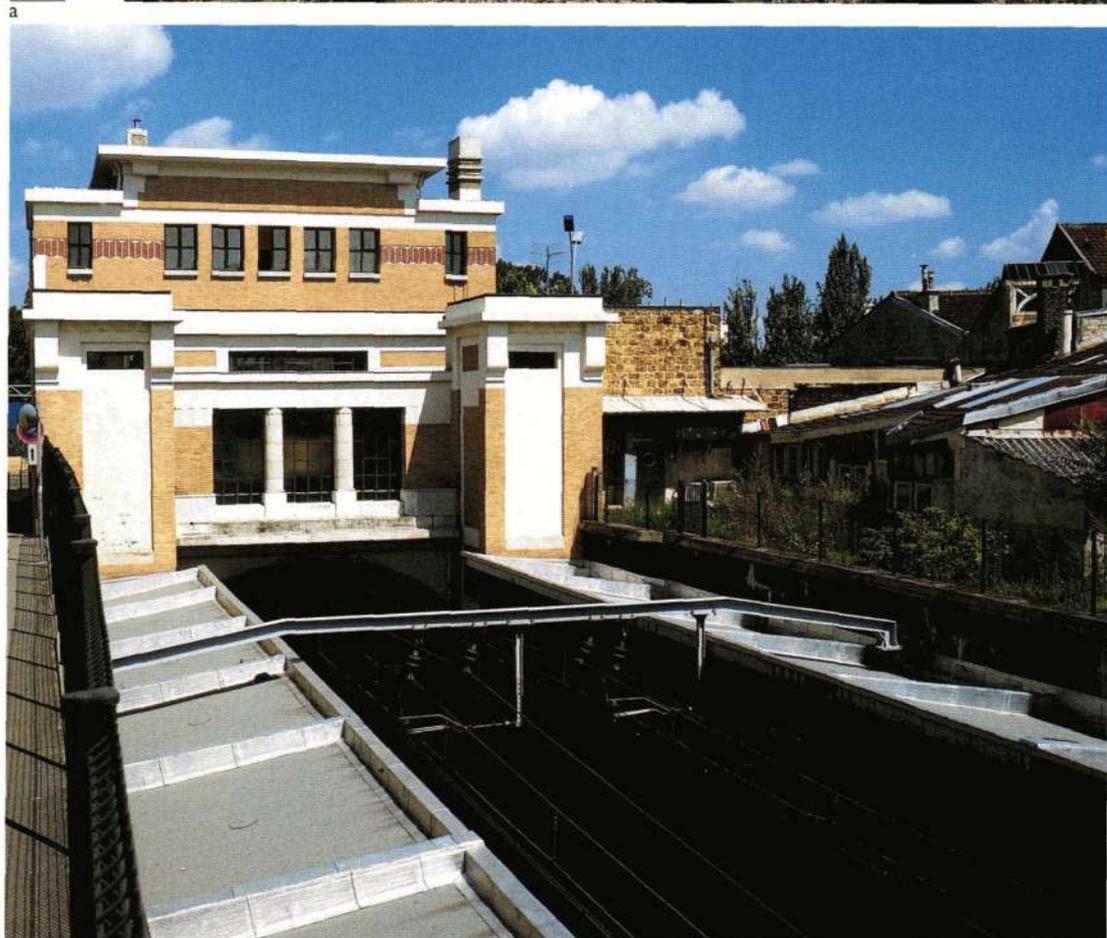
La ligne de Sceaux connaît un véritable essor durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque la démographie des communes desservies explose. La ligne est électrifiée et concédée à la compagnie du métropolitain de Paris, préfigurant la ligne de RER qu'elle est aujourd'hui devenue. X.M. et I.D.

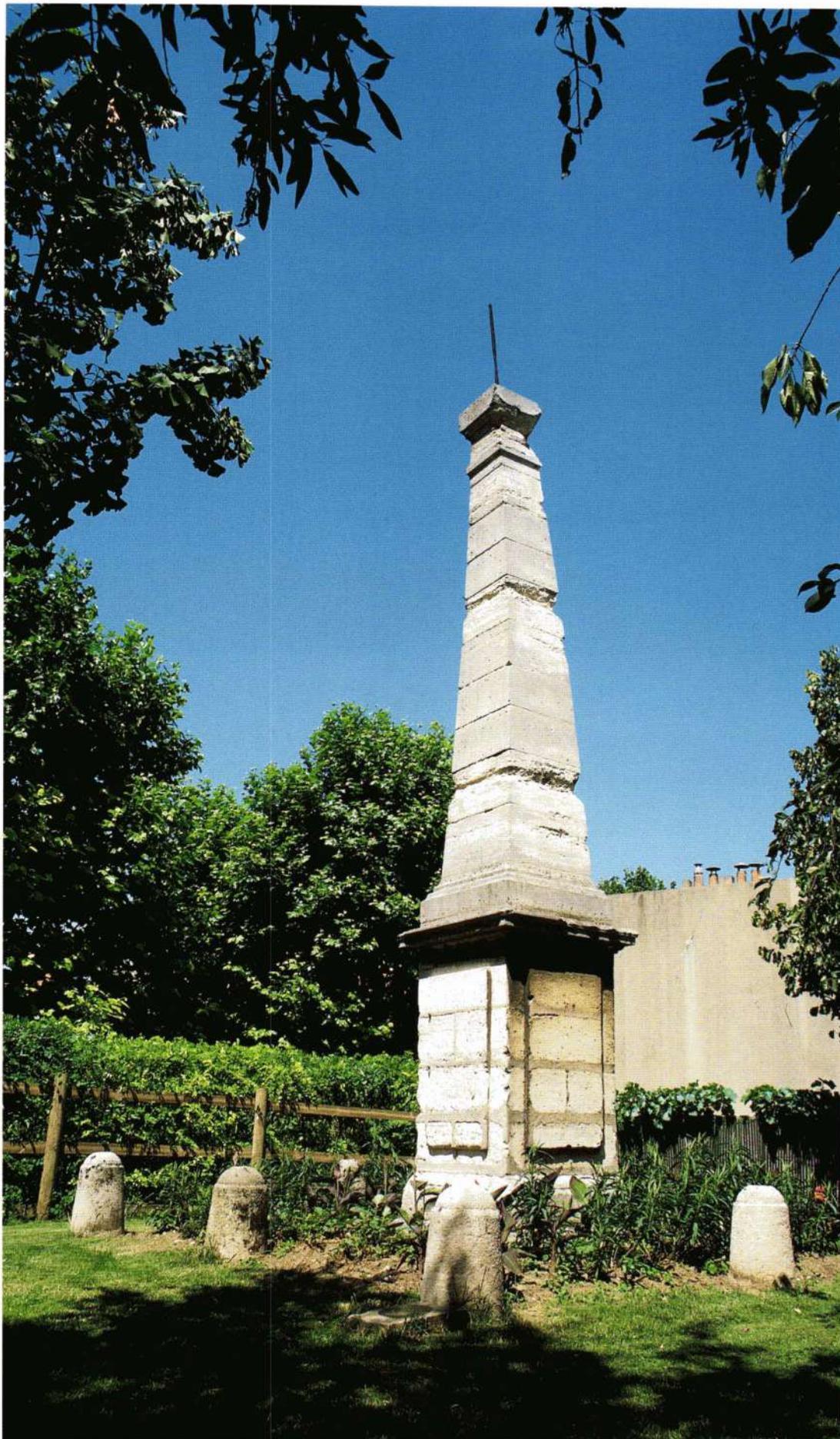


### Station de Gentilly (b)

Dans ce contexte, des travaux de terrassement considérables sont également entrepris à la fin des années 1920 pour enterrer la ligne sur toute la traversée de la Cité universitaire en construction et pour permettre de franchir la rue de Montrouge (à Gentilly) et le boulevard Jourdan (à Paris) sans passage à niveau. Deux nouvelles gares s'élèvent au-dessus des têtes du tunnel, posant de difficiles problèmes techniques : celle de Sceaux-ceinture (aujourd'hui Cité universitaire) et celle de Gentilly. Construites en 1932, elles sont l'œuvre de Louis Brachet, architecte travaillant pour la compagnie Paris-Orléans (à laquelle la ligne de Sceaux fut rattachée en 1857), qui réalise également en 1934-38 la nouvelle gare de la ligne à Massy-Palaiseau (Essonne).

Brachet, qui est à la fois architecte et décorateur, souhaite inventer un nouveau modèle de gare pour ces banlieues désormais très urbanisées. Il conçoit un bâtiment en béton armé et en brique chevauchant les voies situées en contrebas, un peu à la manière d'un arc triomphal. La plastique architectu-





rale, les motifs décoratifs, les toits plats, les verrières métalliques ou le contraste coloré du ciment blanc et du rouge de la brique inscrivent cet édifice dans le courant Art déco. I.D. et X.M.

**Pyramide de Cassini**  
**157 bis, avenue de Paris**  
**Villejuif**  
ISMH

Une plaque apposée près de l'édicule indique « Pyramide édifée en 1742 par Cassini et Lacaille de l'academie des Sciences chargés de la mesure du méridien de Paris ».

En effet, sur la terre, tout point géographique est repéré grâce à une latitude (cerdes parallèles à l'équateur) et à une longitude (réseau des méridiens reliant les deux pôles). Le méridien de Paris constitue jusqu'en 1884, date à laquelle on lui substitue celui de Greenwich en Grande-Bretagne, le méridien 0, celui d'origine.

Il traverse la France du nord au sud – de Dunkerque à Perpignan – et passe par le centre de l'Observatoire de Paris. Sa construction commence en 1669 et s'achève en 1718, grâce notamment à Jean-Dominique Cassini, premier directeur de l'Observatoire et à son fils Jacques Cassini. En 1739, il est décidé de procéder à une seconde mesure du méridien, travail confié à l'abbé Nicolas-Louis La Caille à qui il est adjoint Cassini de Thury (second fils de Jacques) dit Cassini III. Ce personnage passe à la postérité sous le simple patronyme de Cassini car il est l'auteur du travail cartographique magistral de relevé du royaume commencé en 1760 et achevé en 1815 par son fils, Dominique. La carte de Cassini sert de modèle à tous les pays d'Europe et reste en service jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1970, elle est adoptée comme référence dans toutes les études de l'Inventaire général.

Ces géodésiens (science de la mesure de la terre par morceaux) se basent sur le principe de la triangulation qui substitue aux mesures de distances la mesure des angles. Les sommets des triangles utilisés sont des points visibles, donc élevés. Le sommet de la pyramide de Villejuif est un de ces points. I.D.

## De l'artisanat à l'industrie

### **La Bièvre bordée de tanneries** **Photographie Atget, v. 1900.**

Les bords de la Bièvre, alors non recouverte, présentaient au début du XX<sup>e</sup> siècle un paysage entièrement industrialisé aux abords de la capitale. La principale activité était alors à Gentilly l'artisanat du cuir, chassé de Paris « intra-muros » dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à cause des désagréments qu'engendrait son voisinage pour la population. Le photographe Eugène Atget est connu pour les multiples vues qu'il réalisa aux alentours de 1900, à la recherche du pittoresque, de rues ou de maisons de Paris et de ses environs menacées par les transformations urbaines. Ce sont aujourd'hui les témoins d'un univers disparu. Cette vue de la Bièvre montre la succession, de part et d'autre de la rivière, des petits ateliers travaillant le cuir – tanneries, mégisseries, corroieries, chamoiseries, parchemineries – principalement destiné à la confection des articles de luxe. On distingue au fond le clocher de l'église de Gentilly. Ces activités commencèrent à décliner avant 1914, et les dernières fabriques fermèrent dans les années 1960.

### **Séchoir** **95, rue Etienne-Dolet** **Cachan**

Le séchoir occupant la superstructure de cette maison est le dernier subsistant sur la commune de Cachan. Des volets en bois inclinables à la manière de stores permettaient de moduler l'entrée d'air pour le séchage du linge, mais aussi des peaux, car des aménagements identiques équipaient les tanneries, comme le montre la photographie d'Atget.





**Ancien moulin à eau  
Avenue Larroumès  
L'Haj-les-Roses**

Cet ancien moulin à farine est le seul subsistant des six autrefois installés sur la partie médiane du cours de la Bièvre. Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il resta environné de prairies. Comme cela se produisait fréquemment du fait du risque d'enflamment des poussières en suspension, le moulin de L'Haj brûla plusieurs fois au cours de son histoire. Les bâtiments sont disposés de part et d'autre d'une cour. Le logis du meunier borde la rue, tandis que le moulin proprement dit est situé le long du bief apportant la force motrice. Sa disposition sur trois niveaux indique qu'il a été modernisé au XIX<sup>e</sup> siècle selon le type du moulin à l'anglaise afin de pratiquer la mouture économique, exigeant une multiplication des opérations de tamisage, et pour cela une disposition en hauteur.

L'utilisation de l'énergie hydraulique cessa au début du XX<sup>e</sup> siècle, la roue et les mécanismes ont depuis disparu et le bâtiment abrite aujourd'hui un centre de loisirs municipal.

**Ancienne blanchisserie  
38, rue Etienne-Dolet  
Cachan**

La blanchisserie était la première activité de Cachan avant la Grande Guerre, installée pour l'essentiel sur l'emprise de l'ancien parc de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près. C'est le cas de celle-ci, dont l'arrière de la parcelle bordait la Bièvre, ce qui permettait l'établissement d'un lavoir, tandis que le bâtiment sur la rue abritait des logements et un séchoir dans le comble largement ouvert. Bien que la rivière ait cessé depuis longtemps de servir au lavage du linge, quelques blanchisseries se sont maintenues sur place, telle celle installée au 23, rue Cousté (ci-dessous).



## De l'artisanat à l'industrie

### Entrepôt de vins Fillot 22, avenue Raspail Gentilly

La maison est fondée en 1894, mais les bâtiments actuels ne sont édifiés qu'en 1908, sur les plans de l'architecte A. Pruaud, installé au Kremlin-Bicêtre. Le bâtiment principal, à gauche, abrite les magasins et des bureaux alignés sur le passage. Une petite construction, au fond, accueille en rez-de-chaussée les écuries et une remise ainsi qu'à l'étage un logement de gardien et un grenier à fourrage ; enfin, à droite, un réservoir et son puits, un atelier de rinçage, un atelier de tonnellerie, un chenil et un trou à fumier. Le passage couvert permet le chargement des voitures à l'abri des intempéries. À cette date, l'importante utilisation du bois aussi bien pour les structures qu'en parement manifeste la volonté des commanditaires d'inscrire leur activité dans la tradition et l'artisanat tandis que l'usage de la brique est lui plus banal.

L'entreprise existe toujours et le site, parfaitement entretenu, contribue à valoriser son image. Les clients peuvent y découvrir quelques machines ou équipements anciens, maintenus en place, comme ces chais en ciments, installés en 1925. I.D.





VUE GÉNÉRALE DES USINES RASPAIL à Arcueil (Seine)

a

**Distillerie l'Anis Gras**  
**55, avenue Laplace**  
**Arcueil**  
**Affichette (a) Coll. part.**  
**Vue de la 1ère cour (b)**  
**Détails sur l'avenue Laplace**  
**(c, d)**  
 ISMH

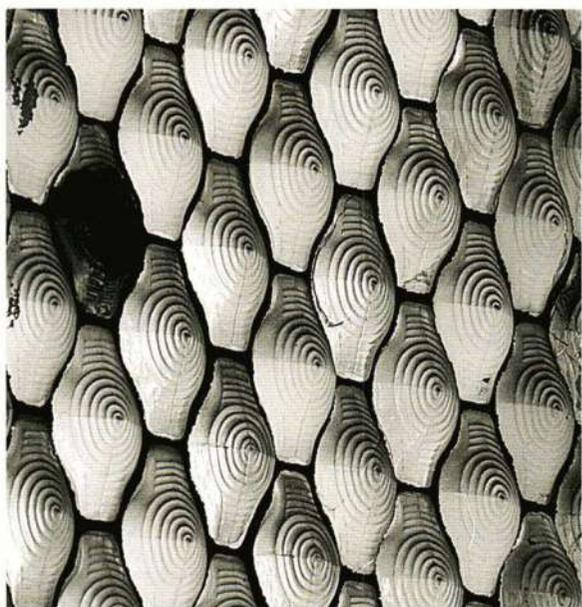
Dans les années 1840, François-Vincent Raspail met au point des médicaments à base de camphre. Leur commercialisation est réalisée par Émile Raspail, son troisième fils, grâce à la société Raspail, fondée en 1858. Vers 1870, Émile se fait construire à Arcueil une demeure (voir p. 39). D'abord produits à Paris, les médicaments sont bientôt fabriqués dans l'usine d'Arcueil, construite peu après la maison, sur une parcelle qui lui est contiguë, ainsi que sur une seconde, de l'autre côté de la rue. Ulysse Gravigny, lié à Émile, pourrait être l'architecte (voir p. 62). Les bâtiments de l'usine sont organisés en rectangle autour d'une cour. Des préaux de stockage délimitent une seconde cour, plus petite. Les constructions sont en brique et pierre, couronnées de toitures couvertes de tuiles mécaniques. Le bâtiment (au centre de la photo) devait abriter la distillerie. Il comprend un vaste espace sous une charpente métallique et est couronné par un lanterneau destiné à l'évacuation des fumées. La mise en œuvre des matériaux est très soignée et s'agrément de nombreux détails décoratifs. Émile Raspail, alors maire d'Arcueil, orne ainsi sa commune d'un édifice industriel remarquable qui en outre, contribue à l'image de sérieux et de haute qualité des produits qui y sont manufacturés.

En 1981, la municipalité rachète les locaux après la cessation d'activité de la société métropolitaine Gras Frères (Anis Gras), alors propriétaire. Les bâtiments sont actuellement occupés par un « lieu intermédiaire », espace pluri-culturel alternatif.

I.D.







## Bibliographie sommaire

Ne sont mentionnés ici que les principaux ouvrages consultés. Pour une bibliographie complète sur chacune des œuvres publiées, se reporter aux dossiers d'inventaire.

AMIS DU VIEUX L'HAY (LES). *L'Hay-les-Roses. [1] Vie et images du passé. L'Hay-les-Roses : les Amis du vieux L'Hay, 1990.*

AMIS DU VIEUX L'HAY (LES). *L'Hay-les-Roses. 2. Rues et lieux-dits. [Millau] : Maury ; L'Hay-les-Roses : les Amis du vieux L'Hay, 1993.*

ANGER, Dom. *Les dépendances de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Paris : Vve Poussielgue, 1906.*

BASTIE, Jean. *La croissance de la banlieue parisienne. Paris : PUF, 1964.*

BAUDON, Emile, CHASTAGNOL, André. *Histoire de L'Hay-les-Roses, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours. 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée. L'Hay-les-Roses : Club culturel populaire, 1963.*

*Bulletins municipaux des communes.*

CLUB LÉO LAGRANGE DE CACHAN, Cercle de cartographie et d'histoire locale. *Cachan, mon village. Manchecourt : Maury ; Cachan : Cercle de cartophilie et d'histoire locale du club Léo-Lagrange de Cachan, 1994.*

COMMISSION HISTORIQUE DU VIEUX PARIS. *Procès-verbaux (années 1926, 1927, 1930).*

CONSEIL D'ARCHITECTURE, D'URBANISME ET D'ENVIRONNEMENT DU VAL-DE-MARNE. *Les années 60 à Fresnes. Choisy-Le-Roi : CAUE 94, [199].*

DESGUINE, André. *Recherches sur la Bièvre à Cachan, Arcueil et Gentilly. Paris : Puyraimond, 1975. (Bibliothèque des monographies ; 1)*

DIRECTION REGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES D'ÎLE-DE-FRANCE, Service des Monuments historiques. *Dossiers de recensement.*

DUMOLIN, Maurice, OUTARDEL, Georges. *Les églises de France. Paris et la Seine. Paris : Impr.-Ed. Letouzey et Ané, 1936.*

FERNANDEZ, Madeleine. *La ville en marche, l'habitat gentilléen depuis le 18<sup>e</sup> siècle. Gentilly : Société d'histoire, 1987.*

FINANCE de, Laurence (Réd.), HERVIER, Dominique (Dir.). *Un patrimoine de lumière. Les verrières de la petite couronne parisienne de 1830 à 2000. Paris : Monum, Ed. du patrimoine, à paraître en 2003. (Cahiers du patrimoine).*

FOURCAUT, Annie. *La banlieue en morceaux : la crise des logements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres. Grâne : Créaphis, 2000.*

GIRAULT-DE-SAINTE-FARGEAU, Eusèbe. *Guide pittoresque du voyageur en France. Paris : F. Didot, 1838.*

INVENTAIRE GENERAL..., région Île-de-France. Dominique Hervier (dir.) ; Véronique Belle (réd.) ; Christian Décamps (photogr.). *D'ombre, de bronze et de marbre, sculptures en Val-de-Marne, 1800-1940. Nantes : Victor Stanne, 1999. (Images du patrimoine ; 191).*

INTERNET. *Sites du Conseil général, des communes et de différentes institutions.*

JACQUART, Jean. *La crise rurale en Île-de-France. 1974 : Armand Colin, 1974.*

JARRY, Paul. *La guirlande de Paris ou maisons de plaisance des environs aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Vol. 1 : Berny, Bourg-la-Reine, Cachan, Chatenay, Chatillon, Choisy-le-Roi, Gentilly, Ivry, L'Hay-les-Roses, Sceaux, Thiais, Vitry. Paris : F. Contet, 1928.*

LAPORTE, Philippe. *L'aqueduc Médicis et ses substructions : visite contemporaine et historique. Thiais : P. Laporte, 1989.*

LE BAS, Antoine (Réd.), HERVIER, Dominique (Dir.). *Des sanctuaires hors les murs. Églises de la proche banlieue parisienne 1801-1965. Paris : Monum, Ed. du patrimoine, 2002. (Cahiers du patrimoine ; 61).*

LEBEUF, Abbé. *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris. Tome quatrième. Paris : Lib. de Féchoz et Letouzey, 1883.*

LEVEAU-FERNANDEZ, Madeleine. *Histoire du Kremlin-Bicêtre : l'identité d'une ville. Kremlin-Bicêtre : Ville du Kremlin-Bicêtre, 1997.*

*Paroisses et communes de France. Dictionnaire d'histoire administrative et démographique. Région parisienne. Paris : Ed. du CNRS, 1974.*

*Le patrimoine des communes du Val-de-Marne. Charenton-Le-Pont : Flohic, 1993. (Le patrimoine des communes de France).*

PEROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie (Dir.). *Le guide du patrimoine Ile-de-France. [2<sup>e</sup> éd.]. Paris : Hachette ; CNMHS, 1994.*

POISSON, Georges. *Le Val-de-Marne, art et histoire. Paris : les Éditions de Minuit, 1968.*

SEINE, Direction des Affaires départementales. *État des communes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. ... Notice historique et renseignements administratifs. Montévrain : Impr. typographique de l'école d'Alembert. Fresnes, 1897.*

L'Hay, 1900.  
Arcueil-Cachan, 1901.  
Gentilly, 1906.  
Kremlin-Bicêtre, 1906.  
Villejuif, 1901.

TOUCHET, Robert. *Dictionnaire historique des rues d'Arcueil : Arcueil hier et aujourd'hui et d'une rue à l'autre : essai. Arcueil : Centre culturel communal Erik Satie, 1983.*

THIBOUT, Mme Marc. *Bagneux et Arcueil. In : Congrès archéologique de France. Cille session Île-de-France. Paris : Picard, 1944, p. 222-235.*

VAILLAT, Léandre. *Seine, chef-lieu Paris. Paris : Ed. arts et métiers graphiques, 1937.*

VAL-DE-MARNE. ARCHIVES DÉPARTEMENTALES ; BERCHE, Claire (Dir.), NAFILYAN, Alain (Réd.). *Les archives Raspail. Répertoire numérique de la sous-série 69 J. Créteil : Conseil général, 1994.*

VARIN, Jacques. *Mémoires d'Arcueil. Paris : Temps actuels, 1982.*

VEYSSIERE, Léon. *Arcueil et Cachan : un village et un hameau du Hurepoix, deux communes de département de la Seine, essai de monographie. Cachan : les Amis du Vieil Arcueil, 1947.*

*Villejuif, notre cité : un siècle d'histoire 1875-1975. Villejuif : Villejuif notre ville, 1975.*

ZEPHIRIN, Y. *Naissance d'une commune : Le Kremlin-Bicêtre. In : Paris et Île-de-France. Mémoires. Tome 38, 1987. Paris : Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Île-de-France, 1987, p. 217-231.*

## Index des artistes

### A

Abadie, Paul (architecte) (1812-1884), p. 110  
Abraham, Pol (architecte) (1891-1966), p. 78  
Allégret, Laurence (architecte) (née en 1961), p.26,27  
André, Edouard (architecte-paysagiste) (1840-1911), p. 34  
Arretche, Louis (architecte-urbaniste) (1905-1991), p. 25  
Atget, Eugène (photographe) (1857-1927), p. 120  
Auclair, André (peintre graveur et céramiste) (1894-1976), p. 109  
Auguste Henri (orfèvre) (actif fin XVIII<sup>e</sup> siècle), p. 37, 104  
Aveline, famille (graveurs) (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), p. 14

### B

Badia, Marie-Hélène (architecte) (née en 1957), p. 26  
Barbier, Julien (architecte) (1869-1940), p. 106, 108

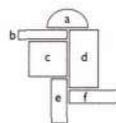
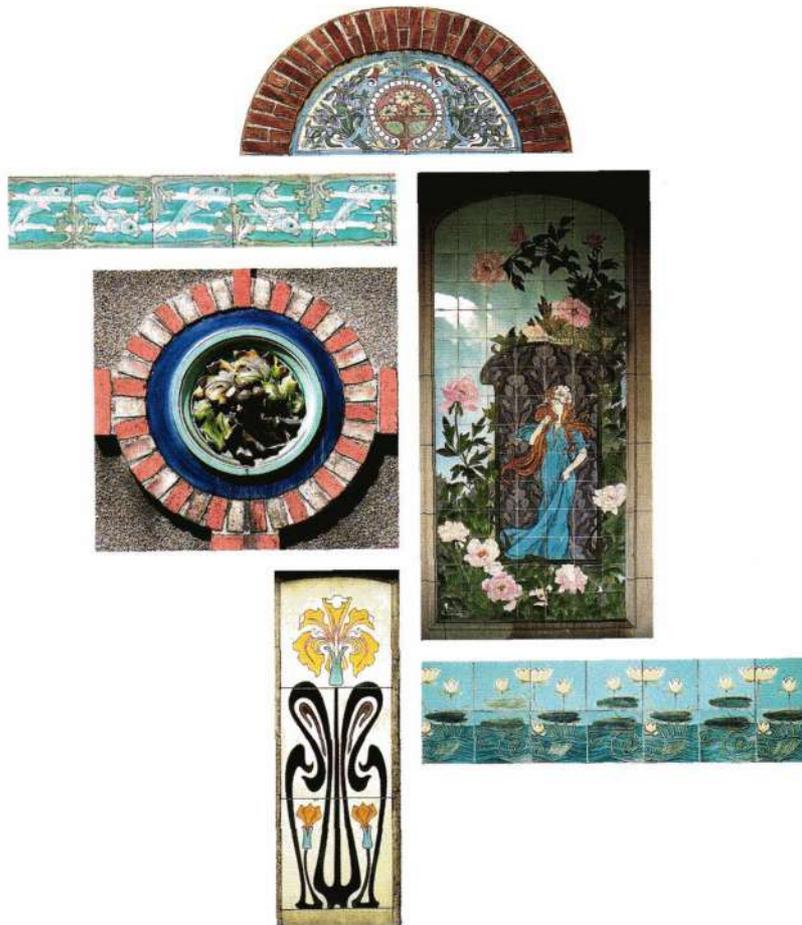
Barillet, Louis (peintre-verrier) (1880-1948), p. 24, 72  
Baudouin, Paul (peintre) (1844-1931), p. 64  
Beaubrun, famille (peintres) (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), p. 42  
Beaumont H. (sculpteur) (actif en 1874), p. 40  
Belgrand, Eugène (ingénieur) (1810-1878), p. 8, 92, 117  
Belouet, Eugène (architecte) (1850-?), p. 80  
Benech, Louis (paysagiste) (né en 1957), p. 128  
Benserade de, Issac (poète) (v. 1612-1691), p. 14  
Berger, Didier (architecte) (né en 1952), p. 26  
Bigot, Alexandre (céramiste) (1862-1927), p. 20  
Billard, ? (architecte) (actif vers 1950), p. 61  
Bocquet, Gaston (peintre) (actif en 1903), p. 16  
Boffrand, Germain (architecte) (1667-1754), p. 15, 83  
Bourdon, A. et R. (architectes) (actifs en 1981), p. 82  
Brachet, Louis (architecte) (1877-1968), p. 118

Brosse de, Salomon (architecte) (v. 1571-1626), p. 116  
Brûlé, Jean-Pierre (architecte) (actif en 1783), p. 13  
Brun, Marcel (architecte) (actif en 1956), p. 78  
Bulard, A. (sculpteur) (actif en 1925), p. 95  
Busse, R. (architecte) (actif en 1936), p. 114

### C

Camelot, Robert (architecte) (actif en 1956), p. 78  
Cendras, Blaise (écrivain) (1887-1961), p. 23  
Champagne de, Philippe (peintre) (1602-1674), p. 101  
Champigneulle, Charles (peintre-verrier) (actif 1899-1935), p. 94  
Chapsal, Jean-Éloi (peintre) (1811-1882), p. 15  
Charon, ? (architecte) (actif 1990), p. 26  
Chastillon, Claude (ingénieur, dessinateur, graveur) (1547-1616), p. 11, 12, 29  
Chaudesaygues, P. (architecte) (actif vers 1900), p. 49  
Chaussat, R. (architecte) (actif vers 1930), p. 70, 74

- Cheblet ? (architecte) (actif en 1927), p. 54  
 Chemetoff, Alexandre (paysagiste) (né en 1950), p. 26  
 Chemetov, Paul (architecte) (né en 1928), p. 26  
 Chevallier, Louis (architecte) (actif en 1911-13), p. 56  
 Chollet Joannés (architecte) (actif vers 1930), p. 70, 74  
 Chrétien, Edmond (sculpteur) (actif en 1922-24), p. 95  
 Coing, Jehan (maître-maçon) (actif en 1612), p. 116  
 Cosnier, Hugues (conducteur des œuvres du canal de la Loire) (actif en 1612), p. 116  
 Costa de Beauregard, ? (architecte) (actif en 1966), p. 82  
 Couvègnes, Raymond (sculpteur) (1893- ?), p. 109
- D**  
 Damaye ( ? ) (peintre) (actif en 1927), p. 54  
 David, Albert (sculpteur) (1896- ?), p. 70  
 Debrie, Georges (architecte) (actif en 1910), p. 84  
 Deguest, P. (architecte) (actif en 1981), p. 82  
 Delacroix, Eugène (peintre) (1798-1863), p. 41, 65  
 Delacroix, Henri (peintre) (1845-1930), p. 65  
 Delacroix, Victor (peintre) (1842- ?), p. 40, 65  
 Dorat, Jean (poète) (1508-1588), p. 13  
 Doisneau, Robert (photographe) (1912-1994), p. 23  
 Dou, Gérard (peintre) 1613-1675, p. 40  
 Dubreuil, Léon (architecte) (actif en 1875-1887), p. 66  
 Dudok, Willem Marinus (architecte) (1884-1974) p. 22, 70  
 Dufrasne, Gabriel (sculpteur) (actif en 1902-1935), p. 107
- E**  
 Egmont d', Juste (peintre) (1639-1672), p. 42  
 Expert, Roger-Henri (architecte) (1882-1955), p. 78  
 Eyrolles, Léon (ingénieur) (1861-1945), p. 32
- F**  
 Fainsilber, Adrien (architecte) (né en 1932), p. 82  
 Fillod, Ferdinand (industriel) (1891- ?), p. 84  
 Fort, Gustave (sculpteur) (actif vers 1878), p. 41  
 Francini, Thomas (fontainier) (1571-1661), p. 116
- G**  
 Gambard, Henri-Auguste (peintre) (1819-1882), p. 77  
 Gaudin, Henri (architecte) (né en 1933), p. 23, 26  
 Girard, Paul Albert (peintre) (1839-1920), p. 5  
 Gowenius (peintre-sculpteur) (actif en 1936), p. 108  
 Gravigny, Ulysse (architecte) (1844-1901), p. 62, 123  
 Gruber, Jacques (peintre-verrier) (1871-1936), p. 113  
 Guillemin, Armand (sculpteur) (actif vers 1830), p. 41
- H**  
 Hanssen, Théodore (peintre-verrier) (1885-1957), p. 24, 72  
 Hubert, G. (peintre-verrier) (actif 1887-1899), p. 105  
 Hugo, Victor (écrivain) (1802-1885), p. 15, 16  
 Huysmans, Joris-Karl (écrivain) (1848-1907), p. 20
- I**  
 Imard, ? (architecte) (actif en 1886-89), p. 82
- J**  
 Jamin, Léon (architecte) (actif en 1892-1899), p. 62  
 Jaulmes, Gustave Louis (peintre) (actif entre 1910 et 1937), p. 72  
 Joly, Georges (architecte) (actif vers 1920), p. 51
- L**  
 Lablaude, Louis (architecte) (actif en 1922), p. 23  
 Laborde, Pierre (architecte) (actif en 1961-1980), p. 87  
 Latil (peintre) (actif en 1835), p. 40  
 Laurens, Henri (sculpteur) (1885-1954), p. 77  
 Le Corbusier, Charles-Edouard Janneret dit (architecte) (1887-1965), p. 24  
 Le Chevallier, Jacques (peintre-verrier) (1896-1987), p. 24, 72  
 Legros, Adolphe (architecte) (actif en 1928), p. 67  
 Lejeune, Pierre (sculpteur) (actif en 1932), p. 107  
 Lesage, ? (architecte) (actif en 1950), p. 61  
 Lhermitte, Léon (peintre) (1844-1925), p. 65  
 Lurçat, André (architecte) (1894-1970), p. 22, 53, 76  
 Lurçat, Jean (peintre) (1892-1966), p. 77
- M**  
 Mache, J. (architecte) (actif en 1981), p. 82-83  
 Mahé, ? (architecte) (actif vers 1950), p. 61  
 Malaurent ? (architecte) (actif vers 1960), p. 51  
 Mansart, François (architecte) (1598-1666), p. 12  
 Maréchal, ? (architecte) (actif en 1882-89), p. 84  
 Mathon Jean-Baptiste (architecte) (actif vers 1930), p. 70, 74  
 Mellé, Léon Auguste (peintre) (1816-1889), p. 6  
 Métezeau, Clément II (architecte) (1581-1652), p. 12  
 Métezeau, Louis (architecte) (1559 ou 72-1615), p. 12  
 Métrich, ? (architecte) (actif vers 1960), p. 61  
 Metsu, Gabriel (peintre) (1629-1667), p. 40  
 Michel-Lanson, Édouard (peintre) (1854- ?), p. 8  
 Morize, Julien (architecte) (1842-1922), p. 86  
 Murillo, Bartolome Esteban (peintre) (1618-1682), p. 100
- N**  
 Naissant, Claude (architecte) (1801-1879), p. 62, 67  
 Nanquette, Florent (architecte) (1884-1955), p. 75  
 Nizet, Charles (architecte) (1841-1925), p. 80
- O**  
 Oudry, Jean-Baptiste (peintre) (1686-1755), p. 13
- P**  
 Paquet, Pierre (architecte) (1875- ?), p. 110  
 Parvillée, Simone (sculpteur) (active 1935), p. 107  
 Passerat, Jean (écrivain) (1534-1602), p. 13  
 Payret-Dortail, Maurice (architecte) (1874-1929), p. 60  
 Petit, Edmond (architecte) (actif 1874-1930), p. 22, 52  
 Pérelle, Gabriel (graveur) (v. 1603-1677), p. 32  
 Perret, Auguste (architecte) (1874-1954), p. 23, 114
- Peyrabout, (constructeur) (actif en 1924), p. 58  
 Picot, Paul (architecte) (actif en 1963), p. 115  
 Poirrier, ? (architecte) (actif vers 1960), p. 61  
 Popineau, François-Émile (sculpteur) (1887- ?), p. 93  
 Poussin, Francisque-Henri (architecte) (1853-1905), p. 88  
 Préault, Auguste (sculpteur) (1810-1879), p. 93  
 Prouvé, Jean (ingénieur) (1901-1984), p. 115  
 Pruau, A. (architecte) (actif en 1908), p. 122  
 Prunet, Pierre (architecte) (actif en 1925-43), p. 56  
 Puvis de Chavannes, Pierre (peintre) (1824-1898), p. 64
- Q**  
 Quinquaud, Anna (sculpteur) (1890-1984), p. 112
- R**  
 Raphaël (peintre) (1483-1520), p. 100  
 Rebersat, Henri (architecte) (actif en 1903), p. 62, 94  
 Richard, Isabelle (architecte) (née en 1957), p. 26  
 Rivet, Adolphe (sculpteur) (1855- ?), p. 60  
 Robinot, Eugène (architecte) (actif en 1894-1900), p. 32  
 Ronsard de, Pierre (poète) (1524-1582), p. 13  
 Rubens, Pierre-Paul (peintre) (1577-1640), p. 43, 101  
 Rude, François (sculpteur) (1784-1855), p. 41  
 Ruysdael, famille (peintres) (XVII<sup>e</sup> siècle), p. 42
- S**  
 Sambin, Hugues (sculpteur, graveur) (v. 1515-v. 1601), p. 103  
 Saupique, Georges (sculpteur) (1889-1961), p. 110  
 Sauvageot Louis (architecte) (1842-1908), p. 30  
 Schmit, Jean-François (architecte) (né en 1955), p. 26  
 Schoeller, Frédéric (architecte) (né en 1954), p. 26  
 Senn, Rainer (architecte) (actif en 1961), p. 115  
 Straet, Jan Van der, dit Giovanni Stradano (peintre) (1523-1605), p. 100  
 Simon, J. (architecte) (actif en 1902), p. 52  
 Süe, Louis (architecte-décorateur) (1875-1968), p. 72
- T**  
 Thierry, Marie (orfèvre) (actif en 1853-1885), p. 104  
 Tissoire, Gérard (architecte) (1892-1979), p. 54
- V**  
 Van Goyen, Jan (peintre) (1596-1656), p. 42  
 Vasari, Giorgio (peintre) (1511-1574), p. 100  
 Vasconi, Claude (architecte) (né en 1940), p. 86, 128  
 Vaudou, Valérie (architecte) (née en 1955), p. 26, 27  
 Vidal, Henri (architecte) (1895-1955), p. 108-109
- Y**  
 Yvon, Maurice (architecte) (1857- ?), p. 90
- Z**  
 Zarraga, Angel (peintre) (1886-1946), p. 112  
 Zola, Emile (écrivain) (1840-1902), p. 20



#### Céramiques architecturales.

(a et f) Cachan, (b) Arcueil, (c) Le Kremlin-Bicêtre,  
(d et e) Villejuif.

#### Abréviations utilisées

A.D. Archives départementales du Val de Marne. DREIF. Direction régionale de l'équipement d'Île-de-France.  
A.N. Archives nationales. ENSTP. École nationale supérieure des travaux publics.  
BHVP. Bibliothèque historique de la ville de Paris. IFA. Institut français d'architecture.  
BnF. Bibliothèque nationale de France. ISMH Inscrit à l'inventaire supplémentaire  
des Monuments historiques.  
Cl. MH Classé Monument historique.  
DAF. Direction des archives de France SHAT. Service historique de l'armée de terre.

#### Auteurs

Tous les textes qui ne sont pas signés V.B., I.D. ou S.P. sont de Xavier de Massary

#### Crédit photographique

© Inventaire général. Cl. ou reproduction S. Asseline, C. Décamps et J.-B. Vialles. ADAGP. Sauf :  
Photos aériennes p. 25, 87 © Cl. DREIF  
p. 26 D.R.  
p. 27 (haut) © Cl. Jean-Marie Monthiers  
p. 28 (a), 29 (h) © Archives départementales du Val-de-Marne  
p. 61 (b et c) © Cl. Henrard. Archives départementales du Val-de-Marne  
p. 76 (b) © DAF/IFA. Archives d'architecture du XX<sup>e</sup> siècle, Paris

#### Cartographie

Les auteurs, Pascal Pissot et Roland Barreau, Vay

#### Maquette

Les auteurs et Roland Barreau, Vay

#### Photogravure

Scann'Ouest, Saint-Aignan-de-Grand-Lieu

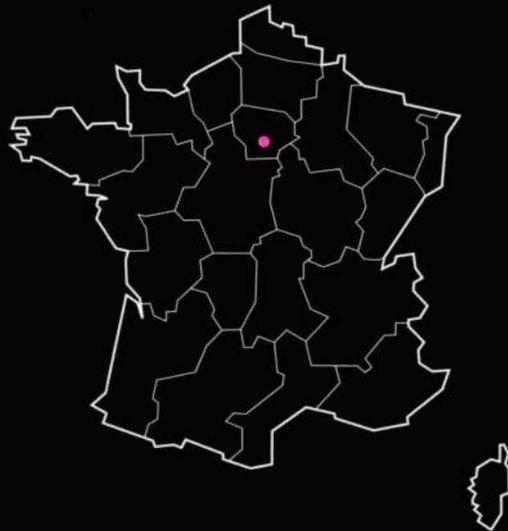
#### Impression

Val de Loire, Saint-Aignan-de-Grand-Lieu



Ce deux-cent-douzième volume des *Images du Patrimoine* nous entraîne à la découverte des richesses patrimoniales du *Val de Bièvre*, appellation récemment adoptée par sept communes du Val-de-Marne - Gentilly, Arcueil, Cachan, L'Haÿ-les-Roses, Fresnes, Le Kremlin-Bicêtre et Villejuif - qui se sont fédérées en une communauté d'agglomération.

Trois périodes ont marqué le paysage actuel. De l'ère rurale subsistent des noyaux villageois, les églises médiévales d'Arcueil et de Gentilly, ou les vestiges de maisons de plaisance, dont la roseraie départementale de L'Haÿ constitue le fleuron. Autour de la rivière, l'âge industriel a donné naissance à des quartiers entiers de tanneries et de blanchisseries artisanales de Gentilly jusqu'à Cachan. D'importants équipements publics se sont développés, hospices ou hôpitaux - de Bicêtre à Gustave-Roussy - et «Fresnes», prison modèle au moment de sa construction. Enfin depuis l'entre-deux-guerres, lotissements et grands ensembles ont progressivement recouvert l'espace agricole. Parallèlement, les autorités ont lancé des programmes remarquables d'architecture publique - l'hôtel de ville de Cachan ou le complexe Karl-Marx d'André Lurçat à Villejuif - et d'architecture religieuse, les fameux *Chantiers du Cardinal* ou l'église du Sacré-Cœur de Gentilly.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître  
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments  
et œuvres de chaque région.



Direction régionale  
des affaires culturelles  
Île-de-France



ISBN 2-905913-36-3

Prix : 23 €